

INÉDIT

6

fr. A NE PAS LIRE LA NUIT



CHARLES DE RICHTER

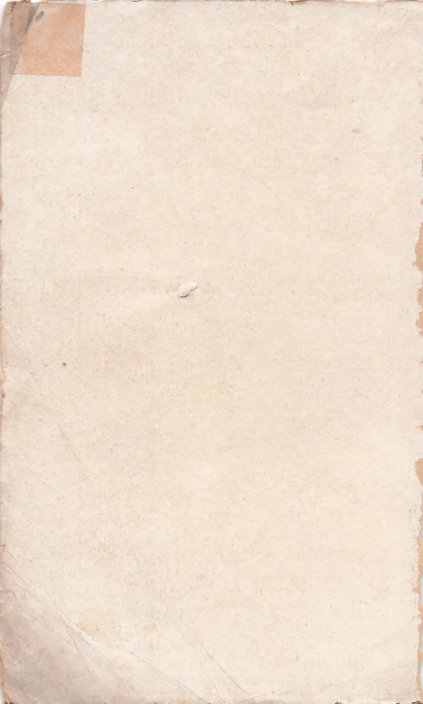
CELLE QUI DEVAIT MOURIR

ROMAN POLICIER



LES EDITIONS DE FRANCE

20 AVENUE RAPP - PARIS



CELLE QUI DEVAIT MOURIR

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de France :

LA LUMIÈRE QUI SAUTE, roman policier.
L'HOMME QUI ÉTAIT MOI, roman policier.
CINQ HEURES 42, roman policier.

Chez d'autres éditeurs :

BERNERETTE ET MON AMOUR, poésies (Chiberre).
PETITE LAVANDE, roman (Gautier-Languereau).
LA COMÉDIE DE DEAUVILLE, un album illustré par Pol Rab, Sennep, Bib, Plus, Gir (Éditions du Calame).
LE MYSTÈRE DU YACHT BLANC, roman policier (Fayard).
EUX ET LUI, comédie (Éditions du Lama).
LE SIGNE DE LA BÊTE, roman-mystère (Tallandier).
LE CARNET D'UNE TRAIN-BLEU, essai de psychologie féminine moderne (Éditions du Lama).

Pour paraître prochainement :

LA MORT DE LA TOUR, roman-mystère.
MADAME CORENTIN, suite de CINQ HEURES 42, roman policier.

En préparation :

L'HOMME QUI FIT LE DÉLUGE, roman-mystère.
L'INSAISSABLE MASTER JOHN, roman policier.
LE RETOUR D'ISIS, roman-mystère.
MON PHOQUE ET MOI, roman gai, etc...

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

CHARLES DE RICHTER

CELLE QUI
DEVAIT MOURIR

ROMAN POLICIER

PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, 20

Copyright, 1934, by CHARLES DE RICHTER.

Pour mon fils Christian quand il saura lire...

CELLE QUI DEVAIT MOURIR

PREMIÈRE PARTIE

I

LE DORMEUR DE L'EMBANKMENT

— Mon cher Chester, remarqua Sidney Webb qu'à son chapeau mou et à sa cape l'on eût pris pour un acteur, votre grand défaut c'est de demander à la vie plus qu'elle ne peut vous donner.

— C'est-à-dire ? interrogea celui à qui s'adressait ce reproche.

— L'extraordinaire ! Vous vous imaginez que c'est chose absolument courante ! Or, c'est une erreur. Ça n'existe pas dans la vie. On naît ordinairement, on vit ordinairement et l'on meurt de même. Quand par hasard quelque chose se produit hors de la norme, vous pouvez être certain d'une chose : la vie ne l'a pas fait exprès.

— Justement !

— Oui ! Seulement espérer que cela se produise, c'est attendre que les alouettes rôties tombent du ciel sur les bords de la Tamise. A ce régime-là, on risque fort de mourir de faim.

Stanley Chester rit de bon cœur à la boutade de son

ami et, rajustant la courroie de son imperméable, secoua la pluie qui lui fouettait la figure.

L'on était en novembre, un mois où le soleil daigne rarement faire son apparition, sinon en Angleterre, du moins à Londres, et un brouillard léger — mais qui augmentait de minute en minute — estompait déjà le contour de toute chose.

Quelques instants les deux hommes cheminèrent en silence. Ils traversaient le pont de Waterloo, venant de Lambeth Palace, résidence depuis sept siècles des archevêques de Canterbury, et se dirigeaient vers Lincoln's Inn, sur l'autre rive. Devant eux s'étendait un des paysages les plus connus de Londres : le Victoria Embankment. L'homme au chapeau mou et à la cape, qui était un jeune journaliste, s'arrêta soudain et étendit la main dans la direction des quais.

— Tenez, allez donc chercher de l'extraordinaire là dedans ! Et pourtant quel plus beau champ d'expérience ! Tous les déclassés, tous les vaincus de la vie, trop heureux de trouver à coucher sous les ponts. Ceux-là, sans doute, crurent comme vous que l'extraordinaire leur serait livré sur commande. Vous voyez le résultat. Non, mon cher ami, je vous le répète, il ne faut pas trop demander à la vie.

— Brrr... remarqua son compagnon, savez-vous que vous êtes démoralisant, Sid !

Il s'était arrêté à son tour, et penché sur le parapet, contemplait le cours de la Tamise. A travers le brouillard on apercevait les mâts des navires dont les coques se confondaient avec le flot. A sa gauche, la gare de Charing Cross mettait des reflets de cuivre dans le ciel. Avec sa tristesse et sa mélancolie, le tableau vous prenait à l'âme.

— Un vrai Turner ! remarqua celui que son compagnon appelait Chester.

— Là ! Là ! se récria le premier, vous revoilà avec votre marotte artistique. Mais mon pauvre ami, quand on reste rêveur devant un paysage comme celui-ci et que l'on évoque Turner au lieu de songer à la statistique des noyés des deux sexes retirés du flot au cours du mois précédent, on se fait journaliste, ou poète, mais par Dieu, l'on entre pas à Scotland Yard !

Cette fois, la victime de la mercuriale ne put s'empêcher de rire. Il avait dans les vingt-sept ans, était grand, mince et portait dans toute sa physionomie ouverte quelque chose d'enfant qui plaisait. Une petite moustache blonde ombrageait sa lèvre supérieure. Mais il avouait lui-même la porter autant pour corriger son nez, qu'il avait un peu trop long, que pour se donner l'air plus respectable.

Il acheva son éclat de rire et, levant une main au ciel, répéta sur un ton amusé :

— Ah ! le Yard, parlez-m'en !

— Il me semble que c'est ce que je fais, rétorqua son ami, et je suis certain que si j'allais faire une petite enquête dans ces parages, on ratifierait de point en point mon opinion.

— Certes ! On en ajouterait même. Savez-vous ce que j'ai lu dans un rapport me concernant adressé par le superintendant Stackpool à sir Basil Hampton ?

— Non.

« Inspecteur très fantaisiste. A surveiller. A tendance à romancer toute chose et se fait une spécialité de l'étude des légendes. »

— Ce superintendant Stackpool me semble partager mon opinion ?

— Tout à fait. Seulement vous, vous le dites en plaisantant tandis que lui...

Il n'acheva pas, et prenant son ami par le bras, l'obligea à continuer son chemin.

Ils parvinrent à cette partie des quais connue sous le nom de l'Embankment et adoptée chaque hiver par les sans-gîte et les miséreux. Comme ils passaient à proximité d'un des escaliers, ils aperçurent un couple minable qui en descendait les marches. Stanley Chester le désigna à son ami.

— Un peu du déchet de la vie ! Je ne passe jamais ici sans avoir le cœur serré.

— Bon Samaritain, par-dessus le marché ! grogna son ami avec une feinte colère. Et ça s'est fait policier !

Ils allaient se diriger vers l'aiguille de Cléopâtre quand quelque chose attira l'attention du jeune détective.

Sur un banc des jardins, un homme était assis, ou plutôt affalé, la tête penchée sur la poitrine. A son par-dessus de bonne coupe, il était aisé de voir qu'il n'appartenait pas à la classe sociale de ceux pour qui les bancs sont l'ultime ressource. Il portait un chapeau de feutre beige et était chaussé de bottines à tiges claires. Il dormait, ou du moins avait la pose d'un homme endormi.

Stanley Chester s'était arrêté.

— Hallo ! s'exclama-t-il, qu'est-ce que nous avons là ?

Son ami suivit la direction de son geste et haussa les épaules.

— A première vue, il est facile de s'en rendre compte, mon cher Chester. Pour qu'un homme de la classe sociale à laquelle paraît appartenir cet honorable gentleman, s'endorme sur un banc, par un tel brouillard, il n'y a qu'une explication : cet homme a bu comme un poisson et est en train de cuver son vin ou son whisky.

Stanley Chester avait fait un pas en avant.

— Je n'en suis pas si sûr, et je veux en avoir le cœur net.

Son ami haussa les épaules.

— Que voulez-vous que ce soit ? Vous n'avez tout de même pas la prétention de découvrir à six heures du

soir un homme assassiné à deux pas de Somerset House ! Ça ne se voit que dans les romans d'Edgar Wallace. Là, qu'est-ce que je vous disais ?

Stanley Chester, parvenu près du banc, avait touché le bras de l'homme. Celui-ci fit un mouvement et, après avoir ouvert les yeux, les referma en changeant de position. Dans son geste, son chapeau tomba par terre.

— A votre place, Chester, j'appellerais un policeman et je le prierais de faire transporter chez lui cet honorable pochard. C'est peut-être un membre influent du Parlement et vous ne savez pas s'il n'a pas une femme qui l'attend en se disant que la réunion de son groupe dure bien longtemps.

Un peu vexé des sarcasmes de son ami, dont il reconnaissait la justesse, Stanley Chester portait un sifflet à ses lèvres, quand, faisant effort pour retrouver son équilibre, l'homme rouvrit les yeux.

Un moment, il les fixa sur les deux promeneurs puis, avec un frisson il prononça d'une voix enrôlée un mot qu'il répéta deux fois :

— Oh ! le Chinois ! Le Chinois !

Stanley Chester avait retiré le sifflet de sa bouche.

— Le Chinois ? interrogea-t-il en se penchant. Quel Chinois ?

Son ami allait s'emporter et lui dire qu'il s'agissait probablement du barman qui avait préparé le dernier cocktail, mais il n'eut pas le temps de formuler sa pensée. Le regard hagard, l'inconnu avait continué :

— Et c'était la morte qui était là. Et je l'ai tenue dans mes bras. La morte. La morte !

Stanley Chester fronça les sourcils. Quelque chose dans son for intérieur lui disait qu'il ne s'agissait pas là d'une divagation d'ivrogne. Il regarda autour de lui et aperçut le sourire narquois de son ami.

— Alors ? interrogea ce dernier.

Stanley Chester ne releva pas le ton.

— Soyez donc gentil d'arrêter une voiture ! demandait-il.

— Vous allez le reconduire vous-même chez lui ? Stanley Chester secoua la tête.

— Non. A la plus proche station de police. J'ai besoin d'examiner ce cas plus avant.

— Incorrigible ! prononça l'ami en s'éloignant.

Resté seul près de l'homme qui n'avait toujours pas refermé les yeux, Stanley Chester l'examina plus attentivement. Il pouvait avoir dans les trente ans. Il était grand, et d'un blond qui dénotait une descendance purement saxonne. Quelque chose étonnait pourtant et contrastait avec son air de jeunesse. La lassitude qui se lisait aux commissures de la bouche. L'homme semblait avoir beaucoup souffert récemment.

— Le Chinois ! répéta à voix basse Stanley Chester. De quel Chinois peut-il vouloir parler, et de quelle morte ? « La morte qui était là ». « La morte que j'ai tenue dans mes bras. »

L'arrivée du taxi le tira de ses réflexions. Aidé du chauffeur, il prit le dormeur sous les bras ; et son ami le tenant par les pieds, tous trois réussirent à le hisser en voiture. Grâce à la pluie et au brouillard, aucun curieux ne vint les gêner, et c'est sans avoir été aperçus qu'ils purent démarrer à destination du poste de police le plus proche.

Ils y furent bientôt, et peu d'instants après, le dormeur était allongé sur un lit de camp, dans une salle de détention où le sergent de service écouta les explications de Stanley Chester. Lui aussi sembla sceptique, et il fallut tout le respect qu'il devait au grade du jeune policier pour l'empêcher de dire sa pensée en termes dénudés d'aménité.

Où en serait-il si l'on s'amusait à lui amener tous les

ivrognes rencontrés sur la voie publique ! Il se mit pourtant à l'entière disposition de Stanley Chester.

Celui-ci avait déjà enlevé le manteau du dormeur et ayant entr'ouvert son gilet et sa chemise, tentait de le faire revenir en lui frictionnant la poitrine. Cela ne donna aucun résultat, tout d'abord, et il songeait à faire appeler un docteur, quand un mouvement annonça une réussite partielle.

Ouvrant les yeux, l'homme tenta de se dresser, mais retomba vaincu par l'effort.

Stanley Chester se tourna vers le sergent.

— Vous n'auriez pas de thé chaud par hasard ?

— Prêt à l'instant, sir ! remarqua un policeman qui venait d'entrer. J'arrive de faction et les camarades m'ont réservé ma part. Je vais vous apporter ça tout de suite.

Il sortit et reparut bientôt avec une tasse de thé bouillant qu'il tendit à Stanley Chester. Celui-ci souleva la tête au dormeur et après plusieurs essais infructueux, parvint à lui en faire avaler quelques gorgées.

— Un peu de whisky ou de gin ne vaudrait-il pas mieux ? hasarda le sergent qui suivait l'opération d'un œil narquois.

Stanley Chester refusa cette offre, tandis que son ami, qui n'avait pas encore prononcé un mot, remarquait à mi-voix :

— M'est avis qu'il en a déjà assez ingurgité comme ça.

La phrase parvint aux oreilles de Stanley Chester qui fit un signe avec la main.

— Avant de parler, Sid, vous feriez peut-être mieux d'être renseigné. Respirez l'haleine de cet homme, et dites-moi si l'on y remarque la moindre trace d'alcool ?

Sidney Webb fit comme on l'y conviait et dut modifier son jugement.

— Le fait est ! Mais alors, Stanley, que diable peut

donc avoir notre bonhomme pour dormir sur un banc d'un tel sommeil et par un tel temps ?

Stanley Chester haussa les épaules.

— Voilà ! Peut-être ce qui n'arrive jamais dans la vie, Sid ! Peut-être, l'extraordinaire !

Il allait riposter au sourire moqueur de son ami, mais un soin plus pressant l'en empêcha.

Sous l'action de la chaleur du thé sans doute, le dormeur venait de se soulever sur un coude et, l'air perdu, regardait devant lui.

Un instant, son regard erra d'un homme à l'autre. Puis, de cette même voix sourde qu'il avait eue dans les jardins de l'Embankment, il prononça :

— Oh ! le Chinois, le Chinois ! Pourquoi m'a-t-il fait venir ! C'est elle qu'il a évoquée devant moi. Et pourtant elle est morte !

Il s'arrêta, respira avec difficulté comme si un poids lui pesait sur la poitrine, puis se tordant les mains il reprit :

— Mais les morts reviennent donc, puisque c'était elle ! Et ses cheveux ! Ses cheveux sur lesquels j'ai fermé les doigts.

On eut l'impression devant ses yeux exorbités qu'il revoyait une scène qui l'avait particulièrement bouleversé. Une véritable détresse se peignit sur ses traits. Mais refermant les paupières il oscilla sur lui-même, et retomba sur l'oreiller.

— Bizarre ! ne put s'empêcher de remarquer le sergent en se grattant le menton. Comme vous dites, il est évident que ce gentleman n'est pas saoul, mais, comment expliquer son état ? Vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux envoyer chercher un médecin ?

Stanley Chester ne répondit pas. Cette pensée aussi lui était venue, mais il lui répugnait de mêler un tiers à l'affaire. Il pouvait ne rien y avoir ; et sans se l'avouer,

il redoutait une intervention qui d'un coup aurait crevé l'illusion qu'il poursuivait.

La voix de son ami le tira d'embarras.

— Mais alors, Chester, si l'alcool n'est pas en cause, il n'y a, à mon avis, qu'une solution !

— Vous voulez dire, la drogue ?

— Sans le moindre doute. Ce n'est pas la première personne, j'en suis sûr, que l'on ramasse sur un banc avec un peu trop de morphine dans les veines, de cocaïne dans le nez ou d'opium dans les poumons.

— Pas par un temps pareil, ni avec de semblables effets.

— Je ne vous dis pas non plus que la drogue n'a pas été administrée avec intention. Vous êtes sûr qu'on n'a pas voulu le voler ?

Sans un mot, Stanley Chester décroisa le veston du dormeur et en tira un portefeuille. Il l'ouvrit et en vérifia le contenu.

— Des billets de banque et un chèque à toucher. Il semble que dans ce cas le vol n'a pas été le motif, si tant est qu'il faille adopter votre théorie. D'ailleurs, regardez. On n'a pas non plus touché à la montre, à l'épingle de cravate, ou à la bague, pourtant fort belle. Qu'en pensez-vous ?

— J'avoue que l'affaire commence à paraître louche. A propos, il n'y a pas de cartes de visite ?

Stanley Chester ouvrit un des petits compartiments et trouva ce qu'il cherchait.

— F. C. Porter-Smith, 23 Eaton Square, lut-il à haute voix. Cela vous dit quelque chose, Sid ?

L'ami du jeune détective chercha une minute et ne trouva pas.

— C'est un nom qui ne m'est pas inconnu. Maintenant, vous savez, j'en entends tellement du soir au matin dans mon métier...

Il s'arrêta et regarda son ami avec étonnement.

Tenant la carte à la main, celui-ci semblait brusquement ne plus être à la conversation. Il avait froncé les sourcils et, les narines palpitantes, concentrait son attention sur quelque chose qui échappait encore aux autres personnes présentes.

Un fait venait en effet de le frapper, l'orientant sur une piste nouvelle et mettant toutes les facultés de son imagination en éveil.

C'était un parfum, presque imperceptible, et qui, chose curieuse, semblait émaner des vêtements de l'inconnu. Il chercha ce qui pouvait en être la cause, car il ne s'agissait pas d'un parfum ordinaire, mais de quelque chose de plus étrange et il arriva à la conclusion que le dormeur avait dû rester longtemps dans une atmosphère saturée de cette senteur. C'est là où ses vêtements s'en étaient imprégnés. Au début, on n'avait rien remarqué, car la longue station au grand air en avait fait évaporer une partie. Mais, dans cette petite chambre close, sous la chaleur du radiateur électrique, ce que recelaient encore les vêtements se dégageait et s'évaporaient lentement. C'était certes subtil au point d'autoriser le doute, mais Stanley Chester était certain de n'être pas dupe d'une illusion. Il ferma les yeux et chercha à le reconnaître. Il n'y parvint pas, et pourtant, il eut l'impression qu'il ne lui était pas inconnu. Cela tenait le milieu entre le bois de santal et le papier d'Arménie. C'était prenant et malgré son extrême ténuité, cela montait au cerveau.

Son ami, d'ailleurs, avait dû, enfin, le percevoir, car, lui aussi, le front soucieux, semblait chercher à localiser quelque chose. Il n'y avait que le sergent et le policeman qui n'avaient rien remarqué et qui se demandaient ce qui diable avait bien pu arriver aux deux hommes du Yard.

Tout à coup Stanley Chester ne put s'empêcher de

sourire. Un mot du dormeur, — du moins, il le crut — lui donnait la clef de l'énigme.

« Le Chinois ! » avait dit ce dernier avant de parler de l'évocation. Et c'était bien à quoi faisait songer le parfum. Il avait quelque chose d'asiatique. Il évoquait les temples où dans leur mystère dorment les grands Bouddhas. Mais comment se trouvait-il en train de s'exhaler des vêtements d'un Anglais typique en plein cœur de Londres ?

Stanley Chester rit intérieurement et glissa un œil vers son ami. Il songea que ce dernier n'avait heureusement rien lu des pensées qui lui étaient passées par la tête. C'est alors qu'il aurait eu beau jeu. Mais comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Ne connaissait-il pas de longue date l'existence dans cette Babylone, où le drame côtoie le vaudeville, des officines secrètes où de pseudo-Mages se faisaient fort d'évoquer pour leurs crédules clients, non seulement l'avenir et le passé, mais encore l'esprit et parfois le corps des disparus ?

Lui-même en connaissait plus de vingt dans un rayon de deux milles du Yard et il n'y en avait pas une qui ne comptât parmi sa clientèle des duchesses, des pairs, voire des princes du sang. C'était une des caractéristiques de cette époque désaxée où à force de ne plus vouloir croire à rien, on cultive le goût de croire à tout, et surtout au surnaturel.

Là, était l'explication simple du mystère.

Cet homme — cela se voyait à la tristesse de sa bouche — avait dû avoir un grand chagrin. Il avait parlé d'une morte et sans doute s'agissait-il d'une mère, d'une femme ou d'une fiancée. L'espoir tenace que nous portons toujours au plus profond de nous l'avait attiré chez un de ces charlatans et là, dans une séance habilement truquée, il avait été mis face à face avec la soi-disant évo-

cation de l'être disparu. Ses propres paroles le laissaient assez clairement deviner.

Restait, il est vrai, à expliquer son état actuel et le fait qu'il se trouvait sur un banc de l'Embankment, à pareille heure. Mais là aussi l'explication était facile.

Peut-être, au lieu de se contenter de la vision, avait-il voulu pénétrer plus avant dans le mystère, ce qui n'avait pas fait l'affaire du charlatan. Pour l'empêcher de passer aux actes, sans doute, l'avait-on drogué. Après quoi, ç'avait été jeu d'enfant de s'en débarrasser et de le déposer là où sa curiosité ne risquait plus d'être dangereuse.

Comme tout cela était simple et se tenait !

Oui, Sidney Webb avait raison, il ne se passe jamais rien d'extraordinaire dans la vie.

Stanley Chester regarda plus attentivement la figure de l'homme qu'il savait maintenant se nommer F. C. Porter-Smith. Était-il possible que pareille crédulité existât chez un aussi beau spécimen de la race anglaise ? Cet homme, cela sautait aux yeux, était une intelligence, une force. Mais qui peut répondre du plus fort d'entre nous quand le chagrin nous a marqué de son sceau et que l'on veut croire malgré tout ?

La voix de son ami le tira de sa rêverie.

— Alors, Chester qu'est-ce que l'on fait ? On envoie chercher un docteur, ou l'on fait reconduire notre brave dormeur chez lui, quitte à le laisser s'expliquer avec sa femme si tant est qu'il en ait une !

— Ma foi, commença le jeune policier, on pourrait...

Il n'acheva pas. Du portefeuille qu'il venait machinalement d'ouvrir avant de le remettre en place, quelque chose était tombé. Un des policemen le ramassa et le lui tendit.

C'était un petit papier de soie, plié en quatre, dans l'intérieur duquel on apercevait une boucle de cheveux blonds retenue par un fil.

Stanley Chester jugea qu'il s'agissait des cheveux dont le dormeur avait fait mention, mais tout à coup il hésita.

Cette mèche était trop soigneusement rangée et les plis du papier trop cassés et trop marqués pour qu'il pût s'agir de quelque chose d'aussi récent. Ce n'était certainement pas à elle que s'appliquaient les paroles mystérieuses.

Sous le regard interrogateur et, il faut l'avouer, assez énervé de son ami, il vida complètement le portefeuille, mais à part une carte de visite qu'il mit de côté sans la montrer à personne, il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Se baissant vers l'homme qui était retombé dans sa somnolence, il visita toutes ses poches et enfin, dans une de celles du gilet, il sentit quelque chose sous son doigt : non pas une boucle, cette fois, mais quelques cheveux seulement, arrachés, aurait-on dit, et enfouis sans aucun soin.

Il tendit sa trouvaille à son ami, et sans dire un mot, sortit la mèche du papier de soie et la tint côte à côte.

— Pas de doute sur leur identité, remarqua Sidney Webb, sinon que les uns ont été coupés et que ceux-ci ont été arrachés. Mais quelle conclusion entendez-vous tirer de là ?

Très calme en apparence, bien que tout son être bouillonnât, Stanley Chester se tourna vers le sergent.

— Vous étiez là, sergent, quand cet homme s'est éveillé et a parlé ?

— Parfaitement, sir. Je pourrais vous redire mot à mot ses paroles.

— C'est ce que j'allais vous demander de faire. Rappelez bien vos souvenirs.

— Oh, c'est facile, sir. Il a d'abord parlé d'un Chinois, puis, il s'est écrié : « mais les morts reviennent donc, puisque c'était elle ! Et ses cheveux ! Oh ses cheveux

sur lesquels j'ai fermé les doigts ! » C'est tout, sir.

— C'est ce que je voulais vous faire dire. Qu'en pensez-vous, Sid ?

Ce dernier eut un geste évasif.

— Je n'en sais trop rien ! Vous n'allez tout de même pas prendre au sérieux les divagations d'un homme dans le coma !

— S'il n'y avait pas autre chose, non. Mais il y a les cheveux, Sid, et cela donne un aspect différent à l'affaire.

Les yeux du journaliste s'arrondirent.

— Dieu du ciel, Stanley, vous plaisantez, j'espère ?

Stanley Chester secoua lentement la tête. Dans sa main, il tenait la mèche sur laquelle il avait posé les cheveux arrachés. Il était impossible de distinguer entre eux. C'était les mêmes. Très blonds, très pâles, et d'une finesse extrême. Ils ne pouvaient provenir que de la même personne.

— Non, Sid, je ne plaisante pas, répondit à la fin le jeune policier. Ceux-là ont été coupés il y a quelque temps déjà sur la tête d'une personne morte. Si vous en doutez, lisez cette petite phrase inscrite à l'intérieur du papier et que je viens de découvrir. *In memoriam*. Cela ne s'adresse pas, que je sache, à un vivant. Tandis que les autres ont été arrachés, il y a à peine une heure, sans doute. Or, vous l'avez constaté vous-même. Ce sont les mêmes. A vous de conclure.

Sidney Webb prit le sergent à témoin.

— C'est de la folie, voyons ! Enfin, que vous imaginez-vous, Stan ?

— Simplement que cet homme a été présent à une séance de spiritisme où l'on aura évoqué une morte de sa connaissance.

— Une évocation dont il aura arraché quelques cheveux ?

— C'est ce que ses paroles permettent de supposer.

— Lesquels cheveux seraient exactement ceux de la morte ?

— De point en point.

Sidney Webb éclata de rire, imité en cela par le sergent et le policeman. Stanley Chester ne broncha pas.

— Dans ce cas, parvint à prononcer Sidney Webb, il n'y a qu'une explication possible : notre ami le dormeur était connu du charlatan qui lui en a fait accroire et sa pseudo-apparition portait une perruque.

— C'est facile à savoir, rétorqua le jeune policier sans se départir de son calme. Voulez-vous me prêter votre stylo, Sid ?

Tout en se demandant quelle nouvelle lubie passait par la tête de son ami, Sidney Webb fit ce qu'on lui demandait et Stanley Chester, s'étant assis, tira un calepin et en déchira une feuille sur laquelle il traça quelques lignes.

Pliant le papier en quatre après y avoir joint la boucle et les cheveux, il donna son message au sergent.

— Ceci au Yard, tout de suite, s'il vous plaît. Avec une moto votre planton y sera dans cinq minutes. Qu'il se fasse conduire au bureau de la personne indiquée sur l'adresse. Il me rapportera la réponse ici. Ce ne sera pas long.

Le sergent sortit pour transmettre ses ordres, et le policeman l'ayant suivi, Sidney Webb saisit son ami par le bras.

— Ah ça ! Stan, vous n'allez pas me dire que vous voyez quelque chose de sérieux dans tout cela ?

La fermeté du regard de son ami le troubla.

— Si ? Mais quoi donc, grand Dieu ? Vous voyez bien que c'est l'affaire la plus simple. Ne vous rendez pas ridicule tout de même.

Stanley Chester sourit et fit la moue.

— Mais que soupçonnez-vous ?

Cette fois, le sourire disparut.

— Peut-être trop, c'est vrai ! Mais j'ai comme une vague intuition que je ne me trompe pas. Regardez ce dormeur, lui trouvez-vous la physionomie des gens qui hantent les charlatans ? Il vaut mieux que cela, Sid ! Ah si seulement il voulait parler !

— Eh bien, faites-le reconduire chez lui et attendez qu'il ait cuvé ce qu'il a bien pu absorber. Vous serez fixé.

— N'y comptez pas, Sid. Inconscient, cet homme a pu nous livrer une partie de son secret. En pleine possession de lui-même, il ne dira plus rien. On ne se vante pas quand on a été dupe. Et encore moins quand il y a quelque chose de plus grave.

— Mais quoi, sapristi ?

— Tout ou rien, Sid ! Je vous dis seulement : attendez.

Il se tut, tandis que dans un haussement d'épaules son ami tournait le dos.

Un instant, les deux hommes restèrent ainsi sans se parler. Le policeman était rentré, et ne sachant quelle contenance prendre, avait inconsciemment cédé à l'habitude : les mains derrière le dos, il arpentait la petite pièce de son pas lourd, comme s'il eût encore été de faction sur le trottoir londonien.

Debout près de lui, Stanley Chester s'était remis à contempler le dormeur.

Quel secret celui-ci pouvait-il porter en lui ? En avait-il seulement un ? Stanley Chester s'absorba dans sa rêverie, et se demanda s'il n'avait pas été trop loin. Qui sait si son imagination, trop prompte à s'emballer, ne lui avait pas, une fois de plus, fait prendre des chimères pour des réalités ?

Pourtant la physionomie du dormeur le rassura. Non, ce n'était pas un homme à être le jouet d'une illusion. Il s'assit sur le pied du lit et, les bras croisés, attendit.

La porte, en se rouvrant brusquement, le fit sursauter. C'était le sergent qui rentrait.

— Le planton est de retour, sir ! Voici la réponse !

Stanley Chester prit la longue enveloppe oblongue portant le cachet du Yard et l'ouvrit.

Il lut attentivement le papier qu'il en tira et après avoir un instant médité son contenu, le passa à son ami.

« Mon cher Chester, disait le billet, j'ai résolu, en m'amusant, le problème enfantin que vous m'aviez posé avec votre boucle et les cheveux séparés. Il m'a suffi pour cela de les exposer à tour de rôle à des radiations de fluor dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des propriétés. D'après les résultats, je puis vous affirmer que les cheveux de la boucle sont morts, ayant été coupés depuis longtemps, tandis que les cheveux séparés sont parfaitement vivants et ne doivent pas avoir été arrachés depuis plus de quelques heures. Trop heureux d'avoir pu vous rendre ce léger service. Horace Martindale. »

— C'est l'expert chimiste du Yard ! expliqua Stanley Chester, comme son ami levait les yeux vers lui.

Sidney Webb demeura perplexe. Il ne voyait pas encore les conséquences que le jeune policier pouvait tirer du fait dont il venait d'avoir confirmation. Pourtant, il se demandait s'il avait eu raison de rire.

— Curieux, n'est-ce pas ? remarqua Stanley en jouissant de l'attitude de son ami. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Ne recevant pas de réponse, il poursuivit.

— Pour ma part, je ne vois que deux explications possibles. Ou bien les morts reviennent réellement, et alors, c'est assez troublant, qu'ils le fassent avec des cheveux vivants. Dans le cas contraire, il me semble qu'il y a là un petit mystère qui demande à être élucidé.

et c'est vers cette seconde solution que je penche. Ce n'est pas votre avis, Sid ?

— Ma foi, prononça Sidney Webb à contre-cœur, vous pourriez bien avoir raison.

Stanley Chester ne chercha pas à profiter de la situation. Une chose le préoccupait maintenant : le sort du dormeur.

Il hésitait entre le laisser au poste de police jusqu'à son réveil et le faire reconduire à son domicile. Il se décida pour ce dernier parti auquel une crainte, qu'il ne s'avoua pas, apporta tout son poids : la peur que le dormeur ne livre par mégarde à la police un peu du secret dont il entendait être seul à profiter.

— Faites avancer une voiture, ordonna-t-il au sergent et détachez un de vos hommes pour reconduire Monsieur chez lui.

— Pas de procès-verbal, alors sir ?

— Il ne saurait en être question. Il ne s'agit pas d'un ivrogne, mais d'un homme malade. Vous le voyez vous-même.

Le sergent salua et sortit exécuter l'ordre.

Jetant un dernier regard à l'homme découvert sur un banc de l'Embankment, Stanley Chester prit le bras de son ami et, à son tour, quitta la petite pièce.

— Eh bien, interrogea-t-il une fois qu'ils furent dans la rue, maintenez-vous toujours vos décourageantes déclarations, mon vieux Sid ?

Celui-ci grogna une phrase qui se perdit dans le bruit de la circulation.

— Parce que, continua Stanley, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais il me semble que le hasard m'a justement fait trouver cette chose dont vous niez énergiquement l'existence.

— Un crime au cœur de Londres et à six heures ?

— Mieux que cela : « l'extraordinaire ». Jusqu'à

présent, ça ne commence pas mal, et j'ai comme une idée que la suite me donnera de plus en plus raison.

— S'il y a une suite !

— Rassurez-vous, il y en aura une. Tenez, regardez le petit « sésame » qui doit m'en ouvrir la porte.

Et sous un bec de gaz dont la clarté parvenait à peine à percer le brouillard qui s'étendait maintenant comme un manteau jaune et lourd sur toute la ville de Londres, — un vrai brouillard songeait en lui-même Stanley Chester, pour servir de cadre à quelque invraisemblable aventure — il sortit de sa poche un petit carton qu'il garda dans le creux de sa main et que son ami parvint à grand'peine à déchiffrer.

C'était une carte de visite sur laquelle se lisait un nom : Li-Fu-San, suivi de cette qualité : philosophe, et d'une adresse : 50 Berkeley square.

— Le Chinois en question ! annonça tranquillement Stanley Chester en rempochant sa carte. L'homme en tout cas chez qui j'ai l'intention d'aller faire un petit tour dès demain. Histoire de voir des apparitions.

II

LA FEMME DE L'AU-DELA

Stanley Chester tendit son manteau et son chapeau au serviteur jaune qui venait de lui ouvrir. Il flottait dans cette antichambre le même parfum subtil qui avait alerté ses sens à la station de police. Ses déductions ne l'avaient donc pas trompé. Il était chez le Chinois où s'étaient déroulées de si étranges choses.

Il regarda le serviteur et décida qu'il était inutile de lui adresser la parole ; habitué à l'incognito dont devait s'envelopper chaque visiteur, celui-ci ne lui avait posé aucune question et, les bras croisés, semblait attendre.

Stanley Chester regarda autour de lui et ne put s'empêcher de s'étonner. Certes, la situation même de cette demeure en plein quartier élégant de Mayfair l'avait un peu préparé à ce qui l'attendait, mais il avait pensé que ce choix s'expliquait, avant tout, par le désir de jeter de la poudre aux yeux. Et voilà qu'il était obligé de convenir que l'intérieur répondait en tout point à l'extérieur. Dans cette antichambre, rien de ce luxe factice et tapageur fait pour impressionner. Au contraire,

tout était d'époque et d'un goût tel que l'on se serait cru dans quelque musée des Arts asiatiques.

Il n'aurait pas eu les informations sûres qu'il avait glanées au Yard, et qui lui avaient signalé le 50 de Berkeley square comme la demeure du Mage à la mode, qu'il aurait cru s'être trompé. Mais ses renseignements venaient de source trop précise; et par-dessus tout, il y avait ce serviteur jaune qui attendait et qui semblait trouver toute naturelle cette visite d'un inconnu.

Stanley Chester tendit ses gants et fit un pas en avant. Comme si ce geste lui eût rendu le mouvement, le serviteur jaune s'inclina, et le devançant d'un pas feutré souleva une tenture de soie qui masquait une porte vitrée.

Stanley Chester pénétra dans la pièce qu'éclairait une simple veilleuse posée aux pieds d'un bouddha, et suivit son guide vers le petit salon qui faisait suite.

Une autre veilleuse, masquée celle-ci par un globe rempli d'eau où nageaient quelques poissons aux étranges colorations, était le seul éclairage. Déplaçant les ombres, ses clartés mouvantes créaient une atmosphère de mystère contre quoi l'on ne parvenait pas à réagir.

Stanley Chester détourna son regard du globe liquide et s'aperçut qu'il était seul. Sans que rien signalât son départ, le serviteur jaune s'était évanoui.

Il haussa les épaules, et pour bien montrer à ceux qui pouvaient guetter qu'il n'était pas dupe de toute cette mise en scène, voulut rire à haute voix. Il n'y parvint pas, et désireux de se convaincre lui-même, en fut réduit à murmurer : « ridicule. Mais assez adroit pour impressionner. »

Il reporta son regard sur la boule et s'absorba dans la contemplation des poissons javanais qui menaient leur ronde silencieuse. Contre les tentures de la pièce, leurs ombres semblaient menacer les dragons d'or et d'argent.

Une voix derrière son dos le fit tressaillir. Le Chinois était là et lui souriait.

— Et quelle leçon mon hôte pense-t-il apprendre des fuseaux vivants qui hantent les ondes ? prononça-t-il, en promenant sa main sur le globe. Vient-il se convaincre ici de l'inutilité de cette ronde qui s'appelle la vie ?

Stanley Chester, pris de court, allait répondre sur le même ton, mais accentuant son sourire, le Chinois fit un pas de côté.

— Que mon hôte prenne d'abord place sur un siège de mon humble demeure et qu'il pardonne à un vieillard de n'avoir pas été là pour le recevoir à son entrée.

Stanley Chester s'assit sur le divan et prit une cigarette dans un coffret qu'on lui tendit. Il l'alluma à un charbon ardent que le Chinois saisit avec une pince dans un trépied et, humant les premières bouffées, ferma un peu les yeux pour mieux juger de l'homme qu'il avait devant lui.

Comme s'il eût été inconscient de cet examen, le Chinois, après avoir allumé à son tour une cigarette, s'était assis dans un fauteuil, et les yeux complètement clos, semblait savourer uniquement la volupté du tabac légèrement parfumé.

Stanley Chester fut dérouté par cette attitude. Il s'est attendu à trouver un de ces charlatans enturbannés comme on les représente à la quatrième page des journaux. Au lieu de cela, il voyait un vieillard à la barbe blanche, dont la physionomie ridée et bienveillante rappelait ces vieux mandarins philosophes dont la vie s'est passée à lire Confucius.

Stanley Chester remarqua la longueur de l'ongle du petit doigt et la modestie de la robe. Il n'y avait rien en lui qui choquât. Tout, au contraire, attirait et plaisait. Philosophe ! disait sa carte de visite. Nul qualificatif ne pouvait mieux lui convenir.

Il en fut ennuyé. Cela compliquait sa tâche et surtout cadrerait mal avec le drame qu'il avait imaginé. En quoi ce philosophe pouvait-il être mêlé à cette histoire de revenante et d'homme drogué ?

Il l'examina à la dérobée.

Enfoncé dans son fauteuil, le Chinois n'avait pas bougé et c'est toujours en gardant les yeux clos qu'il savourait sa cigarette.

Stanley Chester ressentit brusquement cette sensation de silence et souhaita que quelque événement le fit cesser. Il ne trouva pourtant rien à dire, et à son tour, se contenta de fumer.

Tout à coup — il n'aurait pas pu dire si deux ou dix minutes s'étaient écoulées — il s'aperçut que son hôte lui avait parlé, mais qu'il avait été quelques secondes avant de réagir.

— Nous aussi, avait-il dit, nous tournons en rond, toujours en rond, croyant accomplir quelque œuvre gigantesque ! Et parce que notre ombre est projetée sur ce qui nous entoure, nous pensons avoir accompli des prodiges. Dire que les poissons d'or doivent penser de même !

Stanley Chester fut sur le point de répondre qu'une telle pensée ne lui était jamais venue, et que ce n'était pas pour parler de poissons en bocaux qu'il était là ; mais il se contint. Mieux valait entrer dans le jeu de l'adversaire. Et puis, la politesse, même occidentale, lui commandait de s'incliner devant les caprices d'un vieillard pour qui il n'était qu'un étranger.

Le Chinois, d'ailleurs, ne devait guère tenir à connaître l'opinion de son visiteur, car sans attendre sa réponse, il continua :

— Un globe d'eau, quelques poissons d'or, et voici l'image de la vie ! Eux aussi, peut-être, croient à l'au-delà ! et qui sait si, pour eux, nous ne sommes pas des spectres ?

Il sembla à Stanley Chester que le Chinois avait étrangement insisté sur ce mot, et il se demanda si ce n'était pas intentionnellement. Il décida, en tout cas, d'agir en conséquence, et, c'est du ton le plus dégagé qu'il hasarda :

— Des spectres ? Croyez-vous les poissons rouges aussi sots que les humains ? J'ai une plus haute opinion de leur intelligence.

— Tout a son spectre, reprit le Chinois sans rompre son immobilité. De toute part ils nous entourent. Seulement, ils redoutent ceux qui ne croient pas en eux. Les poissons d'or croient à l'au-delà !

— Tout homme sensé est dans le même cas. Mais de là à croire à la magie noire...

— Il n'y a pas de magie noire. Un peu de science accumulée, c'est tout. Nous sommes le peuple le plus vieux de la terre. Songez à ce que nous avons appris, en méditant durant des siècles, les yeux fixés...

Stanley Chester voulut affirmer sa supériorité.

— Sur un bocal de poissons rouges ?

Aucun trait de la figure du vieux Chinois ne tressaillit.

— C'est ce que j'allais dire, mon jeune ami. Tant de choses sont contenues dans un simple globe. Tenez, regardez si vous voulez en juger par vous-même.

Un contact électrique devait être à portée de sa main, car la phrase ne fut pas plutôt dite que la lumière du globe s'éteignit. Un instant l'obscurité fut complète, et Stanley Chester se demandait si quelque danger n'allait pas se présenter, quand la lumière réapparut. Mais différente, cette fois, et éclairant le globe par en dessous.

Le vieux Chinois n'avait toujours pas bougé, et semblait continuer son rêve.

— Regardez ! répéta-t-il de sa voix monotone.

Stanley Chester obéit, et se dirigeant vers le globe, y fixa son regard.

Une chose le frappa tout d'abord, les poissons japonais avaient disparu, et il allait s'en étonner, quand il crut avoir deviné. Le globe devait être de ce verre dont on se sert pour certaines vitrines et qu'un dispositif rend tantôt translucide, tantôt semblable à une glace. Il n'y avait là qu'un phénomène d'optique.

Il allait en faire la remarque quand son attention fut attirée.

L'eau, absolument limpide l'instant d'avant, venait de se brouiller, et dans le fond, on eût dit que des nuages sombres s'étaient amoncelés.

Il regarda, et dans ce brouillard qui roulait crut discerner des formes indistinctes. Elles se précisèrent enfin assumant le contour d'une pièce aux murs nus et Stanley Chester, qui était photographe, ne put mieux comparer ce phénomène qu'à l'image qui surgit sur une plaque sensible.

Sa surprise, en tout cas, avait fait place à une certitude : il était bien chez un charlatan. On exécutait, pour son bénéfice personnel, la manifestation chère à tous les mages en chambre : « le globe magique ».

Sans en rien témoigner, il continua à observer.

Ce qui se déroulait, d'ailleurs, pouvait à bon droit le surprendre.

Entre les murs nus de la pièce qu'il reconnaissait maintenant, une couchette s'était dessinée, et sur cette couchette il y avait un homme.

Stanley Chester, malgré lui, posa une main sur le globe et se pencha pour voir de plus près.

L'erreur n'était pas possible, c'était bien l'inconnu qu'il avait découvert sur le banc de l'Embankment. Il reconnaissait ses cheveux blonds, son nez busqué, sa physionomie saxonne. Les détails des vêtements mêmes étaient exacts.

Stanley Chester se demanda si cette illusion était obtenue par une plaque photographique, mais quelque chose de plus troublant vint fixer son attention.

Une ombre avait passé devant le dormeur ; et cette ombre qu'il ne voyait que de dos, il la reconnaissait à sa carrure, à ses gestes, à son manteau de pluie. C'était lui-même.

Du coup, il n'y tint plus, et oubliant la résolution qu'il avait prise de ne se laisser émouvoir en aucune façon, il se retourna d'un bond et éclata :

— Que signifie ceci ? Et par quel sortilège...

Le calme du Chinois, qui le contemplait à travers ses paupières mi-closes, fit tomber son exaltation.

— Simplement que les illusions sont peut-être plus vraies que la réalité et que tout n'est que spectres de ce qui nous entoure.

Stanley Chester ne voulut pas s'avouer vaincu.

— Pourtant, commença-t-il.

Il fit un pas vers le globe et s'arrêta brusquement.

Dans l'eau, toute image s'était effacée. Il n'y avait plus que les poissons javanais aux robes multicolores qui avaient repris leur ronde.

— Folie ! Folie ! balbutia-t-il, en riant un peu nerveusement. Comment ai-je pu être dupe de cette comédie ? Avouez que vous m'avez suggestionné ?

— Peut-être ! acquiesça le vieillard en souriant. Ne vous ai-je pas dit que la vérité et les illusions sont sœurs ? Mais asseyez-vous, Stanley Chester, votre visite est à peine commencée.

Cette fois, le jeune policier ne se demanda même pas comment le vieillard savait son nom. Il s'assit et reprit une cigarette dans le coffret.

A nouveau, les deux hommes restèrent un long moment silencieux, et cette fois encore, ce fut l'Asiatique qui rompit le silence. Ce qu'il dit n'était préparé par rien,

on eût plutôt cru qu'il continuait à suivre le fil d'une pensée.

— Croyez-vous, prononça-t-il en rêvant, que la Chine entière ferait de son sol un temple pour les ancêtres si chacun de nous n'était pas certain que les morts vivent éternellement ?

— Notre religion aussi nous l'enseigne, répliqua Stanley Chester. Mais, qu'ils reviennent, c'est différent.

Le vieillard braqua ses yeux sur lui et le regarda sévèrement.

— Les morts reviennent, prononça-t-il avec gravité. Il suffit de savoir les appeler.

— Je ne le crois pas.

Le regard du vieillard sembla fouiller sa conscience.

— Pourquoi parler ainsi, puisque vous êtes venu uniquement pour me mettre à l'épreuve ? Avez-vous maintenant peur de votre propre audace ?

Stanley Chester comprit qu'il était percé à jour et eut un rire qui sonna faux.

— Dites plutôt la crainte d'une désillusion.

Un léger sourire reparut sur les lèvres du vieux Chinois.

— N'en craignez aucune. Une morte est revenue hier soir, vous le savez. Dites un mot et pour vous, elle reviendra à nouveau.

Stanley Chester ne répondit pas tout de suite. Il étudiait le vieux Chinois. Le sourire étrange, qui l'instant d'avant flottait sur ses lèvres, avait disparu, et dans ses prunelles il y avait une clarté métallique qui cadrerait mal avec l'attitude paternelle qu'il avait observée jusque-là. Stanley Chester eut l'impression de se trouver enfin devant un adversaire. Cela lui rendit la combativité qu'il avait inconsciemment laissé fléchir.

Le vieux Chinois soutint l'examen sans broncher, mais craignant sans doute d'en trop dévoiler par son

regard, il abaissa les paupières et laissa un sourire détendre ses traits.

— Mon jeune ami de Scotland Yard est long à se décider, remarqua-t-il doucement. Une fois encore je lui demande : a-t-il peur ?

Le poing de Stanley Chester s'abattit sur la petite table placée à son côté.

— Peur d'une fraude manifeste ? Allons donc ! Qu'elle revienne, l'ombre qui vous obéit si bien. Mais laissez-moi d'abord vous dire une chose : je suis armé, et ce n'est pas moi que l'on droguera impunément. Je suis sur mes gardes.

Sans relever cette attaque directe, le vieux Chinois posa sa main sur une sonnette de bronze. Un son profond se reverbéra en longues ondes sonores. Au même instant, une tenture se souleva, laissant apparaître trois jeunes filles vêtues de costumes chinois, et portant à la main des objets que Stanley Chester ne distingua d'abord pas très bien.

S'inclinant profondément devant leur maître, les jeunes filles s'approchèrent et déposèrent leur fardeau.

C'étaient trois trépieds de bronze aux charbons ardents sur lesquels, d'un geste lent et rythmé, elles se mirent à répandre une poudre légère. Stanley Chester suivit du regard les colonnes de fumée dans leur ascension. Il ne put s'empêcher de sourire en reconnaissant le parfum. C'était celui qui se dégageait des vêtements du dormeur.

Détournant son regard, il examina à la dérobée les petites officiantes et fit une remarque : toutes les trois étaient jolies, mais en dépit de leurs vêtements, aucune n'accusait la moindre ressemblance avec une Chinoise. Deux étaient blondes, l'une châtain, et toutes trois présentaient les caractéristiques des filles du centre de l'Angleterre.

« Les Chinoises de comédies musicales, songea-t-il, ne doivent pas différer beaucoup de ces trois-là. Ce vieux farceur recruterait-il son personnel dans les agences théâtrales ? Ou bien, en plus de son métier de mage, en exerce-t-il un autre, encore moins avouable ? »

Il remit ce nouveau problème à plus tard, et reporta son attention aux trois trépieds.

Les volutes de fumée montaient toujours. Maintenant, elles faisaient flotter sur la pièce un lourd rideau opaque. L'atmosphère aussi était devenue chaude, et le parfum, en augmentant de seconde en seconde, prenait à la tête.

Stanley Chester se secoua par deux fois pour lutter contre cet engourdissement et mis en défiance se tint prêt au cas où il se sentirait faiblir.

A travers le voile de fumée, c'est à peine si l'on distinguait les murs opposés, tandis qu'un reflet des tisons projeté contre une tenture faisait ressortir la silhouette grimaçante d'un dragon aux cinq griffes.

Comme en rêve, Stanley Chester vit disparaître les trois petites serveuses, et ayant regardé le fauteuil où l'instant d'avant était assis le Chinois, s'aperçut qu'il était vide. Il était seul dans la pièce.

Il fut sur le point de se lever et de marcher pour dissiper le malaise qui commençait à le gagner. Mais il réfléchit que cela pourrait nuire à l'expérience. Il fit donc un effort sur lui-même et se redressa en fixant le rideau opaque.

Tout à coup, ce rideau s'éclaira comme si on avait allumé une ampoule électrique ; et sur le fond bleuté quelque chose se précisa.

Retenant son souffle, et sentant, malgré lui, son cœur s'activer, Stanley Chester regarda.

Certes, il savait que tout cela n'était que supercherie. Pourtant, il se refusait à ne pas espérer mieux.

Comme à travers un brouillard qui se dissipe au matin,

il vit une forme humaine se préciser. C'était une femme. Elle était vêtue d'une longue tunique blanche et sa figure disparaissait dans quelque chose de nuageux. Mais ce qui fixa son attention surtout, ce furent ses cheveux. Des cheveux qui étaient blond pâle. Le même blond que les cheveux arrachés. Le même blond que la mèche coupée, il y avait peut-être longtemps, sur le front d'une morte.

Il fixa les yeux grands ouverts qui le contemplaient et crut y lire une détresse infinie. La bouche s'ouvrit même, mais aucun son ne sortit.

Il aspira avec plus de difficulté, et brusquement eut l'impression qu'aux vapeurs qui se dégageaient des trépieds venait de s'ajouter une autre senteur plus âcre, plus prenante.

Dans un éclair, il comprit ce qui se passait : à son tour, il allait être drogué pour éviter qu'un peu trop de curiosité ne démasquât l'imposture. Ce soir sans doute, on le retrouverait affalé sur un banc de l'Embankment... comme l'autre.

Tout cela traversa son esprit dans l'espace d'une seconde, car habitué à la promptitude de ses réflexes, il était déjà debout et, d'un bond, venait de se jeter vers l'apparition.

Il y eut un choc ; un bruit de verre brisé, et il s'affaissa.

Il comprit qu'il venait de rompre la glace invisible qui séparait la pièce où il se trouvait de celle où se déroulait la soi-disant matérialisation. Cette fois, il n'avait pas à douter : la preuve de la supercherie était faite.

Il se redressa pour s'abattre à nouveau, vaincu par les vapeurs qui augmentaient toujours de volume.

Il entendit un cri, et dans une demi-inconscience, eut l'impression que l'apparition, prise elle aussi, s'écroulait à son côté.

Elle tenta de se relever, et dans son effort s'agrippa à son cou.

Ce fut sa dernière vision. L'instant d'après, il semblait dans l'inconscience et n'avait plus qu'un vide noir dans le cerveau.

... Combien de temps demeura-t-il ainsi ? Il n'aurait pu le dire, mais il lui sembla revenir à l'existence après un long sommeil. Il était toujours étendu par terre et, agenouillé près de lui, il y avait le vieux Chinois. Celui-ci lui tamponnait les tempes avec un linge humide, tandis qu'une des petites serveuses se tenait debout, un bassin de cuivre à la main, sans paraître d'ailleurs prêter aucun intérêt à ce qui se déroulait autour d'elle.

Stanley Chester se souleva sur un coude, et referma les yeux pour reprendre ses esprits. Tout dansait dans son cerveau, et il dut faire appel à sa volonté pour retrouver un semblant de calme. A nouveau, il sentit la main du vieux Chinois lui appliquer une compresse glacée sur le front. Ce contact le rendit à lui-même.

— Où est-elle ? demanda-t-il en jetant les yeux autour de lui.

Un sourire ambigu plissa la figure du Chinois.

— Retournée au pays dont nous l'avions appelée. Les ombres n'aiment pas ceux qui veulent les violenter.

Une douleur à la main rappela à Stanley Chester l'incident de la vitre. Mais c'est en vain qu'il chercha sur le tapis des traces de verre.

— Pourtant, songea-t-il, j'ai brisé une glace, et ma blessure en fait foi. Sans doute, ce vieil imposteur a profité de mon évanouissement pour faire disparaître tout souvenir de l'accident. Il faut reconnaître qu'il ne laisse rien au hasard.

Il referma les yeux, comme si la lassitude l'eût accablé, mais à travers ses cils, il examina plus attentivement la jeune serveuse.

Non, jamais cette créature n'avait été chinoise ! Mais alors, que faisait-elle dans cette comédie et que signifiaient le vague de ses yeux et son absence de tout réflexe ? Il voulut en avoir le cœur net et se tourna brusquement vers elle.

— Un peu d'eau, demanda-t-il en anglais, je meurs de soif.

Aucun trait de sa physionomie ne bougea et rien ne s'altéra de son immobilité de statue. Ou bien, elle n'avait pas entendu, ou alors, en effet, elle ne comprenait pas un mot d'anglais. Ce fut le vieux Chinois qui répondit pour elle.

— Inutile de demander quoi que ce soit. Toutes mes serveuses viennent de Chine où elles ont été achetées très jeunes. Mais aucune ne parle.

Il avait pris une boule de jade sur un meuble et la caressait voluptueusement.

— Oui, continua-t-il, précaution que la sagesse asiatique a comprise, on est mieux à l'abri des racontars !

Stanley Chester réussit à se remettre sur ses pieds et fut imité par le vieux Chinois.

Maintenant, il n'avait qu'une hâte : sortir de cette demeure où tout n'était que charlatanerie et, où, malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de soupçonner quelque chose de plus grave.

Plus tard, il reprendrait son enquête et ne la laisserait plus qu'il ne fût parvenu au but. Mais pour l'instant, il avait besoin de remettre de l'ordre dans ses idées en déroute. Tout lui paraissait trop étrange, de ce dormeur, de ce Chinois, de cette apparition, et même de ces trois pseudo-Chinoises qui, bien certainement étaient anglaises. Il chercha une formule de politesse pour prendre congé. Il ne trouva rien. Ce fut son hôte qui vint à son aide ?

— La politesse de nos ancêtres, remarqua-t-il en plis-

sant les yeux plus qu'à l'accoutumée, nous ordonne de marquer d'une pierre blanche la visite de tout ami inconnu. Même au sein de cette grande cité, étrangère à nos coutumes, qu'il me soit permis de vous adresser ce compliment.

Stanley Chester s'inclina, ne sachant si le vieillard était sincère ou se moquait. Incapable de décider, il se dirigea vers la porte sans une parole.

Comme il soulevait la tenture, il se vit confronté par le serviteur jaune, qui, après un salut profond, lui tendit son pardessus.

Il l'endossa, et apercevant un chapeau sur un meuble, avança la main. La voix monotone du maître de la maison l'arrêta.

— Non, pas celui-là. Il a été oublié tout à l'heure par un homme de votre pays dont j'aime particulièrement l'esprit et qui me fait la grâce d'apprécier la sagesse de nos philosophes. Je vais, d'ailleurs, entendre de la musique avec lui ce soir. C'est celui de votre ministre des Affaires étrangères.

Stanley Chester crut à une raillerie et ne riposta pas. Sur le seuil, pourtant, il voulut manifester d'une phrase qu'il n'avait en rien été dupe de toute cette comédie.

— Que les dieux de votre pays, déclara-t-il en regardant le Chinois bien en face, soient loués d'une chose : de m'avoir épargné une longue station sur un banc de l'Embankment.

Il lui sembla qu'une clarté ironique passait dans le regard du Chinois. Mais ce fut un éclair et peut-être se trompa-t-il.

— Parce que les dieux donnent à chacun son dû, répondit le vieillard en s'inclinant bien bas, et aussi, sans doute, parce que tout a sa raison d'être.

La seconde d'après, la porte se refermait et Stanley Chester commençait à descendre le grand escalier de

marbre. Il n'était pas encore au premier palier quand un bruit lui parvint.

Quelqu'un montait, et ayant avancé la tête par-dessus la rampe, il s'aperçut que c'était un policeman.

Intrigué par cette apparition qui cadrerait si bien avec le fond de sa pensée, il se demandait si quelque événement n'allait pas lui faire rebrousser chemin, mais cette fois en policier, quand le policeman parvint à sa hauteur. Comme il allait passer, Stanley Chester se décida à l'interroger sur sa mission.

L'autre, qui connaissait vaguement le jeune policier pour l'avoir entrevu au Yard, ne fit aucune difficulté pour parler.

— Rien de grave, allez, sir, c'est même plutôt drôle.

— Une arrestation ?

— Même pas : une libération ! Je vais libérer le chapeau que le ministre des Affaires étrangères a oublié chez un ami. Un Chinois dont j'ai oublié le nom, mais qui perche ici au deuxième. Je vous demande un peu ! J'étais de service à la porte, alors, on m'a chargé de la corvée.

Stanley Chester joignit son rire à celui du policeman et affecta de trouver la chose du plus haut comique.

— Que je ne vous arrête pas alors dans l'accomplissement de votre mission. Un chapeau de ministre, c'est sacré.

Mais en continuant sa descente, son rire fit place à l'ahurissement.

Ainsi, le vieux Chinois avait dit vrai. Le chapeau provenait bien de la tête de son ami le ministre. Mais alors, qui était ce Chinois où se passaient de telles choses ?

Ce qui n'empêchait pas les ministres d'être son ami, d'y oublier leur chapeau, et même, d'aller entendre de la musique avec lui !

III

LE DRAME DU FOREIGN-OFFICE

Stanley Chester jeta un coup d'œil à sa montre. Il n'était que quatre heures et demie. Il songea qu'il était encore trop tôt pour rentrer chez lui et qu'un coup de téléphone au Yard suffirait. Il lui tardait d'ailleurs de se débarrasser d'une démarche qu'il avait résolu de faire, bien que dans son for intérieur il n'en attendît rien de spécial.

Sautant dans un taxi, il fut bientôt au 23 d'Eaton square où habitait le dormeur de l'Embankment : F. C. Porter-Smith.

Une plaque de cuivre sous la voûte lui indiqua qu'il logeait au troisième et, peu d'instant après, un valet de chambre fort bien stylé l'introduisit dans une antichambre ornée d'armes et de bustes asiatiques.

— Encore de l'Asie ! Ne put-il s'empêcher de remarquer. Cette bizarre affaire, dont Londres est le cadre, aurait-elle quelque ramification en Extrême-Orient ?

A l'interrogation du valet de chambre, il répondit qu'il désirait voir Mr. Porter-Smith pour un motif personnel, et, ayant décliné son nom, passa dans un bureau où se

remarquait le même goût des choses chinoises et japonaises.

Il examinait une curieuse gravure de Hiro-Hito quand le bruit d'une porte le fit retourner. Mr. Porter-Smith venait d'entrer.

Il portait un costume de golf et semblait intrigué par ce visiteur dont le nom ne lui disait rien.

— Monsieur Chester ? commença-t-il, mais ce dernier ne le laissa pas poursuivre.

— Mon nom importe peu, cher monsieur. C'est moi qui, il y a deux jours, avec un ami, un jeune journaliste, ai eu l'occasion de vous rendre un léger service. Vous étiez souffrant et nous vous avons fait reconduire chez vous.

F. C. Porter-Smith ne répondit pas tout de suite, un mot seul semblait l'avoir frappé, celui de journaliste. En l'entendant, ses traits s'étaient durcis.

— Un journaliste ? dit-il d'une voix où grondait la colère, mais qu'a affaire un journaliste dans tout cela ?...

Stanley Chester ne se démonta pas.

— Je crains fort, cher Mr. Porter-Smith, que vous ne vous soyez emporté un peu trop tôt. Loin de vouloir vous être, le moins du monde, désagréable, mon ami n'a eu qu'une pensée : vous défendre contre la curiosité publique et vous faire immédiatement reconduire chez vous. Si vous vous en souvenez, vous étiez endormi sur un banc du jardin de l'Embankment.

La surprise de F. C. Porter-Smith fut trop violente pour être feinte.

— Un banc du jardin de l'Embankment ? Moi ? Quelle stupidité me racontez-vous là ?

— La simple vérité, malheureusement. Est-ce donc la première fois que vous souffrez ainsi ?

Les veines du front de Porter-Smith saillirent et Stanley Chester devina qu'un nouvel accès de colère avait dû

le saisir. Pourtant, il se tut, mais serrant les mains, pâlit, puis rougit. A la fin, il se décida, mais d'une voix mal assurée.

— Non ! Non ! Pas la première fois, certes, c'est une vieille affection. Mais my God, sur un banc de l'Embankment !

Stanley Chester, qui ne le quittait pas des yeux, comprit la lutte qui se déroulait en lui. Cet homme n'avait jamais été malade, mais il avait compris le parti qu'il pouvait tirer de cette supposition : cela le dispensait d'avouer la vérité. F. C. Porter-Smith se détourna brusquement. Allant à une petite bibliothèque, il l'ouvrit en déclarant :

— Un verre de whisky, n'est-ce pas !

Il sortit une bouteille et deux verres, et remplissant le sien jusqu'au bord, le vida d'un trait.

Passant sa main sur son front, il s'appuya contre la table et regarda fixement Stanley Chester. On eût dit qu'il cherchait à lire en lui.

— Sur un banc de l'Embankment ! répéta-t-il à voix basse. Oh !

Stanley Chester songea qu'il serait bon de le tranquilliser.

— La chose, heureusement, n'a eu que mon ami et moi pour témoins. Sur-le-champ, nous vous avons fait mettre en voiture.

— Et reconduire ici directement ?

Stanley Chester ne crut pas devoir cacher la vérité. Porter-Smith pouvait se souvenir vaguement de certains faits. Les nier aurait été rendre suspect tout son récit.

— Non, avoua-t-il en reposant son verre, pas tout de suite. Nous avons craint que votre fatigue ne provienne d'une cause louche. Vous étiez évanoui et l'Embankment est mal fréquenté. Nous vous avons d'abord conduit au poste de police.

La pâleur s'étendit à nouveau sur le visage de Porter-Smith.

— Ah ! Et là ?

La voix de Stanley Chester retrouva toute son insouciance et ce fut en riant qu'il termina.

— Nous avons vite compris qu'il s'agissait d'un simple malaise. Alors, ayant trouvé votre adresse dans votre portefeuille, avec d'autres papiers et... des cheveux, il me semble, nous vous avons fait reconduire chez vous.

Il avait guetté la réaction que produirait l'allusion aux cheveux, mais à part un battement nerveux des paupières il fut déçu. Porter-Smith, cela se devinait, était sur ses gardes.

Stanley Chester ramassa son chapeau et fit mine de se retirer.

— N'ayant pu vous accompagner moi-même, vous trouverez naturel que je me sois permis de venir prendre de vos nouvelles. D'autant plus...

Il ouvrit son veston et tirant son portefeuille, chercha parmi ses papiers.

— D'autant plus...

Il prolongea sa recherche, tandis que Porter-Smith, qui s'était déjà avancé vers la porte, le regardait avec une nouvelle inquiétude.

Enfin, Stanley Chester découvrit ce qu'il voulait.

— D'autant plus, termina-t-il, qu'en ouvrant votre portefeuille pour trouver votre adresse, j'ai, par mégarde, fait tomber une carte que j'ai heureusement ramassée.

Il la lui tendit comme la chose la plus naturelle du monde. C'était la carte de Li-Fu-San, philosophe.

Porter-Smith la prit sans méfiance, mais il n'y eut pas plutôt porté les yeux que son attitude changea.

Les traits de son visage se durcirent tandis que saillaient à nouveau les veines de son front. Il regarda la carte sans parler, puis reporta les yeux vers son visiteur.

Le sourire innocent de Stanley Chester dut le convaincre qu'il n'était au courant de rien. Il hésita une seconde, puis, froissant la carte la jeta sur la table.

— Un de vos amis ? questionna Stanley Chester.

— Oui ! Oui ! gronda Porter-Smith. Un ami, un simple ami.

Il rit nerveusement, et allant à la bouteille de whisky, s'en versa une seconde rasade.

— Dans ce cas, remarqua poliment Stanley Chester, il ne me reste plus qu'à prendre congé. J'espère que vous excuserez et comprendrez ma démarche.

Sans un mot, Porter-Smith le suivit dans l'antichambre.

— Une belle collection, déclara Stanley Chester en s'arrêtant devant un panneau de masques chinois et hindous. Recueillis un à un par vous, je suppose ? Chine ? Japon ?

— Chine. J'ai beaucoup voyagé. Trop même !

Il dit cela sur un ton désabusé qui frappa Stanley Chester.

— Vous y retournerez peut-être un jour !

— Jamais !

Ce mot fut lancé avec une telle force que Stanley Chester se retourna brusquement.

— Jamais ! Vous m'entendez ! reprit Porter-Smith. Ah ! La Chine ! La Chine !

Il porta la main à sa tête, mais se maîtrisa, sans parvenir pourtant à calmer le tremblement de sa bouche. Il ouvrit la porte et tendit la main à son visiteur.

— Excusez-moi. Un simple souvenir. Merci de votre visite. Mais je vais partir... bientôt... en croisière. J'ai besoin de quitter Londres.

La porte se referma, et Stanley Chester descendit l'escalier.

Bien qu'il n'eût rien appris, il n'était pas mécontent de sa visite. Il savait maintenant — par les réticences mêmes

de Porter-Smith — que ce dernier lui avait caché quelque chose. Quoi ? Il n'aurait pu le dire, et il se pouvait que ce fût simplement la honte d'avoir été dupe d'un charlatan. Pourtant, il n'arrivait pas à se faire à cette idée. L'attentat dont avait été victime Porter-Smith avait été trop brutal. Et puis, surtout, le Chinois philosophe n'était pas un charlatan ordinaire.

Que signifiait d'ailleurs cette explosion à la mention d'un retour en Chine ? Là encore, il devait y avoir quelque chose qui projetterait un peu de lumière sur l'affaire.

Stanley Chester se retrouva avec plaisir dans la rue, au contact de l'activité trépidante de la grande cité. Après tout l'étrange qu'il venait de frôler, le simple fait de croiser des hommes et des femmes de son pays, lui faisait l'effet d'une bouffée de grand air.

Il décida qu'il était trop tard pour retourner au Yard, et ayant pris le Métropolitain, fut bientôt à Cricklewood où une coquette villa s'enorgueillissant d'une petite pelouse, abritait son jeune ménage depuis son mariage vieux déjà de deux ans.

Il y trouva, préparé par des mains aimantes, un thé comme il les adorait. Il y avait des crevettes fraîches et des toasts au cresson.

Il eut même l'impression d'avoir rarement goûté à un aussi haut degré la quiétude de cette atmosphère familiale.

Il ne dit rien à sa jeune femme des aventures qui avaient été son lot dans le courant de l'après-midi. Moins par principe que parce que cette dernière s'en désintéressait totalement. C'était même pour cette raison — mais sans se l'avouer — qu'il s'était fixé cette règle de conduite. Au lieu de cela, il prit un livre traitant « Des légendes considérées comme base des religions africaines » — et laissant sa femme arriver à bout des difficultés d'un swea-

ter, s'isola dans un coin du bow-window en fumant sa pipe.

A huit heures, il ferma son livre afin d'aller s'habiller pour le repas du soir, qu'il prendrait pourtant en simple tête à tête. Mais il avait à cœur de conserver cette vieille tradition anglaise.

Comme il enlevait son veston, il constata avec un sourire amusé qu'il gardait encore l'étrange parfum qu'il avait appris maintenant à bien connaître.

Il le vaporisa d'un peu d'eau de Cologne pour éviter les questions indiscrètes et ôta son faux col, quand quelque chose attira son attention.

Il y avait une marque sur ce faux col. Une marque légèrement rosée. Il allait l'examiner d'un peu plus près, quand il s'aperçut d'une chose encore plus curieuse.

Cette tache reproduisait nettement l'empreinte d'un pouce et sa coloration ne laissait place à aucune équivoque : ce doigt avait frôlé une goutte de sang.

Il chercha dans sa mémoire où et quand ce fait bizarre avait pu se produire, et il n'eut pas à réfléchir longtemps.

Parmi les images de la journée, une se dressait encore plus nettement que les autres : la minute dramatique où craignant l'action nocive des fumées, il s'était jeté vers l'apparition et avait brisé la glace qui l'en séparait. Il revit sa chute, suivie par celle de la femme aux cheveux blonds. Surtout, il revit son geste instinctif pour se retenir à lui. C'est à cette seconde qu'ayant frôlé la blessure qu'il portait à la main, elle avait dû toucher son col.

L'empreinte si nette, si frappante, n'était autre que l'empreinte de la morte dont l'évocation avait jeté le dormeur de l'Embankment dans un tel trouble !

Malgré lui, Stanley Chester ne put retenir un éclat de rire. La chose était trop formidable ! Voir un fantôme et emporter son bertillonage ! Voilà ce qu'aucun médium n'avait jamais prévu !

Balançant le col au bout du doigt, il allait le jeter au linge sale, quand une seconde réflexion l'en empêcha.

Qui lui assurait que cette empreinte ne pourrait pas tôt ou tard avoir son utilité ? Elle permettrait d'avoir quelques renseignements sur la femme, au cas où cette dernière aurait déjà eu maille à partir avec la police. La chose valait d'être étudiée. Allant à un tiroir, il y glissa le col révélateur, et endossant son veston de dîner — que les Français s'obstinent à appeler *smoking* — redescendit auprès de sa femme.

La gaieté d'un excellent repas eut vite fait de changer le cours de ses idées, et s'il songea une fois au Chinois, ce fut pour se dire que les ailerons de requin ne devaient certainement pas valoir une côtelette de mouton d'Ecosse.

La soirée et la nuit furent sans histoire, et il dormait d'un sommeil paisible quand la sonnerie du téléphone le tira de sa torpeur.

Prenant le récepteur sans quitter son oreiller, il s'apprêtait à répondre vertement à l'audacieux qui troublait ainsi son repos, quand sa femme le vit brusquement se dresser.

— Allo ? Quoi ? lança-t-il d'une voix vibrante.

Il n'y avait plus trace de sommeil maintenant, et c'est au contraire à grand'peine qu'il parvenait à maîtriser sa surexcitation.

Il écouta sans un mot le récit qu'on lui fit; et ce ne fut que lorsque le parleur invisible se tut, qu'il lança avant de raccrocher :

— Entendu ! J'arrive tout de suite. Attendez-moi là-bas.

Sautant au bas de son lit, il se précipita vers son cabinet de toilette et, dix minutes plus tard, reparut, rasé, habillé, prêt au départ.

Sa jeune femme, qui avait respecté son silence et qui

lui avait, sur-le-champ, préparé une tasse de thé ne put résister au désir de le questionner.

— Mais pour Dieu, Stanley, que se passe-t-il ? Un accident est arrivé à un de vos amis ?

Il ne répondit pas tout de suite, cherchant un mouchoir dans la commode et ne le trouvant pas. A la fin, il se redressa, et traversant la pièce pour sortir, lança ces mots :

— Ce qui se passe ? Ce matin, l'on a découvert le cadavre de sir Saint-John Millet, ministre des Affaires étrangères. Il était assis à son bureau et a été assassiné dans la nuit.

— Mais en quoi cela peut-il vous troubler de la sorte ? s'étonna la jeune femme.

Stanley Chester descendait déjà l'escalier et ce fut dans le vestibule où il enfilait son mackintosh, qu'il répondit par cette phrase sibylline qui ne renseigna guère Mrs. Chester :

— Parce qu'hier j'ai failli prendre son chapeau, et qu'il est l'ami intime du Chinois !

Et tirant la porte derrière lui, il traversa le petit jardin au pas de course et fut bientôt à la station du Métropolitain.

Il se faufila à grand'peine dans un compartiment où vingt personnes en surcharge se tenaient avec l'énergie du désespoir aux courroies de secours ; et, coincé entre un homme aux souliers énormes et une dame au profil de chèvre, laissa errer son imagination.

Avait-il donc vu juste et les événements venaient-ils, plus vite encore qu'il ne l'eût pensé, de lui donner raison ?

Mais alors quelle pouvait bien être la part du Chinois dans tout cela et en quoi l'apparition et le dormeur de l'Embankment y jouaient-ils leur rôle ?

Il décida que ces deux derniers n'avaient probable-

ment aucun rapport avec l'affaire et qu'ils faisaient simplement partie d'une façade destinée à tromper le public.

Huit heures sonnaient comme il passait devant le cénotaphe de Parliament street et deux minutes plus tard, il gravissait le grand escalier du Foreign Office.

La première personne qu'il aperçut fut son sergent, Jimmy Winkles, qui faisait les cent pas.

Si Stanley Chester n'était guère apprécié par la plupart de ses supérieurs, il y avait, en tout cas, dans le personnel du Yard, un homme sur la dévotion de qui il pouvait compter : Jimmy Winkles, son second. Assez mal doué par le ciel sous le rapport intelligence et imagination, celui-ci professait pour le jeune inspecteur une admiration sans bornes. Le caractère rêveur de ce dernier et l'amour qu'il portait à ce qui sortait du commun l'enthousiasmaient. Il ne voyait pas très bien où cela pourrait conduire, mais il mettait ça sur le compte de son propre esprit un peu obtus. Il avait foi dans l'étoile de son chef.

Sa large figure s'épanouit en l'apercevant.

— Alors ? interrogea Stanley Chester.

Rapidement Jimmy Winkles le mit au courant. La chose avait été découverte à six heures et demie environ par la femme chargée de nettoyer le bureau et de préparer le feu. Elle avait, comme à l'accoutumée, commencé par le salon d'attente, et ce n'est qu'ensuite qu'elle avait poussé la porte capitonnée.

La première chose qu'elle avait remarquée avait été le ministre assis à sa table. Elle avait d'abord cru que ce dernier, réputé pour ses habitudes matinales, l'avait devancée et elle s'était excusée. Ne recevant pas de réponse, elle avait pensé que le ministre n'avait pas entendu, et avait répété sa phrase.

Cette fois, ce mutisme persistant l'avait intriguée, et c'est alors qu'elle s'était aperçue d'un détail : les fenêtres étaient fermées et les rideaux tirés. En dépit du matin

très clair qui avait succédé à la nuit de brouillard, les ampoules brûlaient encore.

Simultanément à cette découverte, elle en avait fait une autre : sur le tapis bleu, près du fauteuil, il y avait une large tache rouge.

Epouvantée, elle s'était jetée hors de la pièce et avait appelé. Personne ne lui avait répondu et elle s'était souvenue qu'elle devait être encore seule dans le vaste édifice. Rassemblant son courage, elle était donc rentrée et, le cœur battant, s'était approchée du fauteuil.

Il ne pouvait pas y avoir de doute... Du sang avait aussi coulé sur le buvard ; et dans la poitrine du ministre, juste à la hauteur du cœur, on apercevait la poignée d'un petit couteau profondément entré dans les chairs.

La mort avait dû être instantanée, car le ministre était assis dans la position d'un homme qui écrit. Sa main droite crispait même son stylographe.

Tremblante à défaillir, la femme avait pourtant eu l'intelligence de téléphoner à Scotland Yard, et c'est sur son appel que l'on était venu.

— Qui est chargé de l'affaire ? interrogea Stanley Chester.

Jimmy Winkles fit la grimace et porta l'extrémité de son index contre sa narine droite.

— Stackpool, sir, ce gros bœuf monté en grade !

Stanley Chester sourit à ce qualificatif, mais fit la moue.

Comme il l'avait fait remarquer à son ami le soir de la découverte du dormeur, Stackpool, de tous les superintendants de Scotland Yard, était certainement celui avec qui il sympathisait le moins.

Sorti du rang et ayant conservé les manières un peu brutales du policier inférieur, voire même du policeman habitué à ne coudoyer que la pègre, ses méthodes ne pouvaient guère cadrer avec celles, plus raffinées, dont Stanley Chester, sans grand succès d'ailleurs, se faisait

le champion. Stackpool ne s'était pas gêné à plusieurs reprises pour dire ce qu'il pensait de son jeune collègue ; aussi, la perspective de se trouver en contact avec lui n'était-elle pas pour l'enchanter.

— Il est arrivé depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Environ dix minutes, sir. Il est là-haut avec le photographe du Yard et le médecin. Si vous voulez que je vous conduise ?

Sur un signe affirmatif, Jimmy Winkles prit les devants, et après avoir gravi un étage et traversé plusieurs corridors encore déserts, s'arrêta devant le cabinet du ministre.

Stanley Chester le laissa dans l'antichambre en compagnie des deux policemen qui s'y trouvaient déjà et entra dans le bureau. Penché sur le corps, Stackpool expliquait au docteur la manière dont avait dû être porté le coup.

— Bonjour, Stackpool, lança du seuil le jeune officier. J'espère que ma présence ne vous dérange pas ?

Tournant la tête et clignant de l'œil dans la direction du nouvel arrivant, Stackpool — dont nul dans la Force n'aurait pu se vanter de connaître le prénom — fit une grimace qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments intimes.

— Ah ! Passiez comme par hasard, hein ? Et vous êtes entré ? Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ! Enchanté de vous rencontrer. D'ailleurs si le cœur vous en dit de voir comment on doit procéder dans un cas pareil, libre à vous. Mais, par Dieu, ne parlez pas.

Stanley Chester s'inclina en souriant, tandis que Stackpool, grossissant la voix et haussant les épaules, continuait sa démonstration.

— Pas l'ombre de lutte, vous voyez, docteur. Le ministre est en train d'écrire à sa table. Il se croit seul dans son bureau. Il est deux heures du matin. C'est bien à cette heure-là que vous fixez la mort ?

— Approximativement.

— Bon ! Il est deux heures. Toute son attention est à son travail. C'est à ce moment que surgit l'assassin. Il est caché dans ce bureau depuis un temps que nous ne pouvons préciser. Probablement depuis le dîner. Où est-il caché ? L'examen de la pièce nous l'indique. Derrière les rideaux, et sans doute derrière ceux de la fenêtre à gauche du bureau. C'est ce qui explique que le ministre qui écrit et dont le regard est légèrement tourné vers la droite, n'ait rien vu. Ajoutez à cela l'épaisseur du tapis, et vous comprendrez comment l'assassin a pu parvenir, assez près, pour faire son coup sans que rien ait décelé sa présence.

Stanley Chester, qui s'était assis, ne put retenir une remarque.

— Entendu, Stackpool, et absolument convaincant. Mais la pose du ministre ne peut-elle pas résulter d'une mise en scène agencée sitôt après le meurtre, quand le corps avait encore toute sa souplesse ?

Le regard lancé par le vieux policier à son jeune collègue ne fut chargé d'aucune aménité.

— Évidemment ! Mais, dans ce cas, il y aurait eu lutte. Or tout est en ordre, même le dossier auquel il travaillait et où le dernier mot est resté inachevé. Crime par surprise je le répète, et je n'en démords pas.

— Pour quel motif alors ?

Le vieux policier éclata de rire.

— Vous voilà bien vous autres de la jeune école : le motif ! Le motif ! A vous entendre, il doit toujours y avoir un motif dans un crime. Et les crimes de fous ? Pour quoi les comptez-vous ? Vous ne voyez pas tous les jours des individus tirer sur des passants ou massacrer leur famille parce qu'un petit rouage de leur cerveau s'est détraqué ? Quand vous vous trouvez devant un crime que rien n'explique, ne cherchez pas midi à quatorze

heures. Il y a un fou dans l'affaire, tout simplement.

— A moins qu'il n'y ait une super-intelligence assez forte pour donner cette illusion.

Le superintendant haussa les épaules, et se tourna vers le photographe du Yard.

— Vous n'avez rien oublié, Beurang ?

— Rien, chef.

— Dans ce cas, retournez au Yard avec le docteur et dites qu'on envoie une voiture pour le transfert du corps. Rien n'a encore transpiré et comme c'est à deux pas, on pourra peut-être en finir avant la ruée des reporters et des curieux.

Le photographe parti avec le praticien, le superintendant attira à lui le dossier sur lequel reposait la main du défunt, et l'examina à la loupe.

— Pas trace d'empreintes ! Tout autre qu'un fou aurait au moins voulu connaître le document auquel travaillait sa victime, pour s'en servir le cas échéant. D'autant plus, si je ne m'abuse, qu'il s'agit d'un document confidentiel.

Prenant le dossier avec précautions, il en tournait les feuillets, quand, d'entre deux pages, une feuille arrachée à un bloc-note se détacha et tomba sur le tapis.

— Tiens, bougonna-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ?

Il la ramassa et un instant resta silencieux, accentuant la moue de sa lèvre. Enfin, avec un « Peuh » énergique, il la passa à Stanley Chester.

— Tenez, vous qui aimez les charades, voilà qui vous amusera.

A son tour, Stanley Chester fronça les sourcils.

Le papier que venait de lui passer Stackpool était incontestablement de la main du ministre, mais l'écriture était tremblée, hachée. On eût dit que celui qui avait tracé ces mots l'avait fait sous le coup d'une émotion

violente. Vraisemblablement même, sans voir ce qu'il écrivait.

Le texte, d'ailleurs, était court :

« Danger. J'ai compris son jeu, mais trop tard. Il n'avait qu'un but : La croix an... »

Stanley Chester relut plusieurs fois ce texte, cherchant à lui donner un sens, et rendit le papier à Stackpool.

— Danger ! Danger ! marmota-t-il en relisant la phrase. Cela signifierait donc que le ministre, en dépit de ce que je croyais, a eu conscience du péril. Mais de qui parle-t-il, et de quel jeu ? Et puis, que veut-il dire par sa croix ? Si c'était la croix ga... on pourrait imaginer un attentat naziste ! Mais la croix an... ? Vous ne voyez rien, Chester ?

Sans attendre la réponse de son jeune collègue, il voulut procéder à une vérification.

— La feuille a été arrachée à ce bloc. C'est de toute évidence et c'est en se cachant que le ministre a écrit. Ceci change l'affaire du tout au tout. Voyons, reconstituons la scène.

« Le ministre vient de s'apercevoir qu'un danger le menace. Profitant d'un moment d'inattention de l'inconnu qui est avec lui, il glisse ce papier dans son dossier, et tout en ayant l'air de jouer avec son crayon, trace ce message. Il ne peut malheureusement aller jusqu'au bout, soit crainte de donner l'éveil, soit qu'il ait été frappé à ce moment.

» Maintenant, encore une fois, pourquoi et pour qui trace-t-il ceci ?

» Une seule solution : il se sait perdu et veut fournir une piste à la police. Le terrible, c'est que le message est inachevé. La croix an... qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? »

Une exclamation de Stanley Chester le fit se retourner.

Laissant son collègue tenter de résoudre ce nouveau

problème, il s'était approché du corps immobile et l'avait étudié avec attention. Un détail soudain l'avait frappé : le col de la chemise — un faux col étrangement haut qui était le principal point sur lequel s'exerçait la verve des caricaturistes — était froissé, et cela ne pouvait guère s'expliquer par le seul poids de la tête penchée sur la poitrine.

Stanley Chester montra du doigt ce détail au vieux policier dont la figure se rembrunit.

S'approchant à son tour, celui-ci l'examina avec sa loupe, et ne trouvant rien, détacha le col de la chemise. Il ne put retenir un haut-le-corps. L'assassin du ministre avait dû saisir le faux col à pleines mains. Dans la lutte, une des boutonnieres avait été arrachée.

— Donc, murmura le vieux policier, en se parlant à lui-même, il y a eu combat, et tout le reste n'est que mise en scène. Chester, vous marquez un point. Le vieux Stackpool peut être un ours, mais il sait quand il a tort. Voilà mon explication du meurtre à reprendre du début. Avec un crime par surprise on pouvait admettre l'acte d'un fou. Il ne peut plus en être question. Le ministre n'aurait pas discuté avec un dément ou bien n'aurait pas eu le temps de tracer un message. Or, c'est certainement au cours d'une conversation qu'il a flairé le danger. Il veut donc prévenir ceux qui viendront. L'assassin s'en aperçoit et bondit sur lui. Il y a une lutte qui se termine par un coup de stylet. L'assassin corrige le désordre de la toilette de sa victime et la rassied dans son fauteuil. Comme il n'y a personne à cette heure-là dans cette immense bâtisse, il peut sortir tranquillement. Son plan ne comporte qu'une erreur : ce petit chiffon de papier qui le dénonce.

— N'est-ce pas un oubli bien lourd pour un homme si prudent ?

— Il a pu ne voir que le geste du ministre et croire

qu'il l'avait devancé ! Reste maintenant à trouver la raison de ce crime et d'abord à savoir si l'assassinat a pour mobile la vengeance ou le désir d'entrer en possession d'un document. Je présume que là, le concours des Bureaux nous sera nécessaire. Car, n'oublions pas que nous sommes au Foreign Office.

— On pourrait voir si l'on n'a pas touché aux tiroirs proposa Stanley Chester.

Le vieux Stackpool, qui s'était considérablement radouci, ne haussa plus les épaules, mais s'agenouillant aux côtés du défunt, examina avec sa loupe chaque tiroir du magnifique bureau George III.

Il en était au dernier et allait se relever sans avoir rien trouvé quand il s'aplatit contre le sol.

— By Jove, Chester, lança-t-il, la piste est bonne. On a touché à ce tiroir et on y a touché cette nuit même. Regardez !

Stanley Chester s'accroupit, et fixa l'endroit que le superintendant lui désignait du doigt. Près de la serrure, une éraflure très nette se voyait sur le vernis.

— On a essayé d'ouvrir ce tiroir, reprit Stackpool, avec une clef trop grosse. L'éraflure en reproduit exactement la forme. Tenez, qu'est-ce que je vous disais ? Voici un fragment de vernis sur le tapis.

Il le ramassa avec soin et tendait la main vers une enveloppe sur le bureau quand il s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Un bruit de voix venait en effet de s'élever de l'anti-chambre où Jimmy Winkles et ses deux collègues montaient la garde. Les éclats devinrent si forts que Stackpool, toute sa mauvaise humeur revenue, se dirigea vers la porte.

Il y arrivait quand elle s'ouvrit brusquement, laissant pénétrer un petit homme vêtu de gris, aux yeux fixes derrière des binocles, qui cherchait à s'arracher aux deux paumes qui le maintenaient.

— Je vous dis que j'entrerais, clama-t-il d'une voix aiguë que l'indignation faisait trembler. Qu'est-ce que ça signifie ? A-t-on jamais vu ça ? M'interdire l'entrée à moi !... qui ai servi cinq ministres !

Il s'arrêta en apercevant Stackpool, mais reprit de plus belle :

— Quant à vous, monsieur, que faites-vous ici ? Si c'est vous qui osez donner de pareils ordres, laissez-moi vous dire que ça ne se passera pas comme ça et...

Il ouvrit la bouche et demeura sans prononcer une parole. Son regard venait de tomber sur le corps immobile de sir Saint-John Millet.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! bégaya-t-il, mais que se passe-t-il ?

Stackpool n'était pas homme à faire du sentiment.

— Simplement ceci, monsieur, que sir Saint-John Millet, ministre des Affaires étrangères, a été assassiné cette nuit, et que je suis Stackpool, superintendant de Scotland Yard, chargé de l'affaire. Puis-je savoir qui j'ai devant moi ?

Toute la fureur du petit homme était tombée, et ce fut d'une voix assourdie par l'émotion qu'il répondit :

— Hilliard, sir ! Le secrétaire particulier du ministre et des quatre autres qui l'ont précédé.

Stackpool vit là l'occasion de faire faire un pas à son enquête.

— Dans ce cas, monsieur Hilliard, il y a un renseignement que vous allez être à même de nous donner. Pouvez-vous nous dire ce que contenait le dernier tiroir de gauche ? Celui qui est près du sol ?

— Le dernier à gauche ?

— Oui.

— C'est bien simple, sir, c'est d'ailleurs le seul sur lequel je puisse vous répondre. Il était réservé à un dossier ne contenant qu'une feuille où étaient tracés des

chiffres et des lettres : la combinaison permettant d'ouvrir le grand coffre-fort du ministère des Affaires étrangères.

— Situé où ?

— Dans cette pièce, sir. Derrière la tapisserie que vous voyez là-bas et qui représente la signature de la Magna Carta.

— Et contenant ?

Le petit homme eut un geste évasif.

— Le Conseil des ministres seul, sir, est à même de vous répondre. C'est là, en tout cas, où sir Saint-John Millet, comme tous ses prédécesseurs, que j'ai eu l'honneur de servir, enfermait les secrets d'Etat.

— Donc, à moins d'en référer au Conseil Privé de Sa Majesté, impossibilité absolue de savoir le ou les dossiers que l'on a pu voler ? Tant pis. Nous pouvons toujours jeter un coup d'œil sur ce coffre.

Sans attendre de réponse, Stackpool se dirigea vers la tapisserie. Il la soulevait quand un juron lui échappa.

— Damn ! Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

Son geste venait de lui révéler une femme accroupie contre le coffre-fort et qui le regardait avec des yeux égarés.

Sans doute la tension nerveuse avait-elle été trop forte, car se redressant, elle poussa un cri, et titubant, s'écroula la face contre terre.

Dans sa chute, un objet s'échappa de sa main que Stackpool ramassa et considéra longuement : une gaine de poignard ciselée avec art. La gaine de l'arme que portait encore plantée dans le cœur, sir Saint-John Millet.

IV

MASTER STACKPOOL EST SATISFAIT

Il y eut un instant d'une lourde tension que Stackpool rompit le premier.

— *Damn my liver !* Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

Les trois hommes et les deux policemen s'étaient groupés autour de la femme évanouie et la considéraient comme s'ils eussent été incapables de réaliser la signification de sa présence.

Enfin Stackpool fit un mouvement, et mettant un genou au sol, la releva à moitié. Chacun put ainsi la contempler.

Elle était grande, mince. Mais d'une minceur — principalement dans le visage — qui disait ou bien les privations, ou bien la souffrance. Elle était vêtue sans recherche d'un costume tailleur bleu et coiffée d'un feutre de la même teinte. Les bords du chapeau que recouvrait en partie une voilette assez épaisse laissaient apercevoir des cheveux très foncés. Des bottines plutôt faites pour la campagne que pour la ville chaussaient des pieds aux attaches fines.

Stanley Chester, qui était en face de Stackpool, fit une remarque qu'il garda pour lui : les semelles étaient neuves et ne portaient aucune trace de la pluie qui avait fait rage la veille et toute la nuit.

La femme était donc venue en automobile et n'avait pas mis les pieds dans la rue.

Stackpool, qui avait pris le pouls de la femme entre ses doigts et collé son oreille contre son cœur, se releva en sifflotant.

— Simple syncope et crise nerveuse ! J'ai craint que ce ne soit plus grave. Profitons de ce moment de répit.

La recouchant avec précaution, il se dirigea vers le coffre et regarda tout autour. Il trouva vite ce qu'il cherchait, et se releva en tenant un sac à main qui gisait dans un des coins. Il l'ouvrit sur le buvard du bureau et en éparpilla le contenu.

Il fut d'abord déçu, car en dehors des objets de toilette que l'on trouve dans tout sac féminin, il n'y avait rien d'autre. Une seconde inspection lui rendit son sourire. Dans une des pochettes intérieures, il y avait une lettre pliée en quatre.

Il en prit connaissance, sans qu'aucun trait de son visage ne bougeât. Son silence se prolongea même tellement que Stanley Chester, qui essayait de lire sa pensée, décida que le vieux détective avait dû être déçu. Enfin, il sortit de sa méditation et se tourna vers le petit secrétaire.

— Vous êtes bien au courant de l'écriture de votre patron ? demanda-t-il.

Celui à qui s'adressait cette phrase et qui contemplait d'un regard navré le corps de la jeune femme évanouie, sursauta involontairement.

— Moi ? L'écriture de sir Saint-John Millet ?

Stackpool le foudroya du regard :

— Évidemment, pas celle de votre patron céleste.

— Mon Dieu, oui.

— Dans ce cas, jetez un coup d'œil là-dessus, et dites-moi si, oui ou non, cela vient de sir Saint-John Millet.

Il lui tendit la lettre que l'autre prit en tremblant et dont il ne regarda que les premières lignes. Sautant à la signature, il la rendit à Stackpool.

— Le doute est impossible.

— Vous en jureriez sur votre vie devant un jury ?

— Sans hésitation, j'ai trop l'habitude de l'écriture du ministre pour me tromper.

— Vous avez lu le billet ?

Le petit homme se redressa, mû par l'indignation et rougit.

— Vous m'avez dit de voir l'écriture, je l'ai fait. Mais je ne me serais pas permis...

Un éclat de rire de Stackpool lui coupa la parole.

— Ah oui ! j'oubliais. La tradition des vieux serviteurs du Foreign Office ! Bravo ! Seulement, comme nous n'appartenons pas à cette célèbre maison, nous autres, et que trop de discrétion sert mal la police, vous nous permettrez d'agir différemment. Chester, puisque vous avez été assez bon pour m'apporter l'aide de votre jeune... inexpérience, voulez-vous lire ce billet, s'il vous plaît.

Il y avait dans la voix de Stackpool et surtout dans la façon dont il appuya sur le mot « inexpérience », une ironie qui frappa Stanley Chester. Le billet devait certainement infirmer toutes ses déductions.

Il le prit donc et le lut à haute voix :

« Elsie, je pense que vous aurez réfléchi et entendu enfin la voix de la raison. Pourquoi vouloir gâcher, par un entêtement absurde, ce qui a été ? Une sincère amitié peut nous unir. Vous ne devez pas opposer non plus un refus à ce que vous savez. Pour ma part, je suis prêt à faire de même. Voyons-nous une fois encore, mais n'imitons pas les faibles. Sachons écrire le mot : fin. Votre ami quand même. Saint-John. »

Stanley Chester s'arrêta et regarda Stackpool. Ce dernier avait la figure épanouie et se frottait les mains.

— Eh ! Eh ! Chester, voilà ce qui change singulièrement la situation et réduit à néant le bel échafaudage que vous aviez élevé.

Stanley Chester fut sur le point de répondre qu'il en était de même de ses propres suppositions, mais il se contint. Stackpool continuait d'ailleurs :

— Nous n'avions oublié qu'un élément, Chester. L'autre danger ! Grosse erreur. Et voici une fois de plus qui donne raison au célèbre adage français : « Cherchez la femme ». Si jamais cas fut plus net, je veux être pendu. Voyez comme tout s'explique admirablement :

» Sir Saint-John Millet est homme. Il a une maîtresse et ça dure ce que ça dure dans ces cas-là. Un beau jour, il en a assez. Il invoque alors la sagesse. Seulement, pour une rupture comme pour un amour, il faut être deux, et le terrible, c'est que l'on est beaucoup moins d'accord dans un cas que dans l'autre. Il tente donc une dernière démarche, offrant probablement — c'est le sens que je donne à sa phrase — de rendre les lettres échangées. Tout sera ainsi pour le mieux et tout sera fini. Le malheur, c'est qu'il n'a pas prévu qu'il y a diverses manières d'écrire le mot fin. Et celle adoptée par la petite dame est justement de celles sur lesquelles on ne peut plus revenir. Dommage !

Stanley Chester, que l'ironie du vieux policier choquait, souleva une objection.

— Si ce que vous dites est exact, Stackpool, ces lettres doivent être quelque part. Or, il n'y a rien dans le sac à main !

— Pour la bonne raison qu'elles doivent être ailleurs. C'est pour la police, voyez-vous, que l'apôtre a dit : « Cherchez et vous trouverez. »

Il retourna au coffre, et ne voyant rien, s'approcha de

la jeune femme. Elle commençait à revenir à elle, et un peu de sang colorait ses pommettes. Il la considéra un instant avec un sourire ambigu, puis clignant de l'œil, s'agenouilla.

Il défit le haut de son corsage et y glissa une main. Tout à coup, il ferma les yeux pour mieux jouir de sa victoire. Il avait trouvé.

— Tenez, dit-il simplement en jetant à Stanley Chester une liasse entourée d'une faveur bleue. Inutile de lire, maintenant, mais voilà qui éclairera la justice comme si un projecteur était allumé. Je parie que, là dedans, vous avez toute l'histoire des amours de sir Saint-John Millet. C'est bien ce que je pensais, n'est-ce pas ?

Stanley Chester jeta un rapide coup d'œil sur la première lettre et répondit affirmativement.

— Donc aucune erreur. Crime de jalousie. Crime de passion. Ne cherchons pas midi à quatorze heures.

Stanley Chester ne répondit rien, il était ébranlé. Pourtant, la vexation d'avoir été battu lui fit élever des objections.

— Mais l'éclat de vernis du tiroir contenant le chiffre ? Stackpool éclata de rire.

— Mon cher garçon, quand vous aurez une maîtresse et que vous cacherez sa correspondance, vous verrez où vous mettrez ses lettres. Où diable sir Saint-John Millet aurait-il pu trouver cachette plus sûre ? Quant à l'éraflure, un peu d'émotion au moment de la scène l'explique facilement.

— Soit, mais l'autre correspondance alors ? Car la lettre parle bien d'un échange.

— C'est entendu, seulement il est facile de jeter un paquet de lettres dans un tiroir qui se referme automatiquement. Rassurez-vous, on les retrouvera au moment de l'inventaire du bureau. Ce qui ne saurait tarder.

Il se dirigeait vers le cadavre de sir Saint-John Millet,

peut-être avec l'intention de prendre le trousseau de clefs et de procéder lui-même à cette vérification, quand un geste de Stanley Chester l'arrêta.

La jeune femme venait de rouvrir les yeux et, soulevée sur un coude, regardait autour d'elle d'un air hébété.

Sans se préoccuper du superintendant, Stanley Chester se baissa pour l'aider à se relever. Mais on eût dit que le contact de sa main lui produisait une impression d'horreur. Ce fut, en tout cas, avec un véritable geste d'épouvante qu'elle le repoussa et se rejeta en arrière.

Regardant fixement chacune des personnes présentes, elle se mit péniblement debout, et après s'être appuyée un long moment au dossier d'un fauteuil, rajusta machinalement son chapeau et fit mine de se diriger vers la porte.

— Hé là ! hé là ! la belle ! grogna Stackpool en lui bar rant le chemin.

Dans son mouvement, il démasqua le cadavre de sir Saint-John Millet que jusqu'alors il lui avait caché.

Elle le regarda du même air hébété dont elle avait contemplé chacun et porta la main à son front. A la concentration que l'on put lire sur ses traits, on eût dit qu'elle cherchait à comprendre.

— Joli travail, ma petite ! lança Stackpool d'une voix ironique en désignant le cadavre.

Cette fois, elle tressaillit tandis qu'une étrange lueur passait dans ses yeux. Elle dut enfin saisir l'horreur de son acte, car une véritable détresse se peignit sur son visage, tandis que ses lèvres balbutiaient ces mots :

— C'était fatal ! Cela devait être ! Mais pourquoi moi ? Pourquoi moi ? Pourquoi ?

Elle s'effondra dans un fauteuil près du bureau, et laissant sa tête tomber dans ses mains, se mit à pleurer à longs sanglots qui secouaient tout son corps.

Stackpool la contempla de son regard glacial. Il avait

vu trop de criminels et en avait même trop accompagnés dans la salle de pendaison, pour s'émouvoir de si peu. Il n'en fut pas de même de Stanley Chester. Une immense pitié se fit jour dans son cœur, et malgré lui, il souhaita, par impossible, que cette femme pût être innocente. Mais quelle probabilité y avait-il ? Tout démontrait sa culpabilité.

Se détournant d'elle, Stackpool était retourné au corps de sir Saint-John Millet. Tâtant ses poches, il en tira son trousseau de clefs, et découvrit celles qui s'adaptaient au bureau. Il allait poursuivre ses recherches quand le petit secrétaire, qui était resté sans rien dire, se redressa brusquement rouge.

— Vous n'allez pas faire une chose pareille, sir ! Nous sommes au Foreign Office et...

Stackpool lui rentra sa phrase dans le gosier.

— Et il y a un mort et une criminelle dans ce bureau. Dès ce moment il n'y a plus de Foreign Office. Il n'y a que Scotland Yard.

Le petit secrétaire, vaincu, laissa retomber ses bras et, impuissant à rien empêcher, assista en soupirant à ce qu'il devait considérer comme un sacrilège.

Stackpool n'eut d'ailleurs pas à chercher longtemps.

Il ouvrait le tiroir du milieu quand il poussa un cri de triomphe. Dans sa main, il tenait une grande enveloppe qui venait de lui sauter aux yeux.

— Toutes les lettres de sir Saint-John ! déclara-t-il après en avoir vérifié le contenu. Vous êtes convaincu, Chester ?

Il parcourut du regard la première lettre et sifflota.

— Si les braves gens qui payent l'Income-tax pour avoir le privilège d'avoir des ministres à six mille livres par an connaissaient le genre de littérature dont ils se servent, ils refuseraient de payer un farthing de plus !

Il glissa la première liasse dans l'enveloppe et allait l'enfouir dans son veston quand il s'arrêta.

— Ah ! la dame a au moins eu le bon esprit de retirer ses gants pour rendre ses poulets ! Voilà une petite empreinte qui ne pouvait venir plus à propos.

Il examina le dos de l'enveloppe où la moiteur d'un doigt crispé avait en effet laissé une marque. Après une seconde de réflexion, il s'approcha de la jeune femme.

— Inutile d'attendre d'être au Yard ; nous allons procéder nous-mêmes à la petite opération.

Prenant la main droite de la femme, il en appuya le pouce contre un tampon et l'appliqua sur une feuille du bloc-note. Trouvant que l'empreinte n'avait pas la netteté qu'il désirait, il en arracha une autre et recommença l'opération.

Cette fois, il fut satisfait et étudia avec minutie pendant quelques instants les deux empreintes.

— Un enfant de six ans serait convaincu ! affirmait-il en hochant la tête. Voilà le cas le plus clair que j'aie jamais vu. Le jury n'aura pas longtemps à délibérer.

Il rangea ses papiers et se levait pour donner le signal du départ quand Stanley Chester émit une objection.

— Pourtant Stackpool, ces signes manifestes de lutte ? Cette chemise à la boutonnière arrachée et soigneusement arrangée...

Stackpool eut une moue dédaigneuse.

— On voit bien que vous ne vous êtes jamais trouvé en tête à tête avec une femme que vous voulez semer. A ces minutes-là, la plus faible battrait un professionnel de pancrace.

— Elle laisserait alors des empreintes ? Et ne s'amuserait surtout pas à rhabiller sa victime.

— Admettons que la jeune dame n'avait pas encore retiré ses gants. Elle arrive furieuse, elle discute et craque, elle saute à la tête de son ex-bien-aimé ?

— Et le reste ?

— Entre amoureux, on va vite aux extrêmes ! La victime a pu la faire revenir à de meilleurs sentiments, et je ne connais pas encore un gentleman civilisé qui s'amuserait à continuer une conversation avec son col défait et sa chemise entre-bâillée. C'est sir John lui-même qui a dû rectifier sa tenue.

— Possible. Mais il y a une chose pourtant que vous oubliez, Stackpool.

— Et c'est ?

— Le petit papier tombé du dossier, et le message écrit sous le coup d'une violente émotion.

Stackpool regarda Stanley Chester comme si, justement, il l'eut attendu là, et se mit à rire silencieusement.

— Chester, my boy, il y a une affaire du début de ma carrière dont je n'oublierai jamais l'enseignement. Un jour un petit bonhomme sans aucune espèce d'importance, qui perchait à Hammersmith, s'amusa à se faire assassiner. Aucune trace d'effraction. Mais sur un papier que le bonhomme tenait dans sa main crispée, il y avait trois noms. L'idiot de médecin appelé pour constater le décès ayant affirmé que la mort n'avait pas été immédiate, on se demanda si, par hasard, ces trois noms griffonnés au crayon — et le crayon était à ses pieds — n'étaient pas une indication sur l'assassin et ses complices. On fouilla ciel et terre pour les retrouver. Cela immobilisa quinze hommes et coûta je ne sais combien de milliers de livres. A la fin, on réussit à mettre la main dessus.

— C'étaient les assassins ?

— Non, c'étaient trois marchands de petits pois en conserve dont la victime avait noté les noms, cinq minutes avant d'être tué par un rôdeur, et entre lesquels il hésitait à donner sa clientèle. Depuis ce jour, je me méfie des soi-disant indices que l'on trouve sur les lieux d'un crime.

— C'est-à-dire que, selon vous, ce papier n'a aucun rapport avec l'affaire ?

— Il peut en avoir, comme le contraire peut être vrai ! Mais, comme j'ai ma criminelle sous la main, je m'en tiens aux certitudes.

Stanley Chester ne répondit rien. Le ton du superintendant ressemblait trop à une leçon.

— Et maintenant, décréta le vieux policier en s'adressant à ses hommes, en route. Si nous tardons trop, nous allons être envahis. Heureusement que nous sommes au Foreign Office, temple de la Discretion, sans quoi ce serait déjà fait.

Il alla au petit secrétaire et lui tapa sur l'épaule.

— Défense de toucher à quoi que ce soit et défense aussi de pénétrer ici. D'ailleurs, deux de mes hommes vont veiller à la porte. Compris ?

Le petit secrétaire acquiesça d'un hochement de tête, et après un dernier regard au cadavre, se dirigea vers la porte capitonnée.

Sur un signe de Stackpool, un des policiers s'était approché de la jeune femme et lui avait pris le bras.

A nouveau, elle sursauta à ce contact ; mais ce fut sans la moindre résistance qu'elle se leva et, poussant un soupir profond, resta debout, prête au départ.

— Allons-y ! ordonna Stackpool en prenant sa casquette sur une chaise.

Il laissa passer la jeune femme qui marchait comme une automate, et sans prêter la moindre attention à Stanley Chester, descendit l'escalier en fredonnant une romance.

Stanley Chester l'imita et allait faire signe à Jimmy Winkles de le suivre, quand il sentit qu'on le retenait par la main.

Il se retourna et vit que c'était le petit secrétaire.

Un instant, ce dernier le regarda sans parler, puis, se

décidant brusquement, il bégaya avec volubilité :

— Il y a une chose qu'il n'a pas vue, sir, et que je vous dis à vous, parce que j'ai deviné la bonté de votre cœur. Venez, venez voir.

Intrigué, Stanley Chester rentra avec le secrétaire dans le bureau du ministre, et le suivit jusqu'au coffre-fort sur lequel était retombée la tapisserie.

Le petit secrétaire la souleva, et du doigt désigna un emplacement de la rainure de la porte blindée.

— Là, sir !

Stanley Chester se pencha et comprit. Un mince filet blanc était visible. Cela ne pouvait provenir que d'une feuille de papier qui dépassait légèrement et qui avait été prise lors de la fermeture.

Le vieux secrétaire regarda fixement Stanley Chester.

— Et elle n'était pas là hier soir, sir ! Je le sais, parce que c'est moi qui ai refermé le coffre.

Stanley Chester n'osa encore formuler sa pensée.

— Mais alors.... commença-t-il.

— Alors, sir ? continua le secrétaire. On a touché à ce coffre cette nuit, quoi qu'en dise ce policier. C'est pour cela qu'on a assassiné sir Saint-John Millet.

— Mais les lettres pourtant ?

Le vieux secrétaire tapa du pied et rougit.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas là dedans, sir, ou alors c'était une vieille histoire, bien trop vieille pour motiver quoi que ce soit. Car je sais moi qui aimait — oh ! très honnêtement — le ministre. C'était sa secrétaire, sir. Je le sais ; je suis son père.

Malgré la gravité de la situation, Stanley Chester faillit éclater de rire. Mais le petit secrétaire ne se démonta pas pour si peu.

— Je vous dis que l'on a assassiné sir Saint-John Millet pour autre chose. Pour ça ! Pour ça !

Il frappa de la main le coffre-fort et montra la mince

feuille de papier presque imperceptible. Une telle assurance ébranla Stanley Chester.

— Écoutez, dit-il, il se peut que vous ayez raison. Assisterez-vous à l'ouverture du coffre ?

— Forcément, sir, j'étais le secrétaire de sir Saint-John Millet, je possède seul certains renseignements.

— Alors il n'y a qu'une chose à faire, si vraiment vous voulez aider à faire éclater la vérité. C'est de me dire la teneur du document que l'on a ainsi touché.

Un combat se livra dans l'âme du petit secrétaire.

Habitué à considérer comme sacrés tous les secrets du Foreign Office, il hésitait devant une chose qui lui semblait une trahison.

Stanley Chester devina la lutte qui se déroulait en lui.

— Préférez-vous que la mort de votre maître soit attribuée à quelque louche histoire d'amour ?

Ceci le décida.

— C'est bien, sir. Vous pouvez compter sur moi. Faudra-t-il aller vous voir au Yard ?

Stanley Chester réfléchit que cette visite pourrait venir à la connaissance de Stackpool et lui mettre la puce à l'oreille.

— Non ! Je vous téléphonerai ici. Quel est votre nom déjà ?

— Hilliard, sir. Marmaduke Hilliard.

Stanley Chester allait déchirer une feuille du bloc qui se trouvait sur le bureau, quand il en vit une de détachée. Il la prit et inscrivit le nom.

— Merci. Je compte sur vous.

Le petit secrétaire lui prit la main et la serra avec force.

— Vous pouvez, sir. Je veux que la vérité éclate et je jure qu'elle n'est pas là où on la dit.

Il accompagna Stanley Chester jusqu'au haut de l'escalier et prit congé de lui.

— Et maintenant, soupira-t-il, il me reste une bien

pénible mission à remplir. Il va falloir dire à ma fille que sir Saint-John est mort. Elle qui, justement, devait sortir avec lui ce soir !

Mais Stanley Chester, qui avait commencé à descendre, ne répondit rien.

Il venait brusquement de se souvenir d'une chose : le ministre aussi avait dû sortir la veille avec quelqu'un. Et ce quelqu'un, c'était le Chinois.

V

L'OMBRE CHINOISE

Stanley Chester arriva à son bureau le lendemain matin à une heure qui lui aurait valu les félicitations de sir Basil Hampton, chef suprême du Yard, en personne, si ce dernier n'avait été lui-même debout depuis six heures à étudier les conséquences du meurtre de sir Saint-John Millet.

Il déplia les journaux que le planton avait posés sur sa table et n'eut pas besoin d'aller plus loin que la première page. Tous la consacraient au drame de la veille et donnaient la majeure partie de leurs colonnes aux deux portraits des héros : sir Saint-John Millet, ministre aux Affaires étrangères, et l'Inconnue photographiée au Service de l'anthropométrie. Le premier était de style classique et montrait le ministre chez lui, ayant à ses côtés sa femme et ses deux enfants. Ce qui n'était pas sans une certaine ironie, étant donnée la cause de sa mort. L'autre frappait immédiatement par l'hébétude du visage.

Stanley Chester, qui n'avait jeté qu'un coup d'œil discret au portrait familial du ministre, examina celui-ci avec plus d'attention.

Qui était cette femme et quelle pouvait être la raison de son état ? La nuit précédente pourtant — si la théorie de Stackpool était exacte — elle avait eu assez de force pour lutter avec un homme et un assez grand contrôle de ses nerfs pour le poignarder en plein cœur. Alors, pourquoi cette apathie et cette hébétude ?

En vain, l'avait-on interrogée. Il avait été impossible d'en tirer une parole cohérente. La tête tombant sur la poitrine, elle semblait ne rien comprendre à ce qui lui arrivait ; et c'est à peine si, en la brusquant, on parvenait à la tirer pour quelques secondes de cette torpeur où elle retombait la minute d'après.

Se serait-elle droguée, sitôt le drame accompli ? Mais d'abord, la théorie de Stackpool était-elle exacte, et en dépit des apparences, n'y avait-il pas autre chose que l'on ne soupçonnait pas ?

Il parcourut les différents articles et vit que, sur la plupart des points, les récits concordaient. Il était évident que les journaux s'étaient inspirés de la même déclaration officielle. On glissait sur l'histoire des lettres, et l'on insistait, plus que de coutume, sur l'état de la meurtrière. Certains voulaient y voir de la simulation, tandis que d'autres émettaient l'opinion qu'il s'agissait d'une démente.

En tout cas, Stanley Chester eut l'impression que les milieux responsables n'étaient pas reconnaissants — outre mesure — au superintendant Stackpool, d'avoir découvert le paquet de lettres, et surtout d'en avoir fait état dans son rapport.

Cela frisait trop le scandale. Et l'on sait qu'en Angleterre — contrairement à ce qui se passe en France — l'on aime assez conserver intacte la réputation des hommes d'État.

Le flair de Stackpool empêchait une réhabilitation posthume.

Stanley Chester n'aurait pas été homme s'il n'en avait ressenti un certain plaisir. Il termina la lecture des journaux et se prit à réfléchir.

Toute la nuit, une pensée l'avait occupé : cette sortie du ministre avec le Chinois ! Était-ce en le quittant que sir Saint-John Millet était rentré au ministère, ou bien, entre temps, avait-il vu d'autres personnes ?

Il songea qu'il lui serait aisé d'être renseigné sur ce point, bien que la franchise ou la vantardise du Chinois plaidât en sa faveur. Mais tant de mystère planait sur toute cette affaire !

Il réfléchit une seconde, et décrochant son téléphone, demanda un numéro. C'était celui de son ami le jeune journaliste, qui avait assisté à la découverte du dormeur de l'Embankment.

Il l'obtint et tout de suite formula sa requête.

Il s'agissait de se mettre en campagne et de lui obtenir tous les renseignements concernant le Chinois.

— All right ! déclara l'ami. Quel nom déjà votre phénomène ?

— Lu-Fu-San, 50 Berkeley square. Il avoue comme profession : philosophe.

— C'est assez vague, en effet, pour les inclure toutes. Car l'homme qui vit des femmes est, lui aussi, à sa manière, un philosophe. Et pour quand voulez-vous vos renseignements ?

— Si vous pouviez me les avoir tout de suite ! Par le journal, il me semble que ce serait aisé ?

Le jeune ami promit de faire l'impossible et raccrocha pour se mettre en campagne.

Stanley Chester attendit quelques secondes, puis, reprenant son téléphone, sonna un autre numéro. Cette fois, c'était le ministère des Affaires étrangères.

— Allo, demanda-t-il, voudriez-vous me mettre en communication avec le secrétaire de feu sir Saint-John

Millet ? Monsieur Hilliard ? Oui, Marmaduke Hilliard. C'est urgent.

Il écouta, et ne put s'empêcher de manifester son ennui.

On venait, en effet, de lui apprendre que, contrairement à son habitude, M. Hilliard n'était pas dans son bureau et qu'il avait dû sortir.

Il fut sur le point de laisser un message, mais il réfléchit que ce serait imprudent.

— Bien, mademoiselle, se contenta-t-il de dire. Je vous remercie. Je retéléphonerai plus tard.

Un peu énervé par ce contre-temps, il se levait pour faire quelques pas dans son bureau, quand il entendit la porte s'ouvrir.

Il se retourna, pensant avoir affaire à Jimmy Winkles et ne put retenir une exclamation de surprise.

Dans l'encadrement de la porte, il y avait l'homme qu'il n'avait pas réussi à avoir au téléphone : Marmaduke Hilliard.

Il alla vers lui, mais s'étonna soudain de son attitude. Le petit secrétaire était rouge et soufflait comme s'il eût couru. Par-dessus tout, quelque chose dans sa physionomie frisait la colère et l'effarement.

Il referma soigneusement la porte, s'approcha de la table et, y posant ses deux mains, se pencha vers Stanley Chester.

— Le papier n'y était plus ! prononça-t-il d'une voix de fausset. Il avait disparu quand on a ouvert le coffre !

Il arracha le foulard qu'il avait autour du cou et, l'enfonçant dans son chapeau, jeta de tout sur une chaise. Il en attira une autre et s'y laissa tomber.

— Il n'y était plus ! répéta-t-il. Ils l'ont fait disparaître !

— Mais si le coffre était fermé... commença le jeune officier.

L'autre lui coupa la parole.

— Je ne sais comment ils s'y sont pris. Mais ce matin, quand nous nous sommes réunis dans le bureau du ministre pour procéder à l'ouverture officielle, je n'ai vu qu'une chose : le bout de papier, que l'on entrevoyait la veille, n'y était plus. Il y avait là le premier ministre, plusieurs membres du Privy Council, sir Basil Hampton et quelques hauts fonctionnaires : je n'ai rien pu dire, mais je ne suis pas fou et je sais ce que j'ai vu. Or, hier soir, quand j'ai quitté le ministère, le papier y était encore.

— La chose se serait donc produite dans la nuit ?

— Ou tard dans la soirée. J'ai interrogé les hommes de garde... Ils sont formels. Personne n'est entré après le départ du sous-secrétaire d'État permanent qui a eu lieu à sept heures trente-cinq.

— Il était seul ?

— Non ! Il était accompagné d'un visiteur qu'il avait reçu quelques instants auparavant. Une personne que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir au ministère : un Chinois.

La réaction de Stanley Chester fut si brusque qu'il fit tomber une pile de livres.

— Un Chinois, dites-vous ? Quel Chinois ?

Le petit vieux secrétaire eut un geste d'ignorance.

— Je n'ai jamais su son nom. Il était en relations assez suivies avec sir Saint-John Millet et on m'a dit qu'hier, accompagné du sous-secrétaire d'État permanent, il avait tenu à se recueillir une minute dans le bureau où son ami avait trouvé la mort.

Stanley Chester n'écoutait plus. Deux faits occupaient sa pensée : la veille, le Chinois avait été au Foreign Office et, pendant quelques instants, il était demeuré dans le bureau.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas resté seul ? interrogea-t-il en sortant de sa méditation.

— Les deux policiers sont formels.

— La porte est restée ouverte ?

— Je ne pense pas. L'un des hommes m'a justement fait cette remarque : « j'aurais bien voulu voir comment ce vieux « guy »¹ s'y est pris pour sa minute de recueillement. Il a dû se croire, en face² ».

Stanley Chester ne releva pas la phrase. Il songeait qu'une chose était certaine : le Chinois était avec le sous-secrétaire d'État permanent. Cela écartait tous les soupçons.

Pourtant, malgré lui, il n'arriva pas à chasser entièrement le doute.

Pourquoi le Chinois était-il venu et par quel hasard se trouvait-il mêlé à cette affaire ? Et cela justement lorsqu'il se produisait un fait qui permettait toutes les suppositions ?

Il réfléchit quelques minutes tandis qu'assis devant lui, le petit vieux secrétaire respectait sa méditation en pliant et repliant une feuille de papier sur elle-même. Il allait pourtant reprendre son interrogatoire quand un coup violent fut frappé à la porte. Avant même qu'il ait eu le temps de parler, elle s'ouvrait, livrant passage à l'homme au chapeau d'artiste, à Sidney Webb.

— Hullo Stan ! Jeta le nouvel arrivant.

Stanley Chester ne put s'empêcher de manifester son étonnement.

— Déjà ! Moi qui vous croyais occupé en train de battre Londres pour avoir mes renseignements !

Sidney Webb s'était laissé tomber dans le fauteuil et c'est en étendant ses jambes pour les exposer au feu de coke qui flambait dans l'âtre, qu'il expliqua :

1. Guy : type.

2. Le Cénotaphe se trouve, en effet, dans Parliament Street, continuation de Whitehall presque en face du Foreign Office. Il commémore les victimes de la Grande Guerre.

— Il y a un Dieu pour les rêveurs et les paresseux. J'étais sur le point de me mettre en campagne quand j'ai trouvé au journal l'homme même qu'il me fallait. Un de nos chroniqueurs qui travaille pour le « Who's who¹ » et dont c'est le métier de préparer les fiches sur tous les nouveaux arrivants. Grâce à lui, j'ai été renseigné en cinq minutes. Tenez, voyez s'il y a là dedans quelque chose qui peut vous documenter.

Il sortit un carnet et se mit à déchiffrer ses notes.

— Voilà ! Votre bonhomme est authentiquement chinois et l'on croit même qu'il est mandarin, de je ne sais plus quelle classe. Comme vous le savez, il s'appelle Li-Fu-San et exerce la profession peu encombrée — c'est une des rares — de philosophe. Il a fait son apparition vers le milieu du printemps dernier. A quelle date ? On ne peut pas le dire, car on croit qu'il a d'abord habité à la Légation de Chine. Ce n'est que le 14 juin qu'il emménage au 50 Berkeley Square dont il n'a pas bougé depuis lors. A Londres, sa vie semble sans aucun mystère. Il est reçu dans la bonne société et reçoit assez fréquemment des visites du monde officiel. C'est ainsi qu'on le voit en compagnie de lord Derbysham, le collectionneur d'antiquités asiatiques, et de sir Saint-John Millet, comme lui, grand amateur de musique sacrée. Il a donné quelques fêtes qui ont été fort réussies et a une situation financière des plus respectables.

— Aucune allusion à ses talents de médium ?

— Très vaguement. Il aurait assisté à diverses séances théosophiques et aurait fait une causerie sur le mysticisme en Chine. Maintenant, il est avéré qu'il jouait au thaumaturge. Mais sans souci de lucre.

— Rien que de très normal en tout cas ?

— Comme vous le voyez. Ou plutôt comme vous le pensez sans le dire, rien que de trop normal !

1. Le Bottin du monde élégant de Londres.

Stanley Chester ne put s'empêcher de sourire.

— Sid, c'est vous qui faites le rêveur en ce moment. Tenons-nous-en aux faits.

— Ma foi, j'ai à peu près vidé mon sac. Ah ! voilà une note qui m'échappait. Votre Chinois n'est pas arrivé directement à Londres. Il a d'abord voyagé en Angleterre.

— Bizarre !

— Si on veut ! Il est venu à bord d'un yacht appartenant à un milliardaire américain dont on n'a pu me dire le nom. Il aurait débarqué à Aberdeen et, de là, serait descendu à Newcastle, à Nottingham, puis à Londres.

— Vous avez la date exacte de ces séjours ?

— Non. Mais on pourra les obtenir. Ça se remarque, vous savez, un Chinois ! Surtout quand il est aussi typique que votre philosophe.

Stanley Chester prit son calepin et nota le nom des villes que lui répéta son ami. Il le renfermait quand un papier en glissa et tomba au sol. Il allait le remettre en place quand il s'arrêta surpris.

Sur la feuille de bloc-note qu'il tenait à la main, il y avait une empreinte digitale très nette faite à l'encre.

Il interrogea ses souvenirs pour savoir comment elle avait pu arriver là, quand, en retournant la feuille, il découvrit la clef de l'énigme.

Un nom était sur le revers : Marmaduke Hilliard. C'était celle qu'il avait ramassée sur le bureau du ministre pour noter le nom du petit secrétaire et le hasard avait voulu que ce fût justement celle où Stackpool avait pris la première empreinte du pouce de la meurtrière.

Il allait la jeter au panier, quand il changea d'avis.

— Tenez, Sid. Mettez donc ça dans ma serviette. Il y a justement une empreinte que je veux faire étudier par les experts d'ici. Ça en fera deux.

— Où donc la première empreinte ? demanda Sidney Chester qui avait tiré la serviette et pris le papier.

— Sur le faux col.

— Drôle d'endroit. A la place de votre femme, je me méfiera.

Curieux comme tout novice, il prit le faux col et le papier, et laissant Stanley Chester compléter ses notes, s'absorba dans leur contemplation.

Il compara les deux dessins avec leurs curieux enroulements et bizarres spirales, tout en sifflotant, quand brusquement, il s'arrêta au milieu d'une mesure.

— Stan ! appela-t-il au bout d'un instant.

Sa voix avait une telle intonation que Stanley Chester releva la tête, imité par le petit vieux secrétaire que l'on semblait avoir oublié et qui attendait patiemment en pliant et repliant sa feuille de papier.

— Stan ! reprit Sidney Webb. Pour l'amour de Dieu, venez voir !

Se demandant de quoi il pouvait être question, Stanley Chester se leva et alla à son ami.

— Regardez ! prononça simplement Sidney Webb.

Stanley Chester obéit et eut l'impression de recevoir un coup au cœur.

Il regarda à nouveau fixement, craignant de s'être trompé, mais ce second examen ne put que confirmer sa certitude.

— Sid ! cria-t-il d'une voix étouffée, mais comprenez-vous ce que cela veut dire ?

Les deux empreintes provenaient d'un seul et même doigt.

Il parvint enfin à calmer son exaltation, et allant à la fenêtre, l'ouvrit en grand. Il avait besoin de respirer et d'apaiser les battements de son poulx. Un moment, il resta accoudé puis, fermant, retourna à son bureau.

— Les mêmes ! répéta-t-il en se parlant à lui-même. Les mêmes ! Et savez-vous dans quelle circonstance cette empreinte a été faite sur mon col, Sid ?

Rapidement, il mit son ami au courant de ce qui s'était déroulé chez le Chinois sans omettre un détail. Le petit secrétaire écoutait, la bouche entr'ouverte par la surprise, et Sidney Webb, pour une fois, avait perdu l'attitude ironique qu'il prenait toujours devant la vie.

Ce fut lui qui rompit le silence qui s'établit quand Stanley Chester eut terminé.

— Que comptez-vous faire maintenant ? L'affaire, de ce fait, change du tout au tout.

Stanley Chester demeura perplexe.

— Réglementairement, mon devoir serait d'aller trouver le superintendant Stackpool, seul chargé de l'affaire, et de lui dire que son inconnue brune n'est qu'une inconnue blonde dont je pourrais lui donner des nouvelles. Mais, après son attitude d'hier et de toujours, j'avoue qu'il me répugne de lui tendre la perche. Peut-être, à la rigueur, me déciderai-je à voir sir Basil Hampton, mais je suis indécis. D'autant plus...

Il hésita et le petit secrétaire en profita pour élever la voix.

— Mais il y a la réputation du ministre, sir. Il y a cette femme en prison !

— Justement, et c'est pourquoi j'hésite. Le fait d'avoir découvert l'identité de la meurtrière de sir Saint-John Millet, avec la pseudo-apparition, ne change malheureusement rien à sa situation, ni aux causes du drame. C'est toujours elle qui a tué et il y a les lettres !

— Ce n'est pas pour ça qu'on l'a tué ! Ce n'est pas pour ça ! répéta avec une obstination farouche le vieux secrétaire. Quelque chose pouvait nous aider : le bout de papier qui dépassait du coffre. Et on s'est arrangé pour le supprimer !

— Oui ! continua Stanley Chester en rêvant, et ce même soir-là, le Chinois était dans le bureau ! Franchement, Sid, cela ne vous semble pas louche ?

Sidney Webb fit la moue.

— Nous ne connaissons, en somme, que le côté extérieur de la vie du Chinois à Londres. Cela peut n'être qu'une façade destinée à donner le change. Ce qu'il faudrait percer à jour, c'est sa vie secrète. Voir un peu le dessous des cartes. Mais comment y parvenir ?

Un instant le jeune policier et son ami s'absorbèrent dans leur recherche, tandis que le petit secrétaire portait son regard de l'un à l'autre dans l'espérance de la lueur qui lui permettrait d'espérer.

A la fin, Stanley Chester releva la tête.

— Il y a bien un moyen, dit-il en souriant. Mais il est si scabreux ! Et puis donnerait-il réellement des résultats ?

Il hésita un moment, et, comme s'il eût pris une soudaine détermination, frappa sur la table.

— Ma foi, tant pis ! Qui ne tente rien n'a rien. Les dés sont lancés.

Et comme Sidney Webb le regardait interrogativement, imité par le vieux petit secrétaire, il déclara avec une force qui ne laissait aucun doute sur la fermeté de sa décision :

— Seulement, je puis vous assurer que, ce soir, j'en saurai un peu plus long que maintenant sur ce damné Chinois, dont on aperçoit un peu trop l'ombre inquiétante partout où il y a du mystère.

*
* *

— Vous comprenez, expliqua Stanley Chester à son ami Sidney Webb dans le petit restaurant de Soho où ils dînaient tous les deux, j'avais deux raisons pour ne pas dévoiler de but en blanc mes batteries ce matin. D'abord, il y avait le petit père Hilliard, dont je me méfiais. Accoutumé à la respectabilité du Foreign Office,

il aurait pu être démonté par le côté aventureux de mon projet. Et puis, je voulais y réfléchir à mon aise, afin de savoir si je n'allais pas commettre une folie.

— Et le résultat de ces réflexions ?

Stanley Chester prit le temps d'avaler sa cuillerée de custard.

— C'est que c'est une folie !

— D'où vous décidez ?

— Mais, de l'accomplir plus que jamais. Ne suis-je pas l'homme qui rêve, avant tout, l'extraordinaire ?

Il se resservit de custard, tandis que son ami riait.

— Et ce projet ? questionna Sidney Webb, quand ils eurent tous deux recouvré leur sérieux.

— Est enfantin. Je vais guetter le départ de notre cher philosophe et m'introduire chez lui.

— Hum ! Un cambriolage, quoi ?

— Si on veut ! Au moins, je saurai à quoi m'en tenir.

— Ça peut vous coûter cher !

— Ma place, tout au plus ! Bah, j'aurai démontré de telles qualités de reporter, qu'il n'y aura pas un journal dans Fleet street qui ne me fasse un pont d'or. Vous ne croyez pas ?

Sidney Webb ne releva pas cette raillerie, il savait qu'en dépit de tout ce qu'il pourrait dire, son ami exécuterait ce qu'il avait décidé. Il s'absorba donc dans la dégustation de son « pie », en se bornant à envisager, en lui-même, les conséquences que pourrait avoir un tel acte.

Comme s'il n'eût pas été sur le point de se lancer dans ce qu'il appelait lui-même une folie, le jeune policier avait allumé une cigarette et examinait en connaisseur les jeunes femmes aux tables voisines.

Tout à coup, il fit un signe amical avec la main, et s'étant retourné, Sidney Webb aperçut, casqué et ganté,

Jimmy Winkles qui venait d'apparaître à la porte du restaurant.

Stanley Chester paya l'addition, réclama le vestiaire, et suivi de son ami, se dirigea vers la sortie.

— *Good night*, gentlemen ! lança le sergent qui les attendait.

Stanley Chester répondit d'un ton enjoué, et relevant le col de son pardessus, prit son ami par le bras.

— Rien de tel, après dîner, qu'une petite promenade à pied. J'adore déambuler dans les rues de Londres. C'est tellement instructif. Vous ne trouvez pas, Sid ?

— Tout à fait ! acquiesça Sidney Webb. Surtout la nuit. Alors, allons-y !

Suivis par le sergent, les deux amis rejoignirent Shaftesbury avenue par Greek street et tombant dans Piccadilly arrivèrent enfin à Dover street et de là à Berkeley square, but de leur pérégrination.

Berkeley square, immortalisé par Thackeray et composé, pour la plupart, de maisons du XVIII^e siècle, était absolument désert à cette heure. Nul agent ne se voyait à l'horizon, le plus proche se trouvant dans Bruton street d'où il ne pouvait apercevoir ce qui se passait dans le square. Mais pourquoi un représentant de la force publique eût-il perdu son temps dans ces parages et devant ces demeures trop bien gardées pour tenter un cambrioleur ?

Stanley Chester dit un mot à Jimmy Winkles, qui se dirigea vers le coin de Charles street où il se mit à faire les cent pas.

Reprenant son ami par le bras, il traversa la place et s'arrêta dans l'ombre projetée par la maison où habita, un certain temps, le célèbre William Pitt. Ils pouvaient ainsi voir tout ce qui se passait autour d'eux sans être aperçus.

Une maison seule d'ailleurs fixait l'attention de Stanley Chester. Celle qui lui faisait face et qui portait le numéro 50.

Tout y était éteint, sauf une fenêtre à l'angle du second étage dont la clarté permettait d'apercevoir l'intérieur.

— On dirait une chambre à coucher ! glissa Sidney Webb à son ami.

Stanley Chester, toute son attention concentrée sur la fenêtre, ne répondit pas. Il vit enfin que la pièce était vide, et allait en faire la remarque, quand une porte en s'ouvrant livra passage à une personne dont l'ombre fut projetée contre le mur.

Il crut avoir affaire à une femme, mais la forme étant passée devant la fenêtre, il comprit son erreur. C'était le Chinois qui venait d'entrer.

Un instant, celui-ci alla et vint dans la pièce, créant un fantastique jeu d'ombres et évoquant dans l'esprit de Stanley Chester l'image d'une gigantesque chauve-souris.

A la fin, il s'accouda à la fenêtre.

Plusieurs minutes, la pose se prolongea et Stanley Chester en cherchait la raison, quand le bruit d'une voiture, le renseigna. Une auto contournait la place et ce devait être elle que guettait le locataire du numéro 50. Il ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il quitta, d'ailleurs, son poste d'observation et sortit de la chambre en éteignant derrière lui.

L'auto stoppa devant la porte qui s'ouvrit presque immédiatement.

A la clarté du globe électrique qui faisait face à la maison, les deux hommes virent sortir le vieux Chinois. Il portait une sorte de douillette foncée sur sa robe nationale et un chapeau rond cachait ses cheveux blancs.

Il monta sans une parole dans la voiture et, tout de suite, l'automobile s'engagea dans Bruton street où on la perdit de vue.

— Splendide ! s'exclama Stanley Chester. Le champ est libre. On peut y aller.

Donnant ses dernières instructions à Sidney Webb, il se dirigea rapidement vers la maison, et s'aidant des sculptures et du balcon, atteignit aisément la fenêtre du premier étage. Ce lui fut, ensuite, jeu d'enfant de se dresser vers le second. En lui-même, Sidney Webb ne put s'empêcher d'admirer cette agilité. Pour un peu, il y aurait applaudi. Mais il se contint.

Se hissant à la force du poignet, Stanley Chester avait déjà la tête à la hauteur de la balustrade. Un dernier rétablissement, que n'eût pas dédaigné un moniteur de gymnastique, le mit au même niveau, d'où il n'eut plus qu'à enjamber.

Subitement il disparut, et Sidney Webb comprit qu'il venait de s'accroupir. Sans doute tenait-il à donner le change au cas, improbable, où il aurait été aperçu.

Il reparut bientôt et, faisant un signe de main, entra dans la pièce dont il se hâta de tirer les rideaux.

Ainsi qu'il l'avait conjecturé, c'était bien une chambre à coucher, et probablement celle du Chinois. Il fit jouer sa petite lampe de poche et fut frappé d'une chose : la sévérité spartiate de l'ameublement. A côté du luxe qu'il avait constaté lors de sa visite, cela étonnait. L'on évoquait plutôt la cellule d'un moine aux mœurs rigides que la chambre d'un charlatan — même philosophe — adopté par le snobisme londonien !

Une chose encore ajoutait à l'illusion : le Bouddha de bois noir devant qui brûlait une veilleuse.

Tout cela prêtait à réfléchir. A moins que ce ne fût encore un trompe-l'œil destiné à donner le change ? Raspoutine lui-même n'avait-il pas une cellule destinée à impressionner les âmes crédules ?

Sans s'attarder à ces réflexions, Stanley Chester se

dirigea à pas feutrés vers la porte, et s'immobilisa sur le seuil.

Rien ne bougea, on aurait dit que tout dormait et que le silence seul emplissait cette demeure. Il écouta, et n'entendant toujours rien, chercha à s'orienter.

Dans le calme de son bureau, au cours de l'après-midi, il s'était dressé un plan de l'appartement d'après ce qu'il en connaissait. Mais il s'était rendu compte que cela n'était que très approximatif et qu'il devrait surtout se fier à son étoile. Sortant sur le corridor, il le suivit donc jusqu'au bout et se trouva dans une pièce qu'il reconnut. Il était dans l'antichambre. A droite, se trouvaient les salons dont l'un d'eux, celui où avait eu lieu la matérialisation, communiquait avec l'aile gauche de l'appartement.

Il hésitait, se demandant s'il prendrait par les salons ou chercherait un autre chemin, quand il lui sembla percevoir un murmure.

Il tendit l'oreille et vit qu'il ne s'était pas trompé. Là-bas, derrière une porte, quelqu'un parlait très bas.

Tous ses nerfs tendus dans la crainte de l'incident qui le ferait découvrir, il s'y dirigea, frôlant le mur, et avançant avec précaution, de peur de heurter un meuble.

Il en était encore à quelques mètres, quand un cri, ou plutôt un sanglot, domina le murmure. Cela s'éleva dans le silence, puis s'arrêta net.

Quelqu'un pleurait et il était facile de reconnaître qu'il s'agissait d'une femme. Se pourrait-il que ce fût une des trois petites servcuses qui l'avaient tant intrigué ? Il allait faire un pas en avant, quand à nouveau le son monta, et une phrase, prononcée par la même voix, mais cette fois dite en anglais, lui parvint :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Oh ! ce cauchemar !

Stanley Chester n'hésita pas. Puisqu'une Anglaise était dans la place et se plaignait, peu lui importait main-

tenant d'être découvert. Il avait une raison qui expliquait et motivait sa présence.

S'avançant donc délibérément, il alla à la porte et tourna la poignée.

Ce qu'il aperçut, l'ahurit au point de se demander s'il rêvait.

La chambre était vaste, et meublée comme l'aurait été la chambre à coucher d'une habitation ordinaire. Trois lits au pied desquels étaient assises trois jeunes filles, en occupaient un des côtés. Trois jeunes filles en robes chinoises, mais que l'on ne pouvait plus confondre avec des Célestes, maintenant que leur maquillage était enlevé.

L'une d'elles était affalée, la tête entre ses mains, et Stanley Chester décida que ce devait être elle qui avait pleuré et parlé tout haut. Elle se retourna au bruit de la porte, et poussa un cri. Mais les deux autres, un sentiment d'épouvante dans les yeux, ne bougèrent pas et restèrent figées dans leur attitude.

Le regard de Stanley Chester alla de l'une à l'autre. Non, ces femmes n'avaient jamais été chinoises. C'étaient des Anglaises pur sang. Mais que signifiait alors leur présence dans cette demeure et leur déguisement ?

Stanley Chester fixa celle qui s'était dressée. Blême, la bouche tremblante, elle fit un pas vers lui, et il eut l'impression que ses lèvres articulaient : « My God ! My God ! » Mais ce ne fut qu'une impression, car aucun mot ne sortit.

Il allait entrer, résolu à décliner ses qualités et à faire cesser ce mystère, quand un sifflement très doux retentit dans le silence.

Cela ne provenait pas de la pièce et Stanley Chester relevait la tête, quand l'attitude des trois petites servantes le renseigna.

A la modulation du sifflet, les trois têtes s'étaient courbées et deux des jeunes filles avaient accentué leur

rigidité de statues, tandis que la troisième, sous le coup d'une terreur subite, se rejetait en arrière et imitait ses compagnes.

Leurs regards avaient pourtant été un trait de lumière pour Stanley Chester. Il se retourna et à mi-hauteur de la muraille aperçut une sorte de ventilateur. C'est par là, qu'était venu le sifflement. Par là, quelqu'un devait observer, et le tenir à sa merci.

Stanley Chester était brave, pourtant, il sentit un frisson le parcourir. Il aurait attendu un coup de revolver ou la lame d'un couteau sans trembler : il savait ce qu'il bravait en venant, et que l'on avait le droit de l'abattre comme un véritable voleur. Ce qui le faisait frissonner, c'était ce mystère qui l'entourait : les figures apeurées de ces filles immobiles et, surtout, ce sifflement très lent qui avait repris et qui ne s'arrêtait pas.

Tout à coup, un coup de sifflet strident, mais venant du dehors cette fois, éclata. Il ne comprit pas ce que ça pouvait signifier, mais n'en augura rien de bon.

Il se tenait debout dans l'embrasure de la porte, cible facile à qui aurait voulu l'atteindre. Il ne cherchait pas à fuir. Il attendait.

La tension devint telle que, brusquement, une des femmes poussa un cri et s'abattit sur le sol. Instinctivement, il se jeta vers elle. Comme il mettait un genou en terre, il eut l'impression qu'un petit heurt métallique retentissait derrière lui, contre le bois de la porte.

Il allait relever la femme qui se débattait dans une véritable crise d'hystérie, quand, soudain, un bruit de verre brisé, suivi d'un brouhaha de voix, éclata dans l'autre aile de l'appartement. Il entendit des cris aigus poussés en langue étrangère, puis, une voix plus profonde préférant des paroles en anglais. Un de ses compatriotes était certainement aux prises avec les serviteurs indigènes du Chinois.

Se relevant d'un bond et oubliant la difficulté qu'il aurait à expliquer sa présence, il se guida sur le bruit qui croissait, et débouchant dans une pièce décorée de tentures, comprit la cause du tumulte.

Profitant de la fenêtre ouverte et imitant son exemple, mais certainement dans une autre intention, un homme s'était introduit dans l'appartement, et c'est lui que les serviteurs du Chinois tentaient de maîtriser.

Stanley Chester contempla un instant la scène en se demandant s'il devait intervenir. Soudain, il sursauta.

Dans la lutte, l'homme venait de lui montrer son visage. Il avait devant lui le Dormeur de l'Embankment, F. C. Porter-Smith.

— Arrêtez ! s'écria-t-il en levant la main et en se jetant dans la mêlée. Laissez cet homme. Tout va s'expliquer.

Nul ne dut le comprendre, car la bataille continua et il avait déjà lui-même essuyé quelques coups, quand tout s'apaisa comme par enchantement.

Étonné par ce calme qui contrastait si étrangement avec le vacarme de la minute d'avant, il se retourna et tressaillit : accompagné du serviteur jaune, le Chinois était sur le pas de la porte et souriait.

Il y eut quelques instants de silence dont les serviteurs profitèrent pour mettre un peu d'ordre dans leur tenue, tandis que le dormeur de l'Embankment, qui avait roulé au sol, se relevait lentement.

Il était dépeigné et ses vêtements avaient été déchirés. Il regarda étrangement chacune des personnes présentes, et Stanley Chester eut l'impression, cette fois, qu'il avait bu.

Serrant les poings, et une lueur mauvaise dans les yeux, il fit un pas vers le Chinois et se serait jeté sur lui si deux serviteurs ne l'avaient arrêté à temps.

— Où est-elle ? bégaya-t-il. Je veux la revoir. Je veux la retrouver, quoi qu'il m'en coûte ! je veux que ce soir...

Il se tut, car son regard venait de rencontrer la silhouette immobile de Stanley Chester et une rougeur subite lui avait mis du feu au visage.

Le Chinois, qui s'était tenu les yeux mi-clos en caressant les parèments de son vêtement de soie, sortit enfin de son mutisme.

— Un incident, dont je suis seul à blâmer ! commença-t-il de sa voix monotone. Ma fenêtre ouverte aura attiré ce malheureux, évidemment pris de boisson. Le ciel a voulu que le bris de la porte vitrée contre laquelle il a buté donnât l'alarme. Mais que cette occasion me permette de rendre hommage à la Police londonienne. La fenêtre ouverte a permis, en même temps, à un officier du Yard de venir rétablir l'ordre. Grâce lui soient rendues.

Stanley Chester, qui avait lui aussi rougi, releva la tête pour voir si un sourire ne démentait pas cet éloge, mais il ne put rien déchiffrer. Pourtant était-il possible que le Chinois fût dupe, et ses paroles n'étaient-elles pas la plus ironique des railleries ?

Le Chinois fit un pas dans la direction de l'homme que maintenaient toujours ses serviteurs et le regarda bien en face.

— C'est bien comme je pensais ! Un malheureux intoxiqué qui a agi par simple lubie. Comment lui en vouloir et lui en tenir rigueur ! Demain, il ne se souviendra même plus. Alors, à quoi bon le faire punir, Sian-Loun ?

Le serviteur jaune s'approcha.

— Mets-le hors de l'appartement et conduis-le jusqu'à son domicile, si tant est qu'il puisse te l'indiquer. Sinon, veille à ce qu'il trouve asile dans quelque hôtel. Sa mise est celle d'un homme comme il faut, va !

Sian-Loun s'inclina, et prit le dormeur de l'Embankment par le bras.

Stanley Chester s'attendait à une nouvelle révolte. Il n'en fut rien.

Subjugué, eût-on dit, par cette voix calme et monotone, Porter-Smith, après un dernier regard autour de lui, baissa la tête et, poussant un profond soupir, suivit le serviteur jaune.

Stanley Chester, lui aussi, vit ce regard, et il y découvrit une détresse qui lui poignit le cœur.

Il fut sur le point de suivre l'homme, craignant une trahison ou un nouvel abandon sur les quais de la Tamise, mais le vieux Chinois prévint son intention.

Retrouvant son sourire ambigu, il prit le bras du jeune policier et, s'y appuyant comme il eût agi avec un ami de longue date, il l'entraîna dans le petit salon que ce dernier connaissait bien. Un moment, il parut réfléchir profondément, puis il retrouva la parole.

— Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour votre intervention si opportune ? Elle fait honneur à la race anglaise ; et ma vieille philosophie est confondue devant tant de précision et surtout de... prévision. Cet homme, certes, était inoffensif, mais dans l'état où il se trouvait, qui sait s'il n'aurait pas pu se livrer à quelque excès regrettable ! J'ai même peur que ce bruit n'ait alerté les jeunes âmes qui honorent ma demeure de leur gaieté et de leur innocence !

Poursuivant son chemin, il était arrivé à une porte devant laquelle il parut hésiter.

— Chut ! prononça-t-il. Si elles dorment, ne les réveillons pas.

Il ouvrit doucement et Stanley Chester reconnut la pièce où, peu d'instants avant, il s'était trouvé avec les trois jeunes filles terrorisées. Tout était éteint, et la chambre n'était plus éclairée que par la lumière adoucie d'une veilleuse bleue.

— Elles dorment ! répéta plus bas le vieux Chinois,

et sans doute dans leurs rêves virginaux aperçoivent-elles celui qui les attend au vieux pays et qui les conduira à la chambre nuptiale. Regardez la candeur de ces visages !

Stanley Chester retint son souffle et mordit sa lèvre. Tout était bien comme le disait son guide, et sur les oreillers, on apercevait les trois têtes qui semblaient dormir du plus paisible sommeil.

— Venez ! ajouta le vieux Chinois en traversant la pièce,

Il arriva à la porte opposée, et là, quelque chose attira son attention.

— Tiens ! dit-il dans un murmure, ces petites ont joué avec leurs sarbacanes. Voyez ce petit dard métallique qui s'est fiché dans le bois. Ici, un tel joujou est naturellement inoffensif ; mais en Chine et à Java, avec une pointe empoisonnée, cela ne pardonne jamais.

Stanley Chester ne broncha pas. Il avait maintenant l'explication du petit choc métallique. Qui sait, si l'impulsion qui l'avait jeté vers la jeune fille évanouie, ne lui avait pas sauvé la vie ? Car enfin, rien ne lui disait que le dard était vraiment inoffensif !

Il avança la main pour s'en emparer, comptant le montrer à un expert du Yard, mais le Chinois prévint son intention.

— Ce sont des joujoux qu'il ne faut pas laisser traîner, déclara-t-il en l'arrachant. Demain, je gronderai ces enfants de s'amuser à semblable jeu.

Il referma la porte et fit passer Stanley Chester dans une petite pièce où un serviteur préparait un plateau.

— Je ne bois pas, dit-il, en montrant la bouteille de whisky, mais la Sagesse enseigne de ne jamais s'opposer à la satisfaction des désirs de nos frères.

Sans attendre de réponse, il remplit, à demi, un verre, et y ajoutant un peu d'eau de Seltz, le tendit à Stanley Chester.

Trop subjugué par ses manières pour refuser, ce dernier le prit, et s'étant incliné, l'avala d'un trait.

— Et maintenant, mon jeune ami, conclut le Chinois, il ne me reste qu'à vous remercier encore de votre si courageuse et si efficace intervention. Croyez bien que j'aurai plaisir à en rendre compte à quelqu'un qui, mieux que moi, saura le reconnaître.

Stanley Chester le regarda perplexe.

— J'attends, en effet, tout à l'heure, un ami qui m'est cher et qui vient souvent, la nuit, oublier auprès de moi les fatigues et les soucis de sa charge écrasante. Ai-je besoin de vous le nommer ? C'est votre chef suprême, le grand maître de Scotland Yard.

Cette fois, Stanley Chester crut être fixé. Le Chinois raillait. Il se raidit pour ne pas protester.

— C'est en effet un homme remarquable ! concéda-t-il.

— Je dirai même supérieur, et je lui répéterai votre appréciation flatteuse, en lui disant tout le bien que je pense de vous. Mais il peut arriver d'une seconde à l'autre et peut-être serait-il préférable...

Stanley Chester prit la main qu'on lui tendait et, incapable de trouver un mot, s'inclina et tourna sur ses talons.

— Au revoir, mon jeune ami, répéta le Chinois. Au revoir. Puissent les dieux vous être propices.

... Deux minutes plus tard, Stanley Chester se retrouvait dans Berkeley square et après un moment d'hésitation se dirigeait vers l'endroit où attendait Sidney Webb. Celui-ci ne tenait pas en place.

— Mais que s'est-il donc passé ? Qu'est-ce que c'est que cet homme qui a grimpé quelque temps après vous ? J'ai cru que tout était perdu, et à tout hasard j'ai sifflé pour vous avertir.

Stanley Chester, au grand air de la nuit, retrouva un peu de son assurance.

— Ce qui s'est passé ? L'extraordinaire, une fois de plus ! Et dire que je connais des idiots qui refusent d'y croire ! Ah ! je vous assure que vous auriez changé d'avis si vous aviez été à ma place.

Tout en traversant le square dans la direction où Jimmy Winkles poursuivait sa faction, il lui conta les événements qui s'étaient amoncelés depuis son entrée jusqu'à son départ.

Sidney Webb ne put s'empêcher de siffloter.

— Pour une nuit, en effet, ce n'est pas mal ! Et que déduisez-vous de tout cela ?

Le jeune policier serra les poings.

— D'abord que ce Chinois se fout de moi. Mais maintenant, j'en sais à la fois trop et pas assez. Rira bien qui rira le dernier, par Confucius !

Ils arrivèrent à la hauteur du policeman et Stanley Chester se tut.

— Rien à signaler, sir ! déclara le sergent en touchant son casque. Et de votre côté, sir, si j'ose vous interroger ?

— Pas grand'chose non plus, Winkles. Tout a admirablement marché.

— Tant mieux, sir, tant mieux. Parce que ces petits jeux-là, voyez-vous, c'est des trucs à se casser les reins et à faire perdre à un homme sa position au Yard.

— Tu crois ? émit laconiquement Stanley Chester.

* * *

Le lendemain matin, en pénétrant dans son bureau au Yard, il éprouvait une des plus grandes surprises de sa vie. Sur sa table, il y avait une enveloppe, portant l'estampille du bureau central, et dans cette enveloppe, une lettre écrite à la main.

Il en prit connaissance et, après avoir ri silencieusement pendant quelques secondes, décrocha son appareil.

— Allo, demanda-t-il quand il eut obtenu la communication, c'est vous, Sid ?

Une voix connue lui répondit par l'affirmative.

— Alors, dégustez cette nouvelle. Je viens de recevoir une lettre autographe de sir Basil Hampton.

— On vous révoque ?

— Pas encore. On me félicite de l'esprit d'à-propos dont j'ai fait preuve la nuit dernière en pénétrant dans une habitation privée à la suite d'un individu qui aurait pu être un cambrioleur.

— Ça alors !

— Ce n'est pas fini. L'on m'annonce en outre qu'un si bel esprit d'initiative ne restera pas inutilisé. Qu'en pensez-vous ?

Sidney Webb chercha la phrase qui résumerait sa pensée.

— Extraordinaire ! finit-il par dire.

— Ça ! Ce n'est pas moi qui vous l'ai soufflé ! remarqua Stanley Chester, en riant. Mais je suis heureux que vous en conveniez. Seulement si mon brave philosophe pense m'avoir comme ça, il se trompe. J'ai tout de même vu ce que j'ai vu et ça me suffit. Je ne suis pas dupe.

Et raccrochant, après cette déclaration de principe, Stanley Chester, dans l'attente de son bras droit, le sergent Jimmy Winkles, tira un livre de son tiroir. C'était une étude passionnante traitant des légendes pré-colombiennes.

Comme on le voit, Stanley Chester tenait à ne pas déroger à sa réputation bien établie.

VI

DES DOUTES... DES LUEURS

Stanley Chester ne parvint à se tirer de son histoire des légendes pré-colombiennes qu'au bout de trois chapitres. Refermant le livre à regret, il songea qu'il serait peut-être temps de rentrer dans la réalité. D'ailleurs, il avait à donner un coup de téléphone dont le résultat pouvait être lourd de conséquences pour l'affaire du Chinois.

Attirant un annuaire, il y chercha le numéro de F. C. Porter-Smith, et le demanda.

Ce fut le valet de chambre qui lui répondit, et tout de suite, le sourire du jeune policier disparut.

F. C. Porter-Smith n'était plus à Londres, et d'après ce que lui disait son valet de chambre, il n'y avait aucune chance de le voir rentrer bientôt.

Stanley Chester insista, pour savoir au moins l'adresse et il lui fut répondu qu'il était impossible de la lui donner, non pas par mauvaise volonté, mais par simple impossibilité. Mr. Porter-Smith s'était embarqué le matin même à Douvres à bord d'un yacht privé, le *Boadicea*, et le but de la croisière n'était pas connu.

Stanley Chester coupa après avoir remercié un peu sèchement, et jouant avec le crayon qu'il tenait à la main, se mit à réfléchir.

Porter-Smith était parti. Cela lui enlevait un de ses atouts : car après ce qui s'était passé la veille, il était bien décidé à retourner chez lui, et cette fois à n'user d'aucun ménagement pour arriver à la vérité. Mais peut-être Porter-Smith n'avait-il pris cette détermination que dans la crainte de cette entrevue ?

Pourtant, Stanley Chester crut se souvenir que le dormeur de l'Embankment, au cours de sa visite, lui avait parlé d'un voyage prochain. Cela tendrait donc à prouver que le départ était fixé d'avance ?

Prenant un papier, il inscrivit le nom du yacht. Peut-être, par les autorités maritimes de Douvres, obtiendrait-il quelques renseignements sur son parcours.

Il en était là de ses réflexions quand il entendit la porte s'ouvrir derrière son dos. Il ne se dérangea pas, car il avait reconnu le pas, un peu lourd, de son fidèle Jimmy Winkles.

— Bonjour, Winkles, prononça-t-il simplement, vous m'apportez mes renseignements ?

Le sergent déboutonna sa tunique et tirant quelques papiers, les tendit au jeune officier.

— Bravo, Winkles ! constata Stanley Chester. Voilà du travail vite fait et qui va nous permettre de nous orienter. Tu as aussi fait ma petite commission ?

— Juste avant de venir, sir. Je l'ai d'ailleurs noté dans mon rapport.

— Parfait. Et qu'est-ce que tu as appris de neuf ?

— Qu'il n'y a toujours rien de changé, sir !

— C'est-à-dire que l'attitude de la prisonnière est toujours la même ? Même hébétude, même détachement de tout, même mutisme, quasi-absolu ?

— Exact, mot à mot, sir.

— Et les autorités ne trouvent pas ça surprenant ?

— Elles prétendent toujours que c'est de la simulation sir, et que la femme est aussi normale que vous et moi.

Stanley Chester bougonna.

— Simulation ! Simulation ! C'est vite dit et c'est trop commode. M'est avis que lorsqu'une femme se trouve dans une pareille situation, elle ne s'amuse pas à feindre pendant des jours. D'autant plus qu'avec l'histoire des lettres, sa cause est parfaitement défendable. Et sur le second point que tu devais tirer le clair ?

— Rien non plus, sir.

— Ah ! ça alors.

Stanley Chester posa les papiers qu'il avait consultés tout en parlant avec le sergent, et regarda celui-ci bien en face.

Car un problème nouveau s'était présenté sur lequel la Presse jusqu'à ce moment avait gardé un silence, sans aucun doute de commande, mais qui ne laissait pas d'intriguer.

Bien que le lendemain du crime, la photographie de la meurtrière eût été publiée dans tous les journaux, aucune indication n'était encore parvenue à Scotland Yard concernant son identité. On ne savait toujours rien sur elle : ni son nom, ni son rang social, ni sa demeure, ni même la ville d'où elle venait.

Stanley Chester songea que, seul, il aurait, peut-être, pu faire faire un pas à l'enquête. A la réflexion, il s'aperçut qu'il n'en était rien.

Si cette femme avait vraiment été — ainsi que les lettres le proclamaient — la maîtresse de sir Saint-John Millet, comment se faisait-il que personne ne les eût jamais vus ensemble ?

Étiat-ce chez le Chinois qu'ils se rencontraient et devait-on voir là, la raison des nombreuses visites du ministre ?

Mais même dans ces conditions, la femme avait un passé et venait de quelque part ? Comment alors expliquer cette carence complète de renseignements ?

— De deux choses l'une, songea Stanley Chester qui, pris par son problème, en avait complètement oublié le sergent, ou bien c'est vraiment une matérialisation effectuée par le Chinois, et dans ce cas nous n'avons pas à nous mettre en souci. Un matin, on retrouvera la cellule vide et imprégnée d'une forte odeur de soufre. Ou alors, c'est une femme étrangère qui vient de très loin... mais d'où ?

Il se renversa en arrière, et comme si ce geste eût déclenché quelque chose dans son cerveau, il reprit :

— Seulement, dans ce cas...

Il n'acheva pas, mais se redressa et reporta son regard vers Jimmy Winkles.

— Winkles, commença-t-il lentement, qu'est-ce que tu penserais si je venais te dire qu'il n'y a peut-être jamais eu de liaison amoureuse entre la femme inconnue et sir Saint-John Millet ? Mieux, même, si j'avais qu'avant la nuit du meurtre, jamais sir Saint-John Millet n'avait mis les yeux sur cette femme ?

— Dame, sir !... commença sans aller plus loin Jimmy Winkles qui pouvait briller par le dévouement, mais dont les raisonnements subtils n'étaient pas du tout la partie.

Sa figure s'illumina pourtant, car il venait, par un coup de hasard, de trouver l'objection voulue.

— Dame, sir ! Je vous répondrais qu'il y a eu toute une correspondance échangée. Et des lettres qui ne laissent aucun doute !

Stanley Chester fit la moue.

— Peuh ! Ça s'imite, tu sais, des lettres. Je connais à Dartmoor dix honorables gentlemen qui pour cent guinées, et même moins, se chargeront de fabriquer de toutes

pièces une correspondance affolante, dont les experts certifieront l'authenticité entre... La Duchesse de Devonshire et... mettons, toi.

Jimmy Winkles, qui avait un fond de puritanisme très prononcé et qui ne manquait jamais d'assister, le dimanche, au service de la chapelle wesleyenne de son quartier, rougit à cette supposition et se hâta de changer le cours de la conversation.

— Il y a, en tout cas, le crime que l'on ne peut pas nier, sir ?

— Mais si la correspondance amoureuse est fausse, Winkles ?

— Alors, le crime n'a plus aucun motif, sir. C'est un geste de folle.

— A moins, au contraire, Winkles, qu'il y ait justement un motif que l'on a voulu cacher et que ce soit pour détourner les soupçons qu'on les a fait tomber sur cette femme qui n'y est peut-être pour rien.

— Elle était pourtant sur la scène du crime, sir. Et elle n'a rien dit, elle n'a pas protesté !

— Exactement, comme elle est en prison sans que sa volonté y soit pour quelque chose, et où elle ne dit toujours rien. Winkles, je te répète que ce mutisme et cette attitude ont une raison. Cette femme n'est pas une simulatrice. Il y a autre chose et il est inadmissible que les autorités ne cherchent pas à voir plus clair. Et puis, as-tu quelque expérience dans les crimes féminins ?

Jimmy Winkles, qui était depuis trente ans dans la police et qui en tirait une gloire peu mince, se redressa en bombant le torse.

— Dame, sir, on n'a pas, comme moi, assisté à l'arrestation de quelques-uns des assassins des plus célèbres sans s'être fait une petite opinion ! C'est moi qui ai été à Southampton attendre le petit Crippen qui avait filé avec sa secrétaire sur New-York après avoir empoisonné

sa femme. J'ai à mon actif vingt-cinq arrestations dont dix-huit suivies de résultats.

— Par pendaison ?

— Yes, sir.

— Tu as des euphémismes charmants ! Alors, réfléchis un peu. As-tu jamais vu une femme se venger en jouant du poignard ?

Jimmy Winkles réfléchit une seconde.

— Le fait est, sir ! Dans tous les cas où j'ai été appelé, c'était toujours le revolver ou le vitriol. C'est tellement plus sûr et plus maniable. Sauf avec ces sacrées femmes du Midi, naturellement !

— La meurtrière de sir Saint-John Millet t'a semblé méridionale ?

— Ah ! pour ça non, sir ? une vraie Anglaise.

— Et pourtant c'est par un coup de poignard en plein cœur que le ministre des Affaires étrangères a été assassiné !

— C'est vrai, sir ! Un coup rudement bien appliqué, d'ailleurs.

— Et qui ferait honneur à un professionnel du couteau ! Tu conviendras que c'est assez fort pour une femme nerveuse, au point de sombrer dans l'état où nous l'avons vue et qui doit certainement en être à son premier essai. C'est assez fort... à moins que ce ne le soit trop !

— Que voulez-vous dire, sir ?

— J'en reviens simplement à mon idée première. Ce coup de poignard pourrait fort bien ne pas avoir été donné par cette femme.

— Mais à part elle, qui donc avait un motif pour assassiner sir Saint-John Millet ?

— Ah ! voilà ! Qui ?

Stanley Chester se tut. Devant lui, une image venait de s'évoquer : un coffre-fort d'où dépassait le minuscule

coin d'une feuille de papier. Et planant sur le tout, il y avait une ombre semblable à celle qu'il avait aperçue l'autre nuit : l'ombre fantastique du philosophe chinois.

— Ah ! voilà ! répéta-t-il à mi-voix, qui ?

— Stackpool assure, sir, qu'il n'a jamais rencontré un cas plus net, dans toute sa carrière.

— Naturellement ! Stackpool n'a pas d'imagination ; il ne pouvait s'arrêter qu'à cette solution.

— Pourquoi, sir ?

Stanley Chester releva la tête et martela chaque mot.

— Pour la simple raison, si j'y vois clair, que cette femme a été mise dans l'affaire uniquement pour cela. C'est-à-dire pour lancer la police sur une fausse piste. Maintenant pourquoi ne dit-elle rien ? Ça, c'est ce qui reste à élucider.

Il se perdit à nouveau dans sa rêverie pendant quelques instants, puis, laissant tout, reprit contact avec la réalité.

— Mais que cela ne nous détourne pas du travail. Tu as pu m'obtenir mes dates ?

— Toutes, sir ! Je n'ai eu qu'à téléphoner aux polices des différentes villes. Comme vous me l'aviez fait remarquer : ça se voit un Chinois en costume.

— Parfait ! J'ai donc les dates exactes des séjours de mon Chinois à Aberdeen, Newcastle et Nottingham.

— Yes, sir !

— Alors, voyons ça.

Stanley Chester reprit les papiers et les parcourut. A un moment, il se leva, et allant à une étagère sur laquelle s'échafaudaient des dossiers, en parcourut les titres tracés au dos, et en tira un.

— Vous cherchez quelque chose, sir ? interrogea Jimmy Winkles.

Stanley Chester ne répondit pas, mais se mit à feuilleter le dossier et à comparer certaines pages entre elles.

A la fin, il le referma et se renversant en arrière, leva la tête vers le sergent.

— Winkles, sais-tu que c'est extraordinaire le nombre de gens qui disparaissent chaque année, sans que personne s'en étonne, à part la famille, et dont on ne retrouve jamais la trace ?

— C'est sans doute que la police, sir, n'a pas été appelée à temps ! expliqua le sergent qui tenait à la réputation de son corps.

— Peut-être ! En tout cas, un de nos auteurs, dont j'oublie le nom, avait émis une théorie assez curieuse à ce sujet. Il prétendait qu'autour de nous il y a de véritables poches de vide dans lesquelles nous pouvons pénétrer par mégarde. Instantanément l'on est subtilisé et l'on peut alors vous courir après.

— Mais ce n'est pas vrai, sir ? questionna le sergent vaguement inquiet.

— Ma foi, je ne me charge pas de trancher la question. En tout cas, on n'a pas ébruité cette théorie. Elle aurait trop bien fait l'affaire de la police chaque fois qu'elle rate un assassin. Mais pour en revenir à nos moutons, je te répète que l'on disparaît beaucoup en Angleterre. Tiens, je compulsais à l'instant la liste que nous communiquent, journellement, les polices de tout le pays sur les disparitions qui se produisent dans leur ressort. C'est impressionnant. Mais ce qui l'est encore plus, c'est de constater que chaque séjour de notre Chinois-philosophe à Aberdeen, à Newcastle et à Nottingham a justement coïncidé avec une disparition. Chaque fois une jeune fille et chaque fois une personne de la classe ouvrière ! Celles qui peuvent le moins agir ! Qu'est-ce que tu en penses ?

— Mon Dieu, sir, qu'en s'adressant au Yard...

Stanley Chester éclata de rire.

— Winkles, quand une jeune fille d'un milieu ordinaire disparaît, la famille, encore sous le coup de l'émotion,

peut signaler le fait. Mais sois certain qu'elle en restera là. Il y a trop de causes pour lesquelles les jeunes filles quittent leur foyer sans en rien dire à personne et puis, il est si facile de rassurer par une carte ou une lettre, même apocryphe !

Jimmy Winkles, qui faisait effort pour comprendre à quoi rimait cette conversation, se frappa le front.

— J'y suis, sir ! Vous pensez que la femme inconnue pourrait être une de celles-là !

Stanley Chester secoua la tête.

— Non, Winkles, parce que, si cela était, sa photographie publiée par toute la presse l'aurait fait reconnaître par ses parents et par ses amis. Or, personne n'a bougé. C'est donc qu'elle vient de plus loin. De la Chine, de la Lune ou de l'autre monde, je ne sais plus au juste. Non, je pensais à d'autres personnes que tu ne connais pas et je me demandais...

Il n'acheva pas, mais se levant, prit un cigare dans une boîte, et l'alluma. Revenant vers le sergent, il lui tapa sur l'épaule.

— Winkles, si tu savais ce que j'envie Stackpool !

— Vous, sir ?

— Oui, Winkles ! Stackpool n'a aucune imagination. Alors, il ne cherche pas à voir plus loin que le bout de son nez et se contente des apparences. Aussi vois comme il est gras. Tandis que moi...

Il soupira comiquement et prit son bloc sur son bureau.

— Au fait, Winkles, tu t'y connais en yachting ?

Le sergent leva les bras au ciel.

— Oh ! pas du tout, sir ! Je n'ai été qu'une fois, le jour de mon mariage, en « punt » à Henley et j'ai fait tomber ma femme dans la Tamise.

— Bon ! Alors, voilà ce qui va te permettre de te documenter un peu. J'ai besoin de savoir tout ce que tu

pourras apprendre sur le *Boadicea* qui a dû quitter Douvres aujourd'hui pour une assez longue croisière. Tu tâcheras de savoir son premier port de relâche. Et chose très importante, si, oui ou non, il a la T. S. F. J'aurai peut-être à envoyer quelques radios.

— Entendu, sir. Vous disiez donc le *Boadicea* ?

— Oui, la fameuse dame qui se battait à moitié nue contre les Romains.

Jimmy Winkles rougit à cette nouvelle évocation et notait le nom sur son calepin quand un coup fut frappé à la porte.

— Entrez ! lança Stanley Chester en reprenant son sérieux.

C'était un planton du Yard qui lui apportait une lettre. Stanley Chester la prit et y jeta les yeux.

— Ah ! déclara-t-il dès que le planton eut refermé la porte, du nouveau. Qu'est-ce que ça peut bien être encore ?

— Toujours au sujet de l'affaire, sir ? questionna anxieusement Jimmy Winkles.

Stanley Chester soupira.

— Mon pauvre Winkles, tu oublies que je n'en suis pas chargé, et que c'est la propriété personnelle de M. le superintendant Stackpool. Non, je suppose qu'il doit s'agir d'autre chose. Peut-être une affaire intéressante et que je dois, sans aucun doute, à une haute protection que je me suis assurée la nuit dernière. Tiens, lis.

Le sergent prit la note et vit qu'elle était signée de sir Basil Hampton en personne. Il rectifia donc sa position avant d'en prendre connaissance.

« Ordre à l'inspecteur Stanley Chester, disait-elle en substance, de se rendre sur-le-champ à la prison de Pentonville et de se mettre à la disposition du directeur de ladite prison pour affaire de la plus haute importance. »

— Tu vois que l'on commence à rendre justice à mes

talents ! remarqua le jeune policier en enfilant son pardessus.

Il prit son chapeau et alla à la porte.

— Alors, je te laisse de garde, Winkles et je compte sur toi. Si par hasard le Chinois vient faire un tour... eh bien, dis-lui bien bonjour de ma part.

Et ne pensant pas si bien dire, Stanley Chester sortit en sifflotant. Il ne se doutait pas que le hasard allait lui fournir peu d'instantes après un des anneaux qui lui manquaient.

VII

ON A VOLÉ UN MORT !

Quittant le tube à Caledonian Road, Stanley Chester descendit l'artère qui porte ce nom et qui, à peu de distance de Holloway, la prison pour femmes, a le douteux honneur d'abriter, depuis 1840, la prison de Pentonville.

Sir Roger Casement y fut pendu en 1916, renouant l'antique tradition du crime de haute trahison. Mais ce n'est certainement pas ce souvenir qui rendra Caledonian Road plus attrayante.

Il était encore à quelque distance de la prison quand il fut intrigué par l'affluence considérable qui encombrait la rue.

Il se demanda si, par hasard, une mutinerie avait éclaté ; mais soudain, il ne put s'empêcher de rire de son erreur.

Il venait de se rappeler que c'était un mardi, jour où dans le Calédonian Market se tient une sorte de foire aux puces, véritable paradis pour les amateurs de bricoles.

Se frayant un chemin parmi cette foule bruyante, il

parvint à la porte de la prison, et s'étant fait connaître, se fit conduire sur-le-champ au bureau du directeur.

Il trouva ce dernier en grande conférence avec différents chefs de service, et se demandait devant ces mines sombres de quoi il pouvait bien être question, quand le directeur, qui l'avait prié de s'asseoir, se tourna vers lui.

— Monsieur Chester, je vous remercie de vous être si rapidement rendu à notre appel, et je ne doute pas que, grâce à votre concours, nous n'arrivions à résoudre le mystère qui s'est posé devant nous au cours de cette nuit. Rien n'a été divulgué à la presse et je n'ai pas besoin de vous demander d'observer, vous-même, le plus strict silence.

Stanley Chester s'inclina. Décidément, la recommandation du Chinois n'avait pas tardé à porter ses fruits. Il ne laissa pas néanmoins d'être intrigué par ce préambule, et il lui tarda de savoir de quoi il pouvait retourner. Le directeur ne le laissa pas plus longtemps dans l'expectative.

— Voilà, commença-t-il. Cette nuit, il s'est produit un fait sans précédent à Pentonville. On y a commis un cambriolage.

Stanley Chester sourit et allait répondre que le fait n'était peut-être pas aussi nouveau qu'on voulait bien le dire, mais le directeur continua.

— Il s'agirait d'un cambriolage ordinaire, que je n'aurais pas un instant songé à alerter le Yard ; mais le cambriolage de cette nuit a un caractère qui le distingue nettement des autres, et c'est pourquoi je n'ai pas cru devoir garder ce fait pour moi.

— Qu'a-t-on donc volé, exactement ? interrogea Stanley Chester qui commençait à avoir sa curiosité portée au plus haut degré.

— Rien ! déclara le directeur d'un ton catégorique, en corrigeant pourtant, devant la mine ahurie de Stanley

Chester, cette déclaration plutôt inattendue, par ces mots :

- Ou plutôt rien de ce que l'on vole d'ordinaire.
- Mais encore ?
- De la terre ! monsieur Chester.
- De la terre ? répéta le jeune policier avec incrédulité.

Le directeur regarda un gardien qui se tenait à sa droite, et reporta son regard sur Stanley Chester.

— Je crois qu'un examen des lieux est avant tout nécessaire, déclara-t-il. Si vous voulez venir avec nous.

Il se dirigea vers la porte suivi du jeune policier tandis que les deux gardiens, dont les figures sévères illustraient assez bien l'image classique sur les portes de prison, fermaient la marche.

Le petit groupe descendit deux étages et par une grande salle de réfectoire arriva à un préau qu'il traversa. Une haute muraille dans laquelle s'ouvrait une porte étroite les arrêta. Tirant un trousseau de clefs, un gardien ouvrit et s'effaça pour les laisser passer.

La porte se referma automatiquement et Stanley Chester se vit dans un petit enclos où de maigres arbres poussaient à une extrémité, mais dont deux des côtés présentaient un sol absolument inculte. On n'y apercevait même pas un brin d'herbe verte.

— C'est là, dit le directeur en désignant du doigt un emplacement où l'on voyait des traces d'excavation.

Stanley Chester regarda autour de lui, cherchant à comprendre et ne voyant ni la raison du vol, ni surtout la nécessité d'une intervention de Scotland Yard.

Il relevait la tête pour interroger le directeur quand celui-ci tendit le bras vers un coin de l'enclos.

- Vous savez, naturellement, où nous sommes ?

Stanley Chester suivit le geste et aperçut, encadrée dans la muraille, une croix de bois noir.

- Mais... commença-t-il.

Le directeur poursuivit.

— Nous sommes dans cette partie de la prison où l'on enterre les condamnés après leur exécution.

Stanley Chester ne put réprimer un haut-le-corps, mais habitué de longue date à fouler ce terrain, le directeur continua son explication.

— Le petit bâtiment que vous voyez là est la salle de pendaison, et le hangar, à côté, sert aux fossoyeurs à remiser leurs outils. Je ne pense pas qu'un examen vous soit nécessaire?

Stanley Chester qui préférait échapper à ces détails, approuva.

— Et vous dites que, cette nuit, quelqu'un est venu ici et a emporté de la terre ?

— Voyez vous-même.

Stanley Chester s'approcha du trou. Sur les bords, on voyait nettement les pelletées que l'on avait rejetées avant d'arriver à l'emplacement où devait se trouver le corps ; mais parvenu à cette profondeur, la terre avait été purement et simplement emportée.

Stanley Chester s'étonna de la différence de coloration des couches. Si les premières, en effet, étaient brunes, comme l'humus ordinaire, les autres étaient blanchâtres, pareilles à la craie.

— C'est que vous oubliez une des formalités de l'ensevelissement des suppliciés, expliqua le directeur. On les enterre toujours sans cercueil, mais dans un lit de chaux vive.

— En sorte qu'en très peu de temps, rien ne reste des corps que vous ensevelissez ?

— En très peu de temps, en effet. C'est, à mon avis, d'un symbolisme bien fait pour frapper l'imagination.

Stanley Chester préféra ne pas discuter cette opinion, et s'agenouillant sur le bord de la fosse, laissa un peu de cette terre blanchâtre fuir entre ses doigts.

Ainsi, ce qu'il manipulait là avait été, peu d'années auparavant peut-être, le corps d'un homme vivant, espérant et aimant comme lui. Comme le néant de cette tombe, mieux encore que le théâtral crâne du fossoyeur de Hamlet, faisait comprendre l'absolu de la mort !

— Et ce serait pour voler cette terre que l'on aurait violé ce sol cette nuit ?

— Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet.

— Enterre-t-on les condamnés avec leurs vêtements ? continua Stanley Chester.

— Jamais. Sitôt le décès constaté, ils sont déshabillés et enterrés dans de simples suaires.

— Ce n'est donc pas pour retrouver un objet qu'un condamné aurait pu avoir sur lui ! Quelle raison, alors, donner à ce cambriolage !

— Nous ne serions pas au ^{xx}^e siècle, plaisanta le directeur que j'y verrais l'acte d'un adepte de la magie noire désireux de se procurer un élément essentiel à quelque expérience diabolique ! Mais de nos jours, qui croit à ces balivernes ?

Stanley Chester examinait à ce moment le plan de la fosse, ce qui lui permit de ne pas montrer au directeur le sourire qui joua sur ses lèvres. Mieux que quiconque, il était payé pour savoir qu'il existait encore de ces gens-là.

Il se releva en se frottant les mains.

— Aucun indice, demanda-t-il, ne vous permet de porter un soupçon d'un côté plutôt que d'un autre ? Vos employés, par exemple ?

— Absolument hors de cause. Je peux répondre de chacun de mes hommes. Aucun n'a quitté son poste cette nuit.

— Il y en a pourtant qui n'étaient pas de service ?

— Tous ont pu me fournir un alibi.

— Laissons-les donc de côté. Il ne nous reste alors

que l'extérieur. Voyez-vous comment on a pu s'introduire ici ?

Un des gardiens fit un pas en avant.

— Sauf votre respect, sir, voilà comment les choses ont dû se passer. L'on procède à des travaux de réfection dans la chapelle, et un des côtés est occupé par le matériel des maçons. Je suppose que quelqu'un se sera joint à eux, ou en aura soudoyé un, pour le remplacer. Rien ne lui aura été plus facile que de se cacher. D'autant plus que les ouvriers ne partant qu'après l'appel du soir — donc tout danger d'évasion étant écarté — l'on n'exerce pas un très grand contrôle sur leur sortie. La nuit venue, il n'aura rencontré aucun obstacle, pour quitter la chapelle, traverser le grand préau et s'introduire ici, en sautant le mur qui n'est pas très élevé.

— Il n'y a donc pas de ronde ?

Le vieux gardien toussa et reprit, après une seconde d'hésitation :

— Mon Dieu, sir, de ce côté-ci, ce n'est guère nécessaire, et puis, pour être franc, je vous avouerai que nos hommes n'aiment pas beaucoup venir rôder la nuit dans ces parages.

— C'est compréhensible ! approuva Stanley Chester.

— Alors, continua le gardien, notre homme, son petit travail accompli, a dû revenir tranquillement dans la chapelle, où il aura rangé son sac de terre parmi tous les sacs de ciment. Et ce matin, il sera sorti comme si de rien n'était.

— Probablement exact dans les grandes lignes ! conclut Stanley Chester. Mais ceci ne nous donne toujours pas la raison de cet extraordinaire vol.

Il réfléchit un moment, les yeux fixés sur ce sol triste et nu où l'herbe elle-même ne parvenait pas à pousser, et se tourna vers le directeur.

— Ce qui nous aidera dans une grande mesure, ce sera

de savoir le nom et le *curriculum vitæ* du supplicié qui reposait ici.

Le directeur secoua la tête.

— Voilà malheureusement où surgit la difficulté. Pour les derniers, ceux que j'ai vu personnellement inhumer, je pourrais vous renseigner. Mais pour les autres, je suis hors d'état de le faire. L'homme qui retourne à la terre, ici, n'est bientôt plus qu'un peu de poussière parmi son limon originel. Nous ne gardons pas les noms. Tout disparaît, même le souvenir. Et comme je vous le disais tout à l'heure, je trouve que c'est un des plus beaux symboles de notre système pénitentiaire.

Stanley Chester, une fois de plus, ne releva pas cette admiration intempestive.

— En sorte qu'il est impossible de savoir le nom que portait, dans cette vie, celui dont la poussière a été volée cette nuit ?

— Malheureusement, oui ! D'ailleurs, à quoi cela servirait-il ?

— Peut-être à comprendre les motifs de ce rapt pour l'instant sans explication ! Mais puisqu'il y a impossibilité... n'en parlons plus. Voulez-vous, pourtant, toute réflexion faite, me laisser visiter l'enclos et les bâtiments !

Accompagné du directeur, Stanley Chester fit le tour du terrain et après un coup d'œil au hangar, s'arrêta devant la porte de la petite bâtisse qui lui faisait vis-à-vis.

— La chambre de pendaison, expliqua le directeur. Voulez-vous entrer ?

Stanley Chester refusa et demeura songeur. Sa pensée pourtant n'était pas à Pentonville. Elle était dans une autre prison, toute proche. Mais une prison pour femmes, celle-là : à Holloway. Il y évoquait une prisonnière et songeait qu'elle aussi, par un matin d'effroi, franchirait un seuil semblable.

— Et puis, prononça-t-il en lui-même, on l'ensevelira dans de la chaux vive et rien n'en subsistera ! On ne pourra même plus dire dans quelques années où était sa tombe que l'on foulera aux pieds.

Il se raidit et se dirigea vers la porte du petit mur.

— J'ai, en somme, vu tout ce qu'il y avait à voir, déclara-t-il. Cela va me permettre de préparer mon rapport. Pour l'instant, nous ne pouvons même pas faire de conjectures, mais j'espère qu'en poussant l'enquête du côté des maçons, nous arriverons à voir un peu plus clair. Ce qui est troublant, c'est le but poursuivi. En tout cas, pour rien au monde, que la presse ne soit mise au courant.

Il prit congé du directeur et, avant de reprendre le tube, musardait un peu dans le marché aux puces, quand il se sentit tiré par la manche.

Il se retourna et vit avec étonnement un des gardiens qui l'avaient accompagné dans sa visite.

— Rejoignez-moi dans un endroit écarté où je puisse vous parler, sir, lui glissa l'homme sans avoir l'air de rien et en s'absorbant dans la contemplation d'un collier de chien dont le vendeur demandait la somme de quatre pence et demi.

Flairant quelque renseignement utile, Stanley Chester entra immédiatement dans le jeu.

— Où ça ? interrogea-t-il à voix basse en se saisissant du collier et en jetant une pièce de six pence au marchand.

— Au Bull's eye, sir, à l'angle de la première rue à votre droite.

Sur un signe du policier, le gardien, qui paraissait furieux d'avoir laissé échapper une si belle occasion, s'éloigna en maugréant, tandis que Stanley Chester, ayant empoché sa monnaie, se dirigeait vers la taverne indiquée.

Le gardien y était déjà quand il y entra et ce fut sans préambule que ce dernier vint au fait.

— Voilà, sir, expliqua-t-il, je n'ai rien voulu vous dire devant le « Boss » qui a ses idées et qui aurait pu prendre mal que je le démente, mais je connais quelqu'un qui pourrait vous dire le nom du type que l'on a déménagé cette nuit, c'est « Looney ¹ » Jack.

— Looney ? s'étonna Stanley Chester frappé de ce sobriquet qui en disait long.

Le gardien prit un des verres que le patron mettait sur la table, et se frappa le front du doigt.

— Oh ! Looney, pour certaines choses seulement ! Sans ça vous pensez bien qu'on ne l'aurait pas gardé vingt ans. Il a ses lubies, voilà ! Mais félicitez-vous-en, puisque grâce à ça, vous pourrez avoir un renseignement que personne n'aurait pu vous donner.

— Vous croyez qu'il est homme à me le fournir ?

— Aussi sûr que je ne m'appelle pas George V.

— Et où perche-t-il votre Looney Jack ?

— A deux pas d'ici. Juste derrière la station de Saint-Pancrace. Une petite rue qui tombe dans Drumond crescent. Je ne me souviens plus du numéro, mais le premier gamin venu vous l'indiquera. Vous m'excuserez de ne pas rester plus longtemps, j'aime autant que l'« old man » ne s'aperçoive pas de mon absence.

Stanley Chester glissa une pièce dans la main de son informateur, et, ayant payé les deux verres de stout, sortit pour commencer ses recherches.

Le vieux gardien ne l'avait pas trompé sur la popularité de l'homme qu'il allait voir. Il n'avait pas fait dix mètres dans Chalton street qu'il était fixé.

— Looney Jack ? lui assura un gosse, vous le trouverez dans la cour de la vieille bicoque, là-bas. Il est sous l'arbre. Seulement, allez-y doucement de peur de vous faire rembarrer.

1. Jack-le-lunatique. Jack-le-dingo.

Stanley Chester suivit ce sage conseil et se trouva bientôt à deux pas de celui qu'il cherchait. C'était un homme petit, d'apparence assez chétive, et vêtu d'un complet gris élimé, qui avait dû voir de meilleurs jours bien des années auparavant.

Il avait la main en visière devant les yeux et semblait fixer quelque chose parmi les branches de l'arbre.

Stanley Chester allait s'approcher quand il se souvint d'une chose : il ne connaissait que le prénom et le sobriquet de cet homme. Ce n'était guère fait pour faciliter l'entrée en matière. Il se décida pourtant.

— Monsieur Jack ? demanda-t-il en touchant son chapeau.

L'homme lui fit signe de la main de se taire et continua sa contemplation.

— Chut ! répondit-il à mi-voix. Pas Jack, Looney Jack. Mais taisez-vous.

Stanley Chester obéit et, à son tour, braqua son regard sur l'arbre. Il distingua quelque chose qui remuait et crut avoir deviné.

— Vous l'avez vu ? interrogea l'homme sur le même ton.

— Le moineau, n'est-ce pas ?

L'homme se retourna furieux.

— Naturellement ! Vous êtes comme tout le monde, vous ! Un moineau ! Je vous demande un peu. Vous en avez vu des moineaux qui ont les pattes roses et le bec lilas ? Celui-là, monsieur, que vous le vouliez ou non, c'est un...

Il cracha par terre avec un air de dégoût et donna un coup de pied contre une pierre.

— Et puis, à quoi bon vous le dire ! Vous ne comprendriez pas. Non, vous ne comprendriez pas ! Un moineau ! Si c'est possible ! Tous les idiots qui vivent ici disent de même. Mais moi, je sais le contraire et cela me suffit.

Dites plutôt ce qui vous amène. Car, je suppose que vous avez une raison pour venir me déranger dans mes études.

Il jeta un coup d'œil navré vers la branche, tandis que Stanley Chester, qui commençait à comprendre le sobriquet du bonhomme, se demandait si sa démarche n'était pas irrémédiablement compromise.

— Voilà ! déclara-t-il pourtant, décidé à jouer le tout pour le tout. Un de vos anciens camarades de Pentonville m'a assuré que vous étiez le seul homme capable de me fournir certain renseignement.

— Sur les oiseaux ?

— Non ! Sur les condamnés à mort enterrés dans le cimetière de la prison.

La réponse du vieux gardien ne fut pas pour rassurer Stanley Chester.

— C'est la même chose.

— Vous trouvez ?

— Pas l'ombre d'un doute. Et pour quelle raison vous intéressez-vous avec tant de conviction aux oiseaux ?

Stanley Chester ne corrigea pas.

— Pour des raisons particulières et surtout parce qu'on en a volé un.

Le petit bonhomme ôta sa casquette et réfléchit profondément.

— Ah ! Ah ! Et pourquoi n'en volerait-on pas ? Tous les goûts sont dans la nature. Naturellement, vous voulez que je vous le retrouve ?

— Pas exactement. Je voudrais que vous me disiez le nom de celui que l'on a volé.

— C'est facile. Il n'y a qu'à le demander à la chouette et au rouge-gorge.

Stanley Chester se demanda cette fois si la lubie du bonhomme n'avait pas fait de sérieux progrès depuis sa

mise à la retraite, et s'il ne perdait pas son temps. Pourtant, l'autre continua.

— Avec leur aide, je pourrais vous répondre. Mais il faudrait que nous soyons sur place.

— Vous croyez vraiment...

Le bonhomme le regarda de ses yeux pâles.

— Pensez-vous que la chouette et le Robin tromperaient leur vieil ami Looney Jack ?

Stanley Chester saisit l'occasion au vol.

— Voulez-vous que nous y allions tout de suite ?

— J'aurais mieux aimé la nuit ! Mais si ça vous arrange !

— Alors allons-y.

Jetant un dernier regard à la branche, d'où l'oiseau s'était d'ailleurs envolé, le vieux bonhomme rajusta son veston, et marchant aux côtés de Stanley Chester, se dirigea vers la prison de Pentonville. Ce fut seulement devant le grand portail que l'ancien gardien rompit son mutisme.

— Nous y voilà ! Je me demande ce que la chouette et le rouge-gorge vont dire en me revoyant !

Faisant un petit signe amical au concierge, qui, ne fit aucune difficulté pour les laisser rentrer, il prit par un chemin de service et arriva bientôt au mur de l'enclos.

— En contournant par le hangar, on y est, déclarait-il. La porte n'est jamais fermée....

Il obliqua à gauche et longea le mur pendant une trentaine de mètres. Comme il l'avait annoncé, la porte était ouverte et les deux hommes se trouvèrent dans le triste lieu de sépulture.

Sans s'arrêter à philosopher, Stanley Chester le traversa et s'arrêta devant la fosse vide.

— C'est ici, dit-il.

Le vieux gardien contempla le trou.

— Ah ! Ah ! Il s'est envolé, celui-là ! Voyons si les deux autres ont été plus fidèles.

Il jeta un coup d'œil vers la porte de la maison basse, et eut un petit rire de contentement.

— Il n'a pas bougé, lui. Vous le voyez !

Stanley Chester suivit son geste. A un des angles de la chambre de mort, un rouge-gorge avait fait son nid.

— Et l'autre ? Est-elle toujours à sa place ?

Son regard erra le long du triste mur et enfin s'immobilisa.

— Le trou est là, et elle y est probablement. Mais c'est la nuit qu'il faut la voir. C'est par eux que je comptais. Ici le rouge-gorge et là la chouette. La bonne influence et la mauvaise. Ceux qui étaient plus près de l'un avaient le bonheur dans l'au-delà. Tandis que les autres... Oh ! Je me les rappelle tous maintenant, et je n'ai qu'à les évoquer. Écoutez.

Et fermant les yeux, Looney Jack se mit à réciter d'une voix qui impressionnait étrangement autant par son son particulier que par le sens des paroles.

— A dix pas de la chouette et à deux du robin. C'est Jim Wood, celui qui tua pour voler.

« A neuf pas de la chouette et à trois du robin, c'est Slater, dont la main fut rougie du sang aimé.

« A huit pas de la chouette et à quatre du robin, c'est Crippen, dont les doigts versèrent le poison.

« A sept pas de la chouette...

Stanley Chester ne l'écoutait pas. Comprenant que cette obsession des oiseaux fournissait à cet homme le moyen de repérer chacune de ces tombes anonymes, il s'était avancé vers le trou béant et mesurait la distance qui le séparait du trou dans le mur d'un côté et de la porte de la chambre de pendoison située dans un axe différent.

— A quatre pas de la chouette et à douze du robin ? interrogea-t-il.

Looney Jack interrompit sa monotone litanie.

— A quatre pas de la chouette et à douze du robin ?

Un instant, il hésita, dérouté sans doute de ne plus suivre la filière, mais il se reprit vite.

« A quatre pas de la chouette et à douze du robin : là dort celui qu'un père ne put pas embrasser. » Oui, c'est cela ! « Celui qu'un père ne put pas embrasser. » Tandis qu'à côté, à cinq pas de la chouette et à douze du robin, c'est Kilner, qui égorgea une enfant.

— Mais son nom ? Son nom ? supplia Stanley Chester en voyant que l'autre allait continuer sans avoir fourni le renseignement demandé.

L'homme s'arrêta, un immense étonnement peint dans son regard.

— Je ne sais pas. J'ai oublié son nom. Pour moi, il a toujours été : « celui qu'un père ne put pas embrasser. »

Stanley Chester serra les poings de rage. Ainsi, à deux pas du but, il était vaincu ! Alors que ce vieux fou pouvait égrener les noms de tous les suppliciés et découvrir l'emplacement de leur tombe, il y en avait un seul qu'il ne connaissait que par un événement de sa vie, qui avait dû le frapper, et c'était celui dont il avait besoin !

Il voulut insister, se fâcher, il comprit l'inutilité de tout ce qu'il pourrait tenter.

Ce n'était pas en vain que le vieux gardien avait été baptisé Looney Jack. On ne discute pas avec les gens à marotte.

— Merci du renseignement ! assura donc d'un ton convaincu Stanley Chester en faisant un pas en arrière. Vous dites que cette tombe, sans erreur possible, a contenu le corps de « celui qu'un père ne put pas embrasser ? »

— Comptez vous-même. A quatre pas de la chouette et à douze du robin.

— Je m'en rapporte à vous.

Le vieux gardien toucha sa casquette et demanda :

— Vous n'avez plus besoin de mes services ?

— Plus pour le moment. Si vous voulez que nous partions.

Looney Jack porta son regard vers le trou de la chouette et le nid du rouge-gorge, et leur ayant fait un petit signe d'adieu, suivit Stanley Chester.

A la porte de la vieille bâtisse, il prit congé, mais comme Stanley Chester essayait de lui glisser une pièce dans la paume, il expliqua.

— A quoi bon ! J'ai mieux que ça comme récompense ! Car je peux bien vous le dire maintenant. L'oiseau que vous avez pris pour un moineau tout à l'heure — oh ! ne vous excusez pas, tout le monde commet la même erreur — eh bien, c'est un oiseau qui a pris un déguisement : c'est l'oiseau de Peter Pan. Je vais le rejoindre. Au revoir sir.

Stanley Chester n'osa pas sourire.

« Après tout, songea-t-il, puisque ça le rend heureux ! Ah ! si l'humanité entière voulait seulement prendre tous les moineaux de la création pour des oiseaux bleus, comme la vie serait belle ! »

Il héla un taxi, et sautant dedans jeta l'adresse du Yard. Il fut bientôt rendu à destination et allait regagner son bureau quand une pensée lui traversa l'esprit.

Peut-être Simpson, un de ses collègues qui travaillait aux archives, pourrait-il le renseigner ?

Il grimpa deux étages, frappa à une porte, et sur une réponse affirmative, entra.

Simpson, qui avait cinquante-trois ans, et qui devait ce poste de tout repos à une blessure, était en train de compulser des dossiers.

— Well ! Well ! déclara-t-il en apercevant le jeune policier, Mr. Chester en personne ! Qu'est-ce qui

amène Mr. Chester, dans mon antre ? Le désir de connaître l'histoire du Yard depuis sa fondation ou bien le besoin d'être documenté sur ses directeurs successifs avec l'âge de leur épouse et le nombre de leur progéniture ?

Stanley Chester secoua la tête.

— Un peu moins que ça, Simpson ! Je suis beaucoup moins ambitieux.

— Dommage ! J'aurais eu plaisir à faire montre de mon érudition.

— Rassurez-vous, je viens justement la mettre à l'épreuve.

— Bravo, alors allez-y !

— Simpson, parmi tous les condamnés à mort exécutés, y en a-t-il un à qui pourrait s'appliquer cette phrase : « Celui qu'un père ne put pas embrasser ? »

Simpson posa sa plume et releva ses lunettes.

— C'est sérieusement que vous me posez cette question, Chester ?

— Très sérieusement, Simpson.

— Vous ne lisez donc pas les journaux ?

— Mais régulièrement, au contraire.

L'archiviste sourit avec bonhomie.

— Au fait, c'est vrai, vous tétiez encore le lait de Mme votre mère à cette époque, à moins que vous n'ayez été élevé au Nestlé. C'est une excuse. Sachez donc, jeune ignorant, que ce surnom fut forgé par les âmes sensibles pour un homme qui avait commis un crime crapuleux et que l'on exécuta le 2 mars 1926 : John Lincoln.

— John Lincoln ?

— Oui, le fils de Trébitch Lincoln, le grand agitateur antianglais qui se trouvait alors dans une lamaserie au Thibet et qui ne put arriver à temps pour embrasser son fils, le Home Office ayant refusé de surseoir à l'exécution.

Stanley Chester avait froncé les sourcils :

— Au Thibet ! qu'est-ce qu'il y faisait ?

— Ce qu'il y fait encore maintenant : comploter contre l'Angleterre en préparant, avec la Russie soviétique, un soulèvement général des Indes. Ah ! c'est un rude bonhomme que Trébitch Lincoln, et vous liriez sa vie que vous auriez l'impression de lire un roman.

Stanley Chester réfléchit un moment et ne put s'empêcher d'établir un rapprochement.

— Mais, dites-moi, Simpson, le Thibet, c'est du côté de la Chine ?

— Je crois que oui. C'est du moins un bruit que font courir les géographes. On assure même que le Thibet et la Chine ont partie liée et que ces aimables créatures n'attendent qu'un jour pour... mais c'est toute l'histoire du Péril Jaune qu'il faudrait vous exposer, mon cher ami. Qu'est-ce qui vous prend ?

Stanley Chester, se levant d'un bond, venait d'asséner un coup de poing formidable sur la table de l'archiviste.

— Simpson, savez-vous que ce que vous venez de m'apprendre là est très curieux !

— Sur la proximité géographique de la Chine et du Thibet ?

Stanley Chester ne releva pas l'ironie.

— Non, Simpson, non, c'est mieux que ça. Je ne peux pas vous dire encore de quoi il s'agit, car c'est vague, tout à fait flou. Mais c'est comme si vous veniez de m'allumer un phare dans les ténèbres. J'ai l'impression qu'au premier feu tournant, tout va s'éclairer, et qu'enfin je comprendrai ce qui m'échappe si complètement encore.

— Eh bien, tant mieux, Chester. Parce qu'en ce qui vous concerne, je vous assure que vous n'êtes pas clair du tout.

— Oh ! je le deviendrai. Et ce premier pas vers la vérité, grâce à qui l'aurai-je fait ? A la chouette qui était

à quatre pas et au robin qui était à douze ! C'est fantastique.

L'archiviste reposa sa plume.

— Vous êtes sûr que vous n'avez pas bu Chester ? Non ? C'est dommage. Parce que si vous continuez, je finirai par être de l'opinion de Stackpool. Vous avez trop d'imagination.

Stanley Chester éclata de rire.

— Stackpool ? Vous verrez que c'est lui qui me fera des excuses. et à la chouette aussi et au robin ! Je vous dis que j'entrevois le bout du premier fil ! Et quand je le tiendrai...

Il serra chaleureusement la main de l'archiviste qui attendit que la porte soit refermée pour pousser un soupir et se toucher le front, et descendant allégrement les deux étages, regrimpa dans l'aile du Yard où était son bureau.

Il y trouva Jimmy Winkles qui bayait aux corneilles en suivant d'un œil ennuyé le vol de deux mouches autour de la lampe électrique.

— Well, Winkles ! Rien de neuf ?

Le vieux policier se leva, et porta la main à son front.

— Si, sir. Une visite.

— Une jolie femme ? Un ami ?

— Ni l'un ni l'autre, sir. Une robe à barbe !

— Hein !

— Le Chinois, sir !

Toute l'attention de Stanley Chester reparut comme par enchantement.

— Il t'a dit ce qu'il me voulait ?

— Je crois qu'il ne vous voulait rien, sir. Il sortait de chez sir Basil Hampton et il ne voulait pas quitter le Yard, sans profiter de l'occasion de vous serrer la main.

Stanley Chester réfléchit une seconde.

— Winkles, il souriait le Chinois quand il est venu ?

— Ah pour ça oui, sir ! Un de ces sourires chinois qui plissent tout.

— Je vois ça. Eh bien, Winkles, la prochaine fois que le Chinois et moi nous nous trouverons face à face, je te parie vingt livres contre un penny qu'il ne sourira plus.

— Pourquoi, sir ?

— Parce que c'est moi qui sourirai à sa place, et que j'ai comme une idée que nous ne pouvons pas sourire tous les deux ensemble.

— Absolument comme ma femme et moi, sir !

— Oui, mais probablement pour des raisons différentes. Souviens-toi de ce que je te dis, Winkles.

— Entendu, sir !

— Dans ce cas, va à la bibliothèque et apporte-moi l'*Encyclopédie Britannique*, à la lettre T. J'ai besoin de me documenter pour apprendre à mieux sourire. Car j'ai l'intention, avant peu, d'avoir un sourire large comme ça, Winkles. Presque comme un chat du Cheshire.

Et ayant vu sortir son fidèle Winkles, Stanley Chester s'approcha de la fenêtre et serra les poings. Il ne souriait plus maintenant, car il songeait à la lutte et sa pensée était retournée à Holloway à la cellule où attendait la meurtrière de sir Saint-John Millet.

Un instant, il demeura ainsi rêveur et tout à coup murmura :

— Le Thibet ! Le Thibet !

VIII

THIBET ! TERRE DE LÉGENDES

« Faisons le point, et pour une fois ne nous emballons pas, songea Stanley Chester à nouveau seul, sitôt que le sergent lui eut apporté le volume demandé. Mon vieux professeur de philosophie à Cambridge assurait qu'il n'est rien de tel que de sérier les questions. Suivons son conseil.

» D'un côté nous avons le meurtre, résolu si l'on veut, mais à mon avis encore inexpliqué, du ministre des Affaires étrangères. Crime d'amour, assure Stackpool ! A quoi je réponds : crime politique ou diplomatique.

» Stackpool appuie son jugement sur un paquet de lettres. Moi, sur l'ombre d'un coin de papier. Et quand je dis « l'ombre », je ne me trompe pas, puisque ce coin de papier a brusquement disparu sans qu'on puisse dire comment. Au point de vue poids du document, Stackpool l'emporte. Mais ne sont-ce pas les impondérables qui ont quelquefois raison ?

» De l'autre côté, nous avons un cambriolage que rien n'explique encore et qui pourrait à la rigueur être attribué au geste d'un sadique. Mais il faut tenir compte de

la personnalité ainsi troublée dans son dernier sommeil.

» Il s'agit de John : Lincoln. Le fils d'un homme haïssant l'Angleterre et qui continue ses intrigues. Ceci ouvre des horizons spéciaux.

» Entre ces deux affaires, aucun rapport apparent. Dans ces conditions, comment expliquer le petit choc que j'ai éprouvé tout à l'heure chez Simpson ?

« A un simple mot : le Thibet ! Et à un fait tout aussi banal : la proximité géographique de la Chine et du Thibet. Ce qui me ramène à la grande ombre du Chinois.

» Évidemment, Sidney Webb serait ici ou Stackpool, que l'un et l'autre attribueraient ce petit choc à une idée fixe qui devient presque une obsession. Ils me reprocheraient de voir du Chinois partout. C'est une objection que je ne dois pas négliger mais sans, pour cela, me détourner de mon intuition première.

» Ceci nous ramène au point où nous en étions tout à l'heure : Y a-t-il un rapport entre les deux affaires ? Se raccordent-elles par un point quelconque ? Mystère ? Mystère ? Mystère ? »

Stanley Chester réfléchit un long moment, les yeux fixés sur le feu de coke dont les flammèches bleues couvraient le long de la grille. Brusquement il abandonna sa recherche.

— Voyons un peu ce qu'ils racontent, là dedans sur le Thibet, décida-t-il en attirant à lui l'imposant volume de l'*Encyclopedia Britannica*. Peut-être mon subconscient profitera-t-il de ce moment de répit pour éclairer un peu ma lanterne !

Il ouvrit le volume et ayant trouvé l'article qu'il désirait, s'absorba dans sa lecture.

En vingt minutes, Stanley Chester accumula plus de science sur le Thibet que ne lui eussent donné deux mois de voyage dans ces régions inhospitalières. Il s'était fait une opinion complète sur les coutumes et les habi-

tants et n'ignorait rien des règles liturgiques d'après lesquelles étaient choisis à la mamelle les futurs Dalai-Lamas. Lhassa, la ville sainte, n'avait plus de secret pour lui, et il pouvait même se vanter de posséder quelques notions du Yoghisme et de ses mystères.

« Tout cela est très joli, songea-t-il, mais je ne vois guère où cette science va me mener ! A moins que je ne veuille imiter l'exemple de Trébitch Lincoln et entrer, moi aussi, dans une lamaserie. »

Il s'imagina le crâne tondu et revêtu d'une robe de lama et ne put s'empêcher de rire à cette évocation. Pourtant, son rire ne fut pas de longue durée ; une nouvelle pensée venait de lui traverser le cerveau.

Que Trébitch Lincoln, cet Allemand qui avait eu l'art de devenir membre de la Chambre des Communes et qui, percé à jour au moment de la guerre, était devenu un des pires ennemis de la grandeur britannique, se fût réfugié au Thibet, cela n'avait rien d'extraordinaire. Ce qui l'était par exemple, c'est que le fils d'un tel homme eût pu se rendre coupable d'un crime aussi crapuleux que celui qui lui avait mis la corde au cou !

L'argent ne devait pourtant pas lui manquer, ni les hautes protections ! Comment, dans ces conditions, concevoir qu'il eût imité la pègre et surtout que le Home Office, toujours si conciliant, n'eût pas accordé le sursis qui eût permis à un père d'embrasser une dernière fois son fils ?

« Celui qu'un père ne put pas embrasser ! » Fallait-il que le fait eût été sans précédent pour avoir à ce point frappé l'imagination d'un gardien de prison !

Peut-être avancerait-on comme excuse que Trébitch Lincoln était un ennemi mortel ! Mais le Home Office n'avait-il pas, pour tradition, de toujours mieux agir, afin de montrer son esprit chevaleresque envers les ennemis qu'avec les amis ?

Non, il devait y avoir autre chose.

Stanley Chester reporta ses yeux sur le feu de coke et n'y trouvant pas ce qu'il y cherchait, revint à sa lecture.

Cette fois, il augmenta son savoir de quelques aperçus sur la lutte religieuse entre les Anglais des Indes et le Dalai-Lama, ainsi que sur la fuite de ce dernier en Chine.

Cela ne lui fit pourtant pas grande impression. Si ses yeux lisaient, son esprit continuait à vagabonder.

Tout à coup, la pensée qu'il n'entrevoyait qu'indistinctement se formula.

— Et si pourtant ce crime n'avait pas été le crime crapuleux que l'on prétend ? Si cette hâte, inhumaine, apportée à l'exécution, n'avait justement eu pour but que d'empêcher un entretien entre le père et le fils ?

Il se leva, incapable de demeurer immobile, et arpenta plusieurs fois son bureau.

La pensée s'ancrait de plus en plus fermement en lui.

Certes, ce n'aurait pas été la première fois que l'on aurait vu l'Intelligence Service attirer un adversaire dans un piège et laisser à un jury, inconscient du rôle qu'on lui faisait jouer, le soin de dénouer une situation embarrassante !

Il n'était que de consulter l'histoire mondiale, partout où l'Intelligence Service avait étendu ses ramifications.

Le terrible, dans ces cas-là, c'est qu'il était inutile de vouloir établir la vérité. La version officielle était la seule qui comptât.

Stanley Chester s'adossa à la cheminée, et demeura à rêver. Une chose lui paraissait lourde de conséquences. Le refus d'un sursis. Pourquoi l'avait-on refusé ?

Il sourit en songeant à ce que serait la réaction d'un Stackpool pour qui le respect de la chose jugée était un article de foi, s'il allait le trouver pour lui avouer ses doutes. Par la même occasion, il se dit aussi que les diri-

geants ne manifestent jamais beaucoup d'admiration pour les héros trop curieux qui veulent soulever certains voiles.

Il se dit tout cela, mais tout bien considéré, ce fut sans l'ombre d'une hésitation qu'il prit sa détermination. On l'avait chargé d'éclaircir un mystère : celui d'une tombe violée, il l'éclaircirait, dût-il se casser les reins.

— C'est charmant, ne put-il s'empêcher de remarquer. Je me suis déjà mis Stackpool à dos en suivant l'affaire du Foreign Office où je crois, de plus en plus, à l'innocence de la femme, et voilà que je vais peut-être, si mes prévisions sont exactes, m'attaquer à l'Intelligence Service. Si j'en sors à mon honneur, c'est du coup que je pourrai croire à mon étoile. Mais pour l'instant, tâchons de rassembler nos idées.

Il s'assit devant une feuille de papier et reporta son esprit à la tombe si étrangement cambriolée.

— De deux choses l'une : où l'on a volé cette terre par respect pour les cendres qu'elle contenait, afin de leur donner une sépulture honorable, et dans ce cas, je suis entièrement avec le voleur ; ou bien on l'a prise pour une autre raison et la question préliminaire se pose : laquelle ?

Il s'énuméra celles qui lui vinrent à l'esprit et ne trouva rien qui le satisfît. Comprenant qu'il perdait son temps il abandonna ses recherches et à nouveau, mais avec un enthousiasme moindre, reprit son *Encyclopédie*.

Il lui restait encore deux colonnes à lire, et décidé à en finir, il s'attela à sa besogne.

Il contempla d'abord quelques images thibétaines et décida que ce n'était certainement pas là qu'il irait choisir une femme si jamais il avait le malheur de devenir veuf.

Le paragraphe suivant lui causa heureusement une agréable surprise, il y était question d'une légende.

« Une tradition fermement établie, y lisait-on, et dont un récent explorateur anglais a pu relever trace dans les couches inférieures bien que les classes cultivées se défendissent d'en parler ou traitassent la chose de fable, a trait à une caverne mystérieuse qui percerait de part en part une des plus importantes montagnes du pays. Cette caverne, ou plutôt ce souterrain, ferait communiquer directement le Thibet avec les Indes et ne devrait s'ouvrir au Dalai-Lama que lors de l'envahissement de ce pays et l'extermination des étrangers. Chose curieuse, l'on retrouve trace de cette croyance au Népal, partie des Indes où déboucherait le fameux tunnel et terre également longtemps interdite. »

Stanley Chester, pour qui une légende avait toujours un attrait sans rival, allait relire ce passage quand un mot, qu'il avait souvent prononcé au cours de ces derniers jours, accrocha son regard.

Sautant au bas de la page, il lut ces lignes imprimées en petits caractères.

« S'il faut en croire les travaux de Mrs. Neel-Doff, la célèbre exploratrice qui parcourut le pays dans tous les sens, et reçut l'hospitalité dans maintes lamaserie, certains symboles de la religion catholique ne seraient pas inconnus des lamas. C'est ainsi que dans beaucoup de couvents, l'on trouve la croix ansée, symbole sur la signification duquel les prêtres observent le mutisme le plus complet. »

La foudre serait tombée aux pieds de Stanley Chester qu'il n'aurait pas reçu une commotion plus forte.

La croix ansée ! Le hasard venait de lui fournir la signification du mot commencé par sir Saint-John Millet et que ce dernier n'avait pu achever.

Ce mot avait trait à un symbole du Thibet ! Et l'intuition vague qu'il avait eue dans le bureau de l'archiviste était confirmée : il y avait un rapport entre le viol de la

tombe et l'assassinat du ministre des Affaires étrangères. Dans toutes deux, le Thibet servait de toile de fond.

Un moment, Stanley Chester demeura silencieux. Puis à haute voix il se mit à répéter le dernier message du ministre :

« Il n'avait qu'un but, la croix ansée ! »

Tout à coup, il éclata :

— Mais si l'assassinat de sir Saint-John Millet se rattache à quelque affaire diplomatique touchant le Thibet, c'est donc la preuve que la femme n'a rien à y voir ! Toute l'histoire des lettres n'est qu'invention et trompe-l'œil ! Elle est victime de la plus odieuse machination !

Il s'était levé, surexcité au plus haut degré, avec l'intention bien nette d'aller trouver sir Basil Hampton et de le mettre au courant. Il était déjà dans le corridor quand il s'arrêta. Il allait oublier qu'à la base de tout, il y avait une histoire où l'Intelligence Service était peut-être mêlé. Quel poids, dans ces conditions, accorderait-on à ses suppositions ? N'était-ce pas folie de sa part de s'adresser à ceux-là mêmes qui pourraient encore avoir intérêt à ce que subsiste le mystère ?

Il revint sur ses pas, et rentra dans son bureau.

Dans son esprit, le doute n'était pas possible. Le message incomplet du ministre prouvait un drame où la politique, et non l'amour, jouait un rôle. Mais avait-il des preuves suffisantes pour faire partager son opinion ? Il pesa ce qu'il pourrait mettre dans la balance d'une part et ce que l'accusation mettrait dans l'autre. Il dut reconnaître que le plateau penchait effroyablement du mauvais côté.

Il n'apportait, somme toute, que des hypothèses, des intuitions, tandis que l'accusation offrait des faits tangibles et matériels : le paquet de lettres, le poignard,

sans parler de la phrase de la meurtrière qui pouvait être interprétée comme un aveu.

Que ferait-il devant ce faisceau ? On lui rirait au nez, et une fois de plus, on lui jetterait à la face sa réputation de rêveur sans qu'il eût fait avancer d'un pas la cause qu'il défendait.

Quoi qu'il en eût, il devait encore se taire et chercher... Chercher, mais où ?

Il se prit la tête à deux mains.

Ah ! si seulement il avait un point d'appui un peu stable ! Si seulement il avait pu savoir de quoi traitait le document que l'on avait consulté dans le coffre-fort du ministre, la nuit de l'assassinat ! Mais en dépit de toutes ses espérances, le petit père Hilliard n'avait pu lui fournir aucune indication. C'est en vain qu'il avait fait appel plusieurs fois à lui. Le bon vieux secrétaire ne savait rien.

C'était à désespérer, et un moins tenace ou moins optimiste que lui y aurait renoncé.

Le dernier événement en date, le cambriolage de la tombe, arrêta pourtant son esprit. Quel but avait-on poursuivi en accomplissant un tel acte sans aucune raison apparente ? Serait-ce par hasard que...

Il hésita, entrevoyant vaguement, là aussi, quelque chose dans les ténèbres, mais n'osant formuler sa pensée de peur d'influencer son jugement.

Il voulut en rire, chercha encore et revint à nouveau à son idée première.

— Et si c'était parce que dans cette terre il y avait un objet dont on a voulu s'emparer ?

La difficulté, alors, serait d'expliquer sa présence. Le directeur de la prison ne lui en avait pas fait mystère : les condamnés, une fois le décès constaté, étaient déshabillés et enterrés recouverts de leur seul suaire, dans un lit de chaux.

Tout document aurait donc été détruit. Et puis, comment admettre qu'il eût échappé aux investigations des gardiens et du médecin ?

Stanley Chester ferma les yeux et réfléchit.

Devant lui il voyait défiler des images. C'était comme si un écran eût été tendu sur lequel son imagination projetait ses pensées. Cela dura un temps qu'il eût été incapable d'évaluer, mais quand il ouvrit les yeux, il y avait quelque chose de changé dans sa physionomie.

Parmi toutes, il avait l'impression d'avoir vu défiler la bonne.

Il ne haussa pas les épaules comme il faisait souvent. Quelque chose lui disait qu'il était sur la piste. Il prit simplement une feuille de papier et traça quelques lignes.

Par deux fois, il ne s'estima pas satisfait. Enfin, une troisième version lui parut convenir. Il la relut, en pesant chaque mot, et l'ayant pliée en quatre, il la glissa dans une enveloppe. Ceci fait, il prit ses affaires et sortit.

Un taxi le conduisit à Fleet Street, à l'hôtel d'un des plus grands quotidiens. Ayant demandé le bureau de la Publicité, il fut accompagné par un groom à un grillage derrière lequel travaillait un homme aux yeux protégés par une visière de cuir vert.

— Ceci dans les *Agony Columns* ¹, dit-il en tendant son enveloppe.

L'homme à la visière prit le papier, lut le texte et compta les mots.

— Ça fait une livre 7 et 6. C'est pour une seule fois ?

— Non, aussi, longtemps que ce sera nécessaire.

— Dans ce cas, il faudra un dépôt.

Stanley Chester arrangea les choses, et ayant versé la somme demandée prit congé de son interlocuteur.

1. On appelle ainsi les colonnes où l'on insère les communications personnelles et la Petite Correspondance.

Il allait descendre le grand escalier de marbre quand il ne put retenir une exclamation. Comme si un Dieu ironique s'était complu à arranger les choses, le Chinois sortait au même instant de l'ascenseur au bout du corridor.

« Je parie qu'il va me dire qu'il vient voir le propriétaire, un de ses grands amis ! songea Stanley Chester. Cet animal-là semble connaître tout le monde. Ne lui fournissons pas l'occasion de m'écraser de sa supériorité mondaine une fois de plus. »

Il hésitait sur la conduite à tenir, quand le Chinois, qui venait dans sa direction, l'aperçut.

Instantanément sa figure s'illumina de ce sourire plein de bonhomie qui allait si merveilleusement à ses allures de bon vieux père asiatique.

— Les dieux me comblent qui me permettent, à nouveau, de me trouver sur votre route ! s'exclama-t-il.

Stanley Chester prit la main qu'il lui tendait et, à son tour, sourit largement.

— Puisque ma connaissance de votre admirable langue est, hélas ! absolument nulle, qu'il me soit permis de vous saluer dans l'idiome d'un peuple très voisin du vôtre et de vous dire : « Aum Mani Padmé Houmhri. »

Une lueur étrange passa dans les yeux du Chinois, mais ce fut un simple éclair. La seconde d'après il avait retrouvé sa sérénité.

— Mais, commença-t-il, c'est du...

— Du thibétain, oui. C'est d'ailleurs tout ce que je sais de la langue de ce peuple si peu connu, que j'admire beaucoup pour deux raisons : il est malheureux et il porte, comment dire ? allégrement sa croix.

La voix de Stanley Chester appuya légèrement sur les deux derniers mots sans qu'il cessât pour cela de sourire.

Il put se rendre compte qu'il avait trouvé un point

sensible. Comme par enchantement le sourire avait disparu. Les paupières s'étaient plissées et derrière les lunettes d'or, l'on n'apercevait plus qu'une petite fente qui semblait guetter.

Il reparut vite, pourtant, chez le Chinois, trop habitué à masquer ses sensations et à maîtriser ses nerfs. Serrant la main du jeune policier qu'il n'avait pas lâchée, il lui montra une porte capitonnée devant laquelle veillait un huissier.

— Le temps fuit, et mon rendez-vous approche ! Que dirait un des plus grands maîtres de la presse moderne si un humble disciple de Confucius ne respectait pas cette chose plus précieuse que l'or : le temps des autres !

Il fit un petit salut amical et, tournant sur ses talons, laissa le jeune policier.

Stanley Chester le vit dire un mot et être immédiatement introduit, mais il n'y fit même pas attention, car un autre sentiment était en lui. Il venait de porter un coup à son adversaire et celui-ci avait réagi exactement comme il l'eût désiré. Le mot magique : le Thibet ! avait trouvé sa résonance. Stanley Chester était fixé.

Il descendit le grand escalier et allait traverser le hall pour sortir quand il s'arrêta pour rire. Un souvenir venait de lui revenir à la mémoire. Il se rappelait que peu d'heures auparavant il avait parié avec Jimmy Winkles.

Il venait de gagner les vingt livres que théoriquement il avait jouées contre le penny de son brave assistant.

La preuve était faite que le Chinois et lui ne pouvaient pas sourire en même temps. Le sourire de l'un tuait net celui de l'autre.

*
* *
*

En ouvrant le journal, le lendemain matin, Stanley

Chester chercha immédiatement la page des « Agony Columns ».

Il découvrit son annonce insérée entre l'appel d'une femme qui assurait à son mari que tout était pardonné et la déclaration, encore plus catégorique, d'un mari qui prévenait le pays entier : « qu'il ne répondait plus des dettes pouvant être contractées par son épouse, la dite dame ayant déserté sa table et son lit. »

Il la lut attentivement et jugea qu'elle ne pouvait être plus explicite.

« Avis, disait-elle. La ou les personnes ayant assisté aux derniers moments de « Celui qu'un père ne put pas embrasser » et qui pourraient fournir des renseignements, sont priées de s'adresser de 10 à 11 et de 6 à 7 au 14 Edgware road, au troisième étage, porte à gauche. Le secret absolu est promis. Il y va du salut d'une âme. »

L'adresse indiquée était celle d'un de ses amis actuellement absent de Londres. Il était ainsi assuré de ne pas écarter les personnes qu'aurait pu effaroucher sa qualité de policier. D'autre part, il s'assurait la liberté entière de ses actes, car chez lui ou au Yard, il n'aurait pas eu les coudées franches.

Il replia le journal, et voulant savoir si sa communication amènerait un résultat, prit un penny dans sa poche et le posa sur son pouce.

— Si c'est « tête » je gagne ; si c'est « queue » je perds.

Il lança la pièce vers le plafond et la laissa retomber. Il vit que c'était « tête » et en ressentit une véritable joie.

« D'ailleurs, monologua-t-il en rempochant son penny. Si la pièce était retombée « queue », j'aurais recommencé jusqu'à ce qu'elle me donne « tête ». C'est avec de la persévérance que l'on vainc le sort. »

Les deux premiers jours ne lui apportèrent pas pourtant confirmation de cet optimisme.

Bien qu'il transportât ses pénates à Edgware road

aux heures indiquées dans l'annonce, personne ne se présenta.

« Aurais-je donné un coup d'épée dans l'eau ? se demanda-t-il, ou une fois de plus laissé mon imagination m'entraîner trop loin ? »

La matinée du troisième jour fut tout aussi décevante et la soirée promettait de l'être également quand, vers les six heures et demie, un coup de sonnette timidement donné vint le faire tressaillir.

Allant rapidement à la porte, il l'ouvrit et se trouva face à face avec un homme déjà âgé. Celui-ci était très pâle et ce fut d'une voix mal assurée qu'il demanda :

— C'est au sujet... de l'annonce. C'est bien ici, n'est-ce pas ?

Mettant dans sa voix autant de chaleur que possible, afin d'inspirer confiance, Stanley Chester fit entrer son visiteur dans la pièce qui servait de chambre à coucher et de studio. Il lui indiqua du geste un fauteuil, et l'inconnu s'y dirigeait, quand brusquement il s'immobilisa, une expression de terreur dans le regard.

Il voulut parler, mais aucun mot ne sortit de ses lèvres. Les yeux braqués droit devant lui, il regardait comme un homme qui aurait vu la mort.

Surpris de ce mutisme et de cette terreur sans cause apparente, Stanley Chester se tourna légèrement et à son tour s'immobilisa.

A la vitre inférieure, une face humaine était écrasée, et la main qui tenait le rebord supérieur était armée d'un revolver.

Les choses se déroulèrent si rapidement que Stanley Chester n'eut pas le temps d'intervenir. Il vit l'être se hisser jusqu'à l'espace resté libre entre la vitre et le haut de la fenêtre et abaisser son revolver.

L'inconnu n'avait pas bougé et se tenait toujours sous le lustre.

Il y eut une détonation sèche, et ayant reporté son regard vers le visiteur, Stanley Chester le vit s'effondrer sur les genoux, et étendant les bras en croix, tomber face contre terre.

Il s'élança vers lui, mais la pensée de l'assassin l'arrêta dans son élan. La nuit était tombée ; s'il n'agissait pas immédiatement, le meurtrier disparaîtrait.

En un bond, il fut à la fenêtre, d'où la silhouette humaine avait déjà disparu. Il rejeta le montant et, se penchant au dehors, scruta les ténèbres. Il crut apercevoir une ombre qui, après avoir glissé le long d'un conduit, sautait sur un balcon. La seconde d'après, la nuit avait tout englouti et il se demanda s'il n'avait pas été victime d'une illusion.

Il regarda le trafic qui se déroulait, trois étages au-dessous, et décida qu'il était inutile d'appeler ou de descendre. A cette heure, qui était celle de la sortie des magasins et des ateliers, quelle probabilité y avait-il qu'un policeman ou un passant eût remarqué le fuyard ?

Il se laissa aller à proférer un juron et revenant vers l'inconnu qui gisait sur le tapis, le souleva avec précaution. Il lui ôta le foulard qu'il portait noué autour du cou, et tout de suite fit une constatation : l'homme était un clergyman. A son col retourné ainsi qu'à son gilet, l'erreur n'était pas possible.

Il déboutonna le gilet et, entr'ouvrant la chemise, chercha la plaie. Un instant, il avait espéré une simple blessure, mais la main de l'assassin n'avait pas tremblé et la balle avait frappé en plein cœur.

Stanley Chester s'agenouilla au côté de l'inconnu. Puisque l'irréparable était accompli, il ne lui restait qu'une chose à faire : tenter de tirer le drame au clair et voir si quelques papiers pourraient jeter un peu de lumière sur ce mystère qui s'ajoutait à tous les autres.

Fouillant dans le veston, il découvrit ce qu'il cher-

chait et d'une poche intérieure tira un portefeuille.

Il en sortit le contenu et ne put s'empêcher de faire la moue. Sa trouvaille se réduisait malheureusement à peu de chose : quelques papiers, des cartes et une ou deux enveloppes.

L'une d'elles, d'ailleurs, ne contenait autre chose que les trois annonces soigneusement épinglées ensemble. Le reste était des notes ou des factures sans importance.

Stanley Chester jeta un coup d'œil sur l'autre enveloppe et sur les cartes.

« Mortimer Bryant », y lut-il. « Le Rectory. Mark-Cross par Tumbridge Wells. »

Il comprit la raison du retard apporté par son visiteur à répondre à l'annonce. Il n'habitait pas Londres, et ce n'est qu'à la troisième insertion qu'il avait estimé — Dieu sait après quelles réflexions sans doute ? — l'appel assez sérieux pour s'y rendre.

Peu prévoyait-il, hélas ! le résultat tragique que devait avoir sa décision !

Stanley Chester un peu déçu, remit les papiers à leur place et après un examen négatif des autres poches, se releva pour envisager sa propre situation.

Jusqu'à cette minute, pris par la soudaineté du drame, il n'avait pensé qu'à la victime et à l'assassin. Maintenant un nouveau fait se faisait jour : dans quelle situation s'était-il fourvoyé ?

Un homme venait d'être assassiné devant ses yeux, par un meurtrier dont il ne savait rien. Et cet homme, c'est lui qui l'avait convoqué et qui était, pour ainsi dire, responsable de sa mort !

Et s'il ignorait tout du meurtrier, que savait-il en outre de la victime ? Rien, si ce n'est qu'il s'agissait d'un pasteur ayant son diocèse dans le Surrey, du côté de Tumbridge Wells.

Il se redressa et se mit à réfléchir. Que devait-il faire ?

Malgré le tragique de la situation, il ne put s'empêcher de rire nerveusement.

Jusqu'à cette minute, il avait été de ceux à qui l'on fait appel dans un cas semblable. Voilà qu'un coup du sort renversait les rôles et le mettait à l'autre bout de la chaîne.

— Je suppose, songea-t-il, que je dois faire ce que l'on fait toujours en pareille occurrence : c'est-à-dire téléphoner au Yard. Je serais là-bas que j'aurais peut-être la chance d'être choisi ! Je me demande qui ils vont m'envoyer ?

Il obtint la communication et expliqua à l'inspecteur de service la raison de son appel.

Il écouta la réponse, et certain d'avoir été compris, allait raccrocher quand il se ravisa.

— Allo ! Savez-vous qui va venir ?

Il attendit quelques secondes et faisant une grimace, coupa après un bref merci.

Il regarda le cadavre qui mettait sa tache brune sur le tapis rouge et se laissant tomber dans un fauteuil prit une nouvelle cigarette.

— Ça va mal ! Ça va mal ! assura-t-il en fermant les yeux pour ne plus voir le cadavre. En toute autre occasion, nous n'éprouvons pas déjà une très grande joie à nous rencontrer, Stackpool et moi, mais je me demande sincèrement ce que ce sévère superintendant va dire en me trouvant en tête à tête avec ce pauvre type et en apprenant comment il est venu ici et a été tué !

IX

MR. STACKPOOL NE COMPREND PAS

Stanley Chester n'avait nullement exagéré le choc qu'allait éprouver Stackpool et ce dernier ne lui mâcha pas ses quatre vérités.

Ainsi, non content de poursuivre avec un entêtement qui n'avait pas de nom, des pistes ne menant nulle part, voilà qu'il convoquait les gens, à seule fin de les faire assassiner ? Si c'était pour cela qu'il était entré dans la police, il se faisait vraiment une drôle d'idée de ses devoirs. Était-il fou ? Et qu'allait penser sir Basil Hampton de cette histoire qui ferait le tour de la presse ?

— Le plus simple, suggéra Stanley Chester, serait de ne dévoiler que ce que l'on voudra ? Ce ne sera pas la première fois qu'une pareille chose se produit.

Stackpool haussa les épaules sans répondre et, tout en bougonnant, se mit à l'œuvre.

La victime étant morte sans recours, il lui prêta juste l'attention nécessaire pour s'enquérir de son identité.

— Et un pasteur, par-dessus le marché, grommela-t-il.

Il porta un peu plus d'intérêt au récit de l'agression.

— L'assassin ? Où était-il exactement ?

Stanley Chester montra la vitre contre laquelle était apparue la grosse figure et donna toutes les indications sur la position exacte des mains.

Se hissant sur une chaise, Stackpool s'accota contre le mur et examina attentivement le rebord supérieur de la fenêtre à glissière.

Un juron lui échappa.

— Naturellement ! Il fallait s'y attendre. Regardez cette marque de doigt sur la poussière et cette paume. Seulement, rien à faire. Des gants, toujours des gants. Ah ! voilà une chose que les bandits n'oublient pas.

Il resta sur la chaise et interrogea Stanley Chester sur la fuite de l'assassin. Celui-ci lui dit ce qu'il avait cru apercevoir.

Jetant un nouveau regard de regret sur le rebord en bois, Stackpool ouvrit en grand et se pencha au dehors.

— Oui, le chemin est facile à suivre. Votre homme est accroché à ce conduit qu'il a atteint par la fenêtre de l'escalier. Il est d'ailleurs probable que c'est dans cet escalier même qu'il a dû faire le guet. Il voit entrer sa victime et immédiatement se rend à son poste. Dans la nuit, il est sûr de ne pas être aperçu d'en bas, et de crainte de tomber, il met un genou sur le rebord. Votre visiteur entre et se tient en pleine lumière. L'autre n'a plus qu'à glisser sa main par l'ouverture et à tirer. Le coup fait, il descend le long du conduit, comme vous l'avez supposé et ressort probablement par une rue de derrière. A moins qu'il n'attende et ne reparaisse dix minutes plus tard dans Edgeware road comme un inoffensif passant qui n'a rien à se reprocher.

» Le second point maintenant, c'est de découvrir pourquoi l'on a tué cet homme, et là, il me semble qu'il y a quelqu'un qui peut m'aider : vous ! »

Stanley Chester ne répondit que par un mouvement de tête.

— Non ? s'étonna Stackpool. Je voudrais bien savoir pourquoi !

— Pour la bonne raison que j'attendais moi-même quelque chose que cet homme seul pouvait m'apprendre, et qu'il est mort avant d'avoir parlé.

— Et qu'attendiez-vous donc de si intéressant de la part de cet homme que vous ne connaissez pas ?

Stanley Chester hésita. Pouvait-il mettre Stackpool au courant, surtout maintenant qu'il soupçonnait une ancienne intervention de l'Intelligence Service ? Il ne le crut pas et ne pouvant continuer son silence sous peine d'éveiller les soupçons, il décida de ne parler que de la seconde affaire. L'explication vaudrait ce qu'elle voudrait, mais elle le dispenserait, en tout cas, de démasquer ses batteries.

C'est donc le plus ingénument du monde qu'il expliqua au vieux policier le vol, qu'un ordre de sir Basil Hampton en personne l'avait chargé d'élucider à Pentonville.

— Et vous pensiez que ce vieux pasteur pourrait avoir quelque chose à faire là dedans ? D'abord comment l'avez-vous connu ?

Stanley Chester sortit un exemplaire du journal de sa poche, et le tendit à Stackpool en soulignant l'annonce du doigt.

Le superintendant la lut et relut, puis regarda Stanley Chester d'un œil interrogateur.

— Comprends pas du tout ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est pourtant clair. Puisque cet homme est venu.

— Mais ce charabia : « celui qu'un père... »

Stanley Chester lui coupa la parole.

— Écoutez, Stackpool, vous êtes mon supérieur, mais je trouve que vous exagérez. Est-ce vous ou moi que sir Basil Hampton a chargé de l'affaire de Pentonville ?

Je ne sache pas que j'interviens jamais au cours de vos enquêtes ! Je vous demanderai donc de me laisser libre de conduire les miennes à ma guise.

Stackpool passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais se maîtrisant par un effort de volonté qui fit saillir les veines de son cou, remarqua d'une voix tremblante de colère ;

— Parfait ! Que Monsieur agisse à sa guise et se casse les reins si ça lui chante. Joli système qui consiste à faire assassiner les gens à domicile !

— Ça prouve une chose en tous cas, coupa Stanley Chester.

— Quoi donc, s'il vous plaît ?

— Que j'avais vu juste. On n'a pas l'habitude de tuer les gens qui n'ont rien à dire.

Stackpool, brusquement bâillonné, ne répondit pas. Malgré sa colère, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la justesse de cette remarque. Pourtant ce fut du même ton hargneux qu'il déclara en s'asseyant à une petite table :

— Je vais rédiger mon rapport et préparer un communiqué pour la presse. J'ai comme une idée que les reporters vont sauter après cette affaire comme des truites après une mouche.

Et sans attendre la réponse de son jeune collègue, il dévissa son stylo et se mit à écrire avec application.

Dans son fauteuil, Stanley Chester le regarda faire. Il avait souri à cette mauvaise humeur, et maintenant, les yeux mi-clos, il réfléchissait. Entre lui et le superintendant, il y avait le cadavre du pasteur et Stanley Chester cherchait à lire sur ses lèvres déjà blanches le secret qu'il était venu lui confier. Quel rôle avait joué cet inconnu dans la tragédie de la mort de « Celui qu'un père n'avait pas pu embrasser » ? Peut-être son récit eût-il tout éclairé ! Et voilà qu'il était mort, justement parce

que les morts ne parlent pas et que leur bouche est scellée à jamais !

Stanley Chester soupira, et pour ne plus voir cette vision que le silence rendait encore plus troublante, ferma complètement les yeux. Il ne cessa pas pour cela de l'apercevoir. Il revit l'inconnu traversant la pièce et défaisant son manteau. Mais par un jeu étrange de son imagination, il le revit tel qu'il devait être au cours du service divin, revêtu de son surplis blanc et lisant un chapitre de la Bible aux fidèles.

Sans transition, une autre image succéda à celle-là. L'inconnu tenait toujours un livre en main, mais cette fois, c'était un livre de prières et la vision fut si nette, que le cœur de Stanley Chester battit plus vite. Il la reconnaissait, la scène, car souvent, depuis l'arrestation de la meurtrière de sir Saint-John Millet, elle l'avait hanté.

Le pasteur n'était pas seul. A côté de lui, les mains liées derrière le dos et la tête recouverte d'un capuchon noir sur lequel tranchait un nœud coulant, il y avait un homme.

Oui, la scène était classique, mais il comprenait maintenant pourquoi l'inconnu aurait été à même d'apporter un peu de lumière sur les derniers moments de « Celui qu'un père n'avait pas pu embrasser. »

Il était le pasteur qui l'avait assisté dans la chambre de pendaison.

Stanley Chester rouvrit les yeux et soupira. Avoir été si près de la vérité ! Encore, s'il avait pu conserver quelque espoir qu'un autre eût reçu les confidences du pasteur ! Mais quelle probabilité y avait-il ? Cet homme, un pasteur avait dû considérer la chose comme un dépôt sacré. La dernière chance s'était évanouie.

Un moment, Stanley Chester sentit la lassitude le gagner ; un découragement comme il n'en avait jamais encore ressenti. La vue de Stackpool, traçant son rapport

avec l'application d'un écolier, agit sur lui comme un remontant. Allait-il abandonner la lutte et laisser triompher ceux qui le raillaient ? Par-dessus tout, allait-il laisser à son sort la créature dont, plus que jamais, il doutait de la culpabilité ? Il réagit et serrant les poings, lança comme un défi aux choses :

— Jamais ! Jamais !

Stackpool releva la tête avec étonnement.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez une crise ?

Stanley Chester ne voulut pas entamer une discussion.

— Ne vous inquiétez pas ! Je pensais simplement à demain et je prenais une détermination.

Stackpool bougonna quelques paroles inintelligibles et allait se remettre à son rapport quand la sonnerie du téléphone retentit.

Stanley Chester était déjà debout. Il s'arrêta pourtant au milieu de la pièce.

— Vous ou moi, Stackpool ?

— Il me semble que c'est moi qui suis chargé de l'affaire, grogna l'autre.

— Alors, allez-y.

Se levant lentement, Stackpool alla à l'appareil.

— Allo ! lança-t-il d'une voix brusque. Mais comme par enchantement son ton changea. Allo, oui, sir. Parfaitement, ici, superintendant Stackpool. Non, sir, pas un mot encore. Bien, sir, vous pouvez y compter. Entendu, sir, au revoir, sir.

Il raccrocha et demeura perplexe. Quelque chose venait certainement de le démonter. Il fit un pas, et s'arrêta à nouveau. On sentait qu'il avait envie de parler, mais qu'il ne savait comment commencer. Stanley Chester, qui l'observait du coin de l'œil, ne lui tendit aucune perche et sembla se désintéresser complètement de ce qui avait pu être dit. A la fin, Stackpool n'y tint plus.

— Mais « Damm it all », Chester ! Est-ce que vous en

sauriez, par hasard, plus long sur cette affaire que vous ne m'en avez dit ?

Le jeune policier le considéra d'un œil où l'innocence le disputait à l'ingénuité.

— Pourquoi, Stackpool ?

L'autre fronça les sourcils pour sauver les apparences.

— Parce que vous avouerez qu'il est bizarre que sir Basil Hampton, en personne, intervienne au sujet d'un crime commis il n'y a même pas une heure et dont seules quelques personnes du Yard ont connaissance.

Le cœur de Stanley Chester se mit à battre plus fort :

— De quelle manière ?

Stackpool alla à sa table, et prenant une des feuilles, la déchira en menus morceaux.

— Interdiction formelle de dire quoi que ce soit à la presse. Jusqu'à plus ample informé, silence complet. Ordre de sir Basil Hampton.

Stanley Chester eut un sourire qui en disait long.

— Vous verrez que l'on me félicitera demain d'avoir été la cause de la mort de ce brave homme.

— Vous parlez par énigmes, déclara Stackpool qui avait perdu beaucoup de sa superbe. Tout ça, c'est de l'hébreu pour moi.

Stanley Chester secoua la tête.

— Non pas même, peut-être un peu du chinois... et encore ! Mais laissez-moi faire, Stackpool. Voyez-vous, il n'y a encore que l'imagination qui compte, et j'ai une grande qualité, moi.

— Laquelle ?

— Je crois aux légendes !

X

DANS LE CALME DU RECTORY

Le Rectory de Mark Cross était une de ces demeures éminemment anglaises au porche couvert de jasmin et aux murs cachés par du lierre. Une petite pelouse la séparait de la route que longeait une haie de tamaris. L'été, la maison devait être idéale, et même en cette saison d'hiver, alors que les arbres avaient perdu leurs feuilles, elle charmait l'œil et le cœur. On ne pouvait s'empêcher de songer que dans une telle retraite, les sermons dominicaux qu'y préparait son heureux occupant ne pouvaient être teintés que du plus souriant optimisme.

Stanley Chester, qu'une inspiration avait poussé à entreprendre ce déplacement et qu'une voiture à cheval avait amené de Tumbridge Wells, s'arrêta près de la haie afin de se faire une opinion sur le Rectory.

Grâce aux bavardages recueillis à l'auberge du village par Jimmy Winkles, qui avait été du voyage, il avait eu quelques détails sur l'homme assassiné à Londres. Il avait ainsi appris qu'il vivait seul, ayant perdu sa femme quelques années auparavant, et ses trois filles étant

mariées. D'autre part, il y avait environ dix ans qu'il était à Mark Cross.

Nul n'avait pu lui dire la cure qu'il desservait avant cette date, mais tous avaient été unanimes à louer sa haute valeur morale et son inépuisable bonté. Il était bien certain, devant ces témoignages, qu'aucun doute ne pouvait être élevé sur son rôle dans l'affaire. S'il y avait participé, cela devait être, uniquement, en sa qualité de conducteur d'âmes et de consolateur.

Un autre point avait poussé Stanley Chester à venir, lui-même, enquêter sur place. Il lui semblait impossible que l'assassin se fût borné à attendre sa victime au cœur même de Londres. Pour être sûr de ne pas manquer son coup, quelqu'un avait dû venir rôder par ici.

Sur ce point, d'ailleurs, il avait éprouvé une déception. Personne n'avait remarqué la présence d'un étranger.

Stanley Chester se consola en songeant que cela ne prouvait rien. Ses adversaires avaient suffisamment montré leur habileté. Si vraiment le Chinois était dans l'affaire, ce n'est pas lui qui se serait amusé à envoyer un de ses serviteurs jaunes faire le guet.

Il décida de ne plus perdre son temps, et se dirigeant vers le petit portail s'apprêta à tirer la sonnette.

Un dernier scrupule le retint. Nul ici ne connaissait la mort du pasteur dont aucun journal n'avait parlé. Cela lui interdisait donc de se parer de son titre d'agent de Scotland Yard. Comment, dans ces conditions, s'arranger pour entrer et suivre l'enquête qui était dans son esprit ?

Il réfléchit une seconde et, croyant avoir trouvé un plan, sonna.

Quelques minutes s'écoulèrent et il se demandait si on l'avait entendu quand une porte de la maison donna passage à un chien jaune, à la longue queue touffue qui s'élança en aboyant.

Sans doute pensait-il accueillir son maître, car ce fut

avec un air dépité qu'il s'arrêta à mi-chemin en baissant son panache.

Une femme d'un certain âge portant un petit tablier blanc était derrière lui.

Stanley Chester, soulevant son chapeau, allait mentir avec aplomb et expliquer comment le pasteur lui avait donné rendez-vous et prié de l'attendre, quand elle le devança.

— Vous êtes la personne que le monsieur attend ?

Stanley Chester se demanda de quel monsieur il pouvait bien être question, mais n'eut garde de manquer cette occasion.

— Parfaitement ! répondit-il.

Tirant une clef de la poche de son tablier, elle ouvrit et refermant soigneusement derrière Stanley Chester, le précéda vers la maison.

Dans le court espace qu'il avait à franchir, Stanley Chester réfléchit. Avait-il par hasard été devancé, et justement par un de ceux contre qui il luttait ?

Il fut sur le point de poser une question, mais il songea qu'il était à quelques pas à peine du perron et que sa voix pourrait le trahir. Puisque la chance le favorisait, c'était à lui de profiter de cette occasion !

Marchant donc en étouffant ses pas, il pénétra dans la maison et, ayant traversé un hall, vit la femme s'arrêter devant une porte. Elle frappa légèrement et attendit.

— Entrez ! prononça une voix grave que le jeune policier eut l'impression de reconnaître.

La femme ouvrit et Stanley Chester, se démasquant par un mouvement brusque, se tint debout sur le seuil. Ce qu'il aperçut lui coupa la respiration.

Appuyé à un des montants de la bibliothèque et feuilletant un livre, il y avait un homme : sir Basil Hampton.

Celui-ci releva la tête, et regarda le nouvel arrivant.

Il le reconnut tout de suite et aucun trait de son visage ne bougea.

— Bonjour, Chester, prononça-t-il lentement. Voulez-vous entrer et fermer la porte derrière vous, s'il vous plaît ?

Stanley Chester obéit, trop médusé pour répondre, et demeura immobile à deux pas de la porte.

Sir Basil Hampton le contempla quelques secondes sans parler, puis, laissant un sourire jouer sur son visage, il lui fit un geste de la main.

— Ce n'était, peut-être, pas vous que j'attendais, Chester, bien que j'eusse pu prévoir votre venue. Mais puisque vous êtes ici, tant mieux, vous allez m'aider. Car il y a fort à faire, Chester !

Il lui désigna un siège près de la table et se pencha sur le bureau.

— Heureusement que les braves pasteurs ne détiennent aucun secret, et s'en remettent à celui qui régit les planètes, du soin d'écarter les cambrioleurs, Chester. Cela va nous permettre de respecter les serrures et d'arriver, pourtant, à nos fins. Voyons, qu'avons-nous ici ?

Il sortit quelques dossiers d'un tiroir, et en prenant la moitié passa le reste au jeune policier. Un instant, les deux hommes feuilletèrent en silence et ce fut sir Basil Hampton qui parla le premier.

— Rien d'intéressant dans ma partie, Chester. Des textes de sermons, des brouillons, des lettres. Etes-vous plus heureux ?

— Rien non plus ici, sir, répondit le jeune policier qui avait recouvré ses esprits, mais qui cherchait toujours à s'expliquer la présence insolite du chef suprême de Scotland Yard.

Il prit une autre liasse et laissant là ses spéculations s'absorba dans son dépouillement.

Tous les tiroirs y passèrent sans que rien yînt récom-

penser leurs efforts. Tous deux cherchaient méthodiquement et, pourtant, une pensée non dénuée d'humour vint s'imposer à l'esprit de Stanley Chester.

Il cherchait, parce qu'on le lui avait demandé ! Mais il n'y avait qu'une chose qu'on avait omis de lui indiquer : ce qu'il importait exactement de trouver.

« Sir Basil Hampton est-il donc si certain que je suis sur la bonne piste et que je sais quelque chose ? » songea Stanley Chester.

Malgré lui, il ne put s'empêcher d'en ressentir un légitime orgueil. Comme cela le vengeait des sarcasmes d'un Stackpool !

Il reposait un dossier quand la voix de sir Basil Hampton le tira de sa songerie.

— Chester, selon vous, quelle était la chose qu'aurait, pu vous dire l'homme qui a été assassiné hier soir ?

Stanley Chester ne releva pas la tête. Il ne voulait pas rencontrer les yeux de son interlocuteur et il ne répondit pas tout de suite. Sir Basil Hampton comprit la raison de son hésitation.

— A moi, Chester, vous pouvez tout dire, il me semble.

Ceci décida le jeune policier.

— Mon Dieu, sir, il me semblait impossible que quelqu'un ayant assisté aux derniers moments de John Lincoln n'eût rien à dévoiler !.

— Pourquoi, Chester ?

— Pour expliquer le cambriolage de la tombe, sir.

— Ah ! Vous avez pu savoir de quelle tombe il s'agissait ?

— Oui, sir, grâce à un gardien en retraite, Looney Jack.

Sir Basil Hampton sourit.

— Looney ? Cela ne vous inspire pas de défiance, Chester ?

— Non, sir. Pas de ce côté-là, du moins.

— Qu'est-ce qui vous en inspire alors ?

A nouveau, il y eut un moment de silence, mais sir Basil Hampton n'eut pas besoin d'user de persuasion.

— Ceux qui ont hâté l'exécution de John Lincoln, sir ! Parce qu'ils devaient avoir une raison !

— Et vous pensez que cette raison n'existe plus, Chester ?

La voix de sir Basil Hampton était grave et c'est lentement et comme en pesant chaque mot, qu'il avait prononcé cette phrase. Ce n'était pas une vaine supposition. C'était un avertissement.

— Qu'importe, sir, si cela peut épargner une vie.

— Je ne vous suis pas, Chester, et je ne vois pas ce que vous voulez dire. Seulement, il me semble que c'en a déjà coûté une !

Stanley Chester tressaillit et regarda son interlocuteur bien en face. Une idée, brutale comme un coup de fouet, venait de lui traverser l'esprit. Ce n'était pas le Chinois et ses acolytes que sir Basil Hampton soupçonnait du meurtre de la nuit précédente. C'était plus terrible. Sir Basil pensait aux hommes de l'Intelligence Service, et c'est pourquoi il était ici.

Le chef suprême du Yard, qui jadis avait été un des chefs de l'Intelligence Service, soutint le regard de son jeune subordonné sans broncher.

— Une vie ! répéta-t-il lentement. C'est cher pour un secret, Chester ! Un secret, qui n'existe, peut-être, que dans votre imagination. Car enfin rien ne prouve que la profanation de cette tombe...

Stanley Chester ne le laissa pas continuer.

— Non sir. On a volé cette terre parce qu'il y avait quelque chose dedans.

— Quoi ?

— Quelque chose que le condamné avait avec lui

au dernier moment et qu'il n'a pas pu remettre à son père.

— Qu'il aurait avalé, alors, Chester ? Vous n'ignorez pas dans quelles conditions ont lieu les inhumations !

— Je le sais, sir. Et pourtant, je ne crois pas me tromper.

Sir Basil Hampton reposa sur la cheminée un agenda qu'il était en train de feuilleter. Il sembla n'avoir attaché aucune importance à la dernière phrase de Stanley Chester.

— Rien dans cet agenda non plus ! remarqua-t-il casuellement. C'est tout à fait contraire à ce que nous racontent les romanciers. A les entendre, on trouve toujours sur la personne assassinée un papier qui met sur la piste du coupable. C'est à croire que le pauvre pasteur qui vous doit son trépas ne connaissait pas les règles du jeu.

— La chose est ancienne, sir. Et puis, il y a des choses que les plus braves d'entre nous préfèrent ne consigner qu'à leur mémoire.

— Mauvais pour les policiers, cela, Chester. Où irions-nous si chacun agissait ainsi ? Pourtant, à la lecture de votre annonce, il est impossible qu'il n'ait pas cherché à raviver ses souvenirs. Songez qu'il a hésité et attendu trois jours avant de se rendre à votre appel ! Garderait-il ses documents dans une autre pièce ?

— On pourrait voir dans sa chambre à coucher, sir ?

— J'y pensais. Voulez-vous appuyer sur le bouton qui est près de la porte derrière vous ?

Stanley Chester obéit et presque aussitôt la femme fit son apparition.

Sir Basil Hampton exposa son désir, et la femme les ayant fait monter au premier, les introduisit dans la chambre du défunt.

Ils en furent d'ailleurs pour leurs frais. A part quelques

photographies posées sur la table, où l'on devinait la famille du pasteur, aux divers âges de la vie, et quelques papiers sans importance, ils ne trouvèrent rien.

Ils allaient sortir et sir Basil Hampton était déjà sur le palier quand Stanley Chester, jetant un dernier coup d'œil, aperçut un livre qui avait glissé entre la table de nuit et le lit.

Ce devait être celui que lisait le pasteur le dernier soir de sa vie au Rectory.

Il le ramassa et allait le rejeter sur la table, quand il s'arrêta. Le titre venait de le frapper. C'était : *La Vie et les Mœurs du Thibet*.

Il fut sur le point de rappeler sir Basil Hampton, mais il n'en fit rien. Après ce que lui avait dit ce dernier, ne devait-il pas se méfier et ne pas livrer ses armes ? Il glissa donc le livre dans la poche intérieure de son veston, et se hâtant vers le palier, s'excusa de son retard.

Sir Basil Hampton ne semblait, d'ailleurs, nullement contrarié de son échec.

— Eh bien, remarqua-t-il en plaisantant, puisqu'il n'y a rien, il n'y a rien ! Le mieux est de nous en tenir à cette simple vérité !

Stanley Chester, qui avait encore un certain remords, sentit tous ses regrets s'envoler. Sir Basil Hampton avait trop dit cette phrase de la voix d'un homme enchanté de n'avoir rien trouvé. Était-il d'ailleurs venu pour découvrir quelque chose ? N'était-il pas là, au contraire, pour détruire le document qui aurait pu en dire trop long ? En lui-même Stanley Chester remercia le ciel de ne s'être pas trop avancé.

Sir Basil Hampton, tout en parlant, avait repris son manteau et son chapeau et s'était habillé. Il se tourna vers le jeune policier.

— Vous êtes venu comment, Chester ? par la route ?

— Non, sir. Par le train jusqu'à Tumbridge Wells

et j'ai amené avec moi le sergent Jimmy Winkles qui m'attend à la taverne en tâchant de faire parler les habitués.

— Parfait je vous ramène. Nous prendrons votre homme en passant.

Il ouvrit une porte et appela.

— Mistress Sayers, voulez-vous être assez bonne pour prévenir le chauffeur de Son Lordship.

La brave femme accompagnée du chien jaune se hâta d'exécuter l'ordre ; et Stanley Chester se demandait qui pouvait bien être le Lordship, quand le bruit du moteur annonça l'arrivée de la voiture.

Sir Basil Hampton fit monter Stanley Chester et serra cordialement la main à la femme.

— Merci, mistress Sayers, Son Lordship saura comment vous m'avez reçu.

Il dut deviner l'étonnement de Stanley Chester, car l'auto ne fut pas plutôt partie, qu'il expliqua :

— C'est de l'évêque de Tumberge Wells qu'il s'agit, Chester. C'est sa voiture qui nous conduit en ce moment et je reprendrai la mienne après l'avoir remercié. Que voulez-vous, cette brave femme aurait été épouvantée, non pas par mon nom qu'elle n'a jamais entendu, mais par le spectre de Scotland Yard, que tous les romanciers lui ont appris à craindre. J'ai préféré m'en remettre au supérieur ecclésiastique du pauvre pasteur assassiné. La protection d'un évêque, vous l'avez vu, fait toujours merveille. Que voulez-vous, on ne peut pas ne connaître que des Chinois !

Il rit et, se carrant dans un coin, tira un livre de sa poche.

— Vous devriez faire comme moi, Chester. Ce n'est qu'en voyage que je trouve le moyen de lire. Si vous voulez un livre, vous en trouverez derrière vous.

Stanley Chester remercia, et tirant celui qu'il avait dérobé au Rectory se mit à le compulsier.

Les deux hommes se plongèrent dans leur lecture et rien ne vint les interrompre, si ce n'est la prise de Jimmy Winkles qui crut rêver en voyant avec qui se trouvait Stanley Chester.

Une tierce personne sortit au même moment de la taverne et, montant également, s'assit aux côtés du chauffeur, ce qui ne laissa pas d'augmenter l'étonnement du sergent. Il avait pris ce quidam pour un quelconque voyageur de commerce, et ce n'était autre que le secrétaire particulier du chef du Yard, venu lui aussi aux renseignements.

Plusieurs milles furent parcourus et l'on approchait des faubourgs de Tumbridge Wells, quand sir Basil Hampton leva, enfin, la tête.

— En somme, Chester, remarqua-t-il, chou blanc sur toute la ligne. Mais ça nous aura, au moins, procuré le plaisir d'une après-midi de repos. Après la fournaise du Yard, avouez que ça en vaut la peine ?

— N'est-ce pas, sir ! répondit Stanley Chester d'une voix à laquelle sir Basil Hampton, perdu dans la contemplation d'un troupeau de moutons, ne fit heureusement pas attention. Autrement, il n'eût pas manqué de s'en étonner et peut-être eût-il cherché à en deviner la raison.

Mais il ne vit rien et au bout d'un moment, reprit son livre où il l'avait laissé.

Stanley Chester le regarda à la dérobée. Dans ses yeux il y avait une étrange flamme.

C'est que griffonnée au crayon au bas d'une page traitant des croyances et des rites de la religion thibétaine, il y avait cette phrase qui avait dû être écrite, bien des années auparavant :

« La communion, ou la cérémonie s'en rapprochant, est totalement inconnue du Lamaïsme. Alors pourquoi m'avoir fait faire cela ? Et quel mystère cela cachait-il ? Ce ne pouvait pas être du poison ? Alors ? »

Stanley Chester n'avait plus besoin de lire. Pour lui, le voyage au Rectory de Mark Cross n'avait pas été inutile. Il savait maintenant fermement quelque chose qu'il n'avait fait que soupçonner.

Mais n'était-ce pas sir Basil Hampton en personne qui, croyant plaisanter, avait dit :

— Il faudrait qu'il l'eût avalé, alors !

XI

LA CLARTÉ GRANDIT

— Alors ?

Stanley Chester regarda son ami qui, après avoir lancé cette interrogation, défaisait avec précaution le nœud de son tour de cou.

Il ne répondit pas tout de suite, mais attendit en se frottant les mains qu'il eût fini.

Enfin il se pencha par-dessus sa table et scandant chaque mot déclara :

— La tombe de l'inconnu de Pentonville, qui n'est autre que John Lincoln, le fils du célèbre agitateur, a été violée, parce que l'on voulait y retrouver un objet, que celui-ci ne put pas remettre à son père.

Il attendit quelques secondes et, voyant que Sidney Webb ne l'interrogeait pas, continua :

— Cet objet serait une croix, ayant une signification symbolique que cela ne me surprendrait qu'à moitié. J'apprendrais, en outre, que cet objet a été avalé par le condamné pour le soustraire aux recherches, que mes prévisions seraient confirmées. Voilà !

Il se rejeta en arrière et, plissant les paupières, regarda son ami.

Celui-ci n'avait pas bronché et s'occupait à allumer une cigarette.

— Bravo ! dit-il, enfin, en remettant son briquet dans sa poche. Et, est-ce indiscret de vous demander par quelle méthode vous êtes arrivé à ces déductions qui sont peut-être, en effet, l'expression de la vérité ?

Stanley Chester ne fit aucune difficulté pour mettre son ami au courant. Point par point, il lui exposa les indices qui lui avaient permis d'entrevoir une petite clarté et enfin d'arriver à une quasi-certitude. Il lui fit suivre son enquête à la prison, ses recherches dans l'Encyclopédie et enfin son voyage à Mark Cross.

La mention de l'Encyclopédie fit faire une grimace à Sidney Webb.

— Aie ! grogna-t-il. Une légende ! Il ne nous manquait plus que ça !

— Ne m'apporte-t-elle pas le petit chaînon sans lequel les faits ne se raccorderaient pas entre eux ? insista Stanley Chester.

— Je ne dis pas ! Mais tout de même ! Et qu'en pense sir Basil Hampton ?

Stanley Chester jeta un coup d'œil furtif vers la porte.

— Sir Basil Hampton ne sait rien de mes découvertes et jusqu'à plus ample informé, je ne compte pas le mettre au courant.

— Pourquoi ? s'effara Sidney Webb.

Stanley Chester posa un doigt sur ses lèvres et sourit.

— Chut ! Les murs ont quelquefois des oreilles. En tout cas, je me félicite, chaque minute un peu plus, de ma précaution.

Il se leva, et allant à la porte, la ferma à clef.

Il revint vers son ami et s'assit sur un des bras du fauteuil.

— Savez-vous la sensation que j'ai eue ce matin, Sid, et quand je dis sensation je pourrais dire certitude ? Celle d'être suivi.

— Par qui ?

Stanley Chester eut un petit rire ironique.

— Ah voilà !

— Par la bande du Chinois ?

— Non ! par des gens d'ici, plutôt.

Les yeux de Sidney Webb s'arrondirent.

— Mais c'est de la démente ? Pour quelle raison ?

— Peut-être celle qui a inspiré à sir Basil Hampton le désir d'aller faire un petit tour à Mark Cross. Voulez-vous mon opinion franche ? On a peur que je trouve quelque chose et mette le doigt sur la vérité.

— Pourquoi vous avoir confié l'affaire, alors ?

— Vous oubliez la bonne opinion que vous-même, vous aviez de moi. On pensait que je me perdrais dans les nuées. Le malheur, c'est que la solution s'y trouvait justement.

Il sauta à terre et prit un paquet de lettres sur son bureau.

— Tenez, regardez ces lettres. Il faut un œil exercé pour le remarquer, mais chacune a été ouverte. Mon courrier m'est d'ailleurs parvenu avec un retard de vingt-cinq minutes, fait qui ne s'est jamais produit ! C'est une indication.

— D'où vous concluez ?

— Je vous laisse juge. Seulement, je me tais.

— Jusqu'à quand ?

Stanley Chester laissa son regard errer par la fenêtre et fut un moment avant de répondre.

— Quand j'aurai découvert ce qui m'échappe encore. C'est-à-dire le lien qui rattache l'affaire de la tombe violée au meurtre de sir Saint-John Millet, où la femme actuellement détenue n'est pour rien.

— Vous avez quelque commencement de preuves ?
Stanley Chester secoua la tête.

— Non, mais j'ai la certitude de ne pas me tromper.

— Vous savez que le procès passe bientôt !

— Je sais, et c'est ce qui m'épouvante. Ah ! avoir un peu de temps devant moi !

Il prit le journal que lui tendait Sidney Webb et lut le paragraphe relatif aux prochaines assises.

A dire vrai, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, l'affaire ne passionnait guère. La consigne du silence avait été trop bien observée et le résultat désiré obtenu.

Au Yard même, les commentaires étaient rares. Du premier jour, on avait accepté la solution offerte et peu importait maintenant qu'un jury se fût ou non prononcé. Pour toute la police, l'affaire était jugée.

Une seule chose, peut-être, aurait eu le don de réveiller l'opinion publique et de lui faire envisager le procès sous un autre jour. L'attitude de la femme dont il avait été impossible de tirer un renseignement et sur le compte de qui on ne savait toujours rien. Mais là encore, la version officielle avait prévalu.

« Simulatrice » avait-on décrété et personne dans la presse n'avait jugé bon de chercher à en savoir plus long. Quant au mystère qui planait sur son identité, il avait été mis sur le compte de la répugnance de la famille à figurer dans une cause criminelle.

Stanley Chester rendit le journal à son ami.

— Oui, remarqua-t-il, tout est prêt pour le sacrifice et la cause semble irrémédiablement perdue. Mais je vous jure qu'il n'en sera pas ainsi. Moi aussi, qu'on le veuille ou non, j'assisterai au procès. Et il faudra bien que le Chinois s'explique. J'ai les photographies des empreintes en lieu sûr. On sera tout de même forcé de les prendre en considération.

Il réfléchit une seconde et fit part à son ami de l'objet de sa pensée.

— Ce qui m'étonne, c'est que le Chinois n'ait fait aucune démarche pour voir cette femme et que de son côté elle n'ait pas fait appel à lui ?

— Il y a en tout cas quelqu'un qui s'occupe d'elle ! remarqua Sidney Webb de l'air le plus détaché.

Stanley Chester, qui s'était levé pour remettre un dossier en place, n'acheva pas son geste.

— Quelqu'un ? interrogea-t-il le front barré d'un pli.

— Oui, quelqu'un. C'est même assez curieux et j'étais justement venu pour vous parler de ça. Savez-vous que depuis son incarcération la prisonnière n'a pas une fois eu besoin d'avoir recours à l'ordinaire de la prison ?

— Elle s'occupe donc de ces détails et elle a de l'argent ?

— Pas un sou vaillant ! Mais le patron d'un petit restaurant que j'ai assez fréquenté comme reporter m'a raconté une chose... bizarre. Le jour même de l'arrestation, il a reçu un mot, le priant d'envoyer quotidiennement les repas à une prisonnière dont le numéro de cellule était indiqué. Une somme suffisante pour plusieurs mois était jointe à la note.

— Il n'a jamais reçu de visites à ce sujet ?

— Jamais ! Du moins, à ce qu'il prétend, et je crois qu'il dit la vérité.

— Il y aurait donc quelqu'un qui s'occuperait d'elle ?

— Tout semble l'indiquer.

— Le Chinois ? Mais dans quel but ? Car je ne crois guère à sa générosité d'âme. A moins que...

Stanley Chester s'arrêta et agrippa la main de son ami. Une émotion intense semblait s'être emparée de lui.

— A moins que...

Il releva la tête et regarda son ami bien dans les yeux.

— Sid, pourquoi êtes-vous venu me raconter cela ?

Sidney Webb feignit à merveille l'étonnement.

— Vous m'avez demandé de vous aider, je le fais. C'est d'ailleurs un peu mon rôle de journaliste.

Sidney Chester le secoua par le bras.

— Non, Sid. Vous avez une autre pensée en tête. Et vous savez très bien ce que je veux dire.

— Ah !

— Oui, vous vous demandez si là n'est pas, en partie du moins, l'explication du mutisme obstiné de la prisonnière de Holloway.

— Peut-être ! Il y a un précédent en tout cas. Et qui n'est pas si vieux. Le procès de l'incendie du Reichstag où le principal accusé, Van der Lubbe, garda, lui aussi, pendant tout le cours des débats un mutisme inexplicable et que les gens mal intentionnés attribuèrent à un poison savamment dosé et administré quotidiennement. Maintenant, est-ce vérité ou légende ? Je ne me charge pas de décider. Car, moi, je ne crois pas à l'extraordinaire !

Stanley Chester ne releva pas la fin de la phrase. Il avait saisi son bloc et son crayon.

— Où se trouve ce restaurant ?

— Pas très loin de Holloway. Dans Hilldrop road. Je ne me souviens plus du numéro, mais l'enseigne est apparente. Ça s'appelle : « The cat in the cradle ».

— Voulez-vous y venir avec moi ce soir ?

— On m'y connaît trop. Ça semblerait suspect. Allez-y plutôt avec Winkles ?

Stanley Chester consulta sa montre et vit qu'il n'était que trois heures. Cela le contraria, tant était grande sa hâte d'entrer en action.

— Sid, déclara-t-il. C'est énorme ce que vous venez de me laisser entrevoir. Grâce à vous, je vais peut-être faire un pas. Et quel pas !

Il serra les poings et vit que son ami se levait.

— Vous partez ?

— J'ai à faire dans la Cité. Et puis, je ne suis pas policier, moi ! L'article d'hier ne dispense pas de l'article d'aujourd'hui.

Stanley Chester se leva aussi.

— Alors, je pars avec vous, j'ai justement un renseignement assez important à aller chercher.

— Toujours pour l'affaire ?

— Toujours. J'y ai pensé hier soir. Ça peut ne rien donner, mais il ne faut négliger aucun détail.

Les deux amis quittèrent le Yard et arrivés à l'église du Saint-Sépulcre, dans le Strand, le jeune policier prit congé de son ami. En face se trouvait la Central Criminal Court, plus connue dans le monde entier sous son nom de Old Bailey, et bâtie en 1902 sur l'emplacement de la prison de Newgate.

Cherchant du regard la plaque de marbre qui immortalise la fermeté du jury qui, en 1770, en dépit de la pression royale, acquitta William Penn et William Reed, accusés de prêcher illégal, il traversa la salle des Passés et gravit l'escalier conduisant au greffe.

Sa position au Yard lui valut d'obtenir sans difficulté aucune ce qu'il désirait.

— La liste des jurés ayant figuré au procès de John Lincoln ? répéta le clerc. Naturellement, nous avons cela. Le tout est de trouver le bon registre.

Il chercha quelques instants dans un répertoire et posa son doigt sur une ligne.

— Voilà notre affaire. Registre R. Folio III.

Il disparut dans une pièce à côté et reparut quelques minutes plus tard avec le volume demandé.

— Voilà ! déclara-t-il. Asseyez-vous à cette table, et prenez tout votre temps.

Stanley Chester fit comme on lui indiquait et trouva bientôt le procès désiré. Il nota sur un papier les jurés et il en était au sixième quand il tressaillit.

Un nom, parmi tous ces noms inconnus, venait de le frapper par son air de familiarité. Celui du dormeur de l'Embankment, Porter-Smith.

Il s'arrêta dans son travail, cherchant quel rapport pouvait unir l'homme qu'il avait entrevu trois fois à cette vieille affaire criminelle. Il ne vit rien, mais ne put s'empêcher de sentir qu'un lien devait pourtant exister.

Il repassa dans sa mémoire le peu qu'il savait de cet homme, mais soudain il fut saisi d'un doute. Était-ce bien de lui qu'il s'agissait ? Il décida d'élucider cela plus tard, et se remettant à sa tâche, transcrivit sur son calepin les noms des douze jurés et de leurs suppléants.

Il allait refermer le volume quand il songea que les procès-verbaux lui fourniraient peut-être quelque indication utile.

Il lut quelques pages et fut vite détrompé. Ce que lui avait dit son ami l'archiviste et ce qu'il avait pu lire dans les journaux de l'époque lui en avaient appris bien plus. Il n'y avait là que le résumé sec des audiences transcrit par un greffier à cheval sur le règlement.

Par acquit de conscience, pourtant, il nota les noms du juge et de l'avocat et certain de n'avoir plus rien à glaner, rendit le volume au clerk et prit congé.

Somme toute, sa démarche n'avait pas été vaine. Il avait appris une chose qu'il ignorait : la présence d'un Porter-Smith au procès. Et n'était-ce pas curieux que ce fût justement un Porter-Smith qui se trouvât au début des machinations du Chinois ?

Il s'agissait maintenant d'aller encore plus en avant dans cette documentation. Et là, il dut s'avouer qu'il ne voyait rien.

Porter-Smith — celui qu'il connaissait du moins — était sur les flots, Dieu seul savait où, et les démarches de Jimmy Winkles pour connaître la destination du navire n'avaient donné aucun résultat. Un câblogramme

adressé à tout hasard, pensant qu'il atteindrait son but, n'avait pas eu de réponse. Porter-Smith était hors d'atteinte, et ce n'est plus sur lui qu'il fallait compter.

Tout à coup, il se frappa le front. Un homme de la situation sociale de Porter-Smith devait faire partie d'un club. Le « Who's Who » le renseignerait immédiatement sur ce point. Il fit quelques pas dans le Strand et au premier grand hôtel, entra mettre son projet à exécution. Il vit qu'il ne s'était pas trompé. Porter-Smith faisait partie du Savile Club où justement Stanley Chester avait quelques anciens camarades de collège.

Consultant sa montre pour voir si l'heure était propice, il décida qu'il ne pouvait mieux choisir, et hélant un taxi, se fit conduire dans Piccadilly où ce fameux club a ses assises au numéro 67.

Il eut la chance de croiser dans le hall un de ceux-là mêmes qu'il avait espéré rencontrer ; et après quelques tapes amicales sur l'épaule au rappel du bon vieux temps, les deux hommes se trouvèrent bientôt attablés devant deux whisky-soda.

Après les congratulations d'usage, l'ami, un vieil Harrowian qui avait été avec Stanley Chester à Oxford où sa maigreur lui avait valu le sobriquet de « Skinney » cligna de l'œil interrogativement.

— Et à part cela, old chap, quoi de neuf ? Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de votre visite ? Je ne suppose pas que ce soit sans raison qu'un des plus brillants officiers du Yard — notez qu'ils le sont tous — se dérange ! Parlez vite, je commence à ne pas me sentir à l'aise.

Stanley Chester but une gorgée et rassura son ami.

— Rien de tout ça, Skinney, je voulais seulement serrer la main de quelques-uns de mes vieux condisciples et je suis heureux que le sort vous ait mis sur mon chemin.

— La même chose pour vous, Chester. Et c'est tout ?

— Pas tout à fait.

— Je me disais bien, aussi. Alors, dites vite le plus terrible ?

— Voilà, vous allez pouvoir me renseigner sur un membre de votre club, qui commence à m'intéresser terriblement.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Volé ? Assassiné ? Enlevé la femme de son ami ?

— Rien de tout ça. Je le crois plutôt victime de quelque machination. Vous connaissez Porter-Smith ?

— Lequel ? Le jeune ou le vieux ?

— Le jeune, je suppose. Un homme dans la trentaine, blond et le type du parfait gentleman.

— C'est le jeune alors. Et que voudriez-vous savoir sur lui ?

— Tout ! C'est un de vos amis ?

— Intime ! Seulement, nous ne nous sommes pas vus beaucoup ces temps derniers. Il a tellement changé !

— La boisson, peut-être ?

— Certains jours, oui. Il y a des hommes que le malheur abat. Il a été de ceux-là. Remarquez que je ne le blâme pas. Je le plains simplement.

— Il a eu un malheur ?

— Un grand. Il était fiancé à la fille du ministre plénipotentiaire en Chine, et sa fiancée est morte.

— Naturellement ?

— Dans un accident. Une jonque qui a chaviré au cours d'une promenade, avec une amie. La mer n'a jamais rendu les corps. On a parlé d'un coup de vent, d'un typhon. Mais le cerveau de Porter-Smith n'y a pas résisté. Pendant quinze jours il a été comme fou. Et puis, petit à petit, il s'est mis à changer et maintenant...

Stanley Chester comprit le silence de son ami et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il continua.

— Vous l'avez revu, récemment ?

— Pas depuis trois semaines au moins. La dernière fois, je ne sais ce qu'il avait, mais c'est à peine s'il m'a reconnu. Il divaguait et m'a parlé je ne sais plus trop de quoi. De fantômes qui revenaient la nuit, il me semble.

— C'est en effet sa marotte, maintenant ! Vous ne savez pas si avant ça, il s'était adonné au spiritisme ?

— Je ne pourrais pas vous l'affirmer, mais je ne crois pas.

— A propos, il n'aurait pas été choisi pour faire partie d'un jury ?

— Vers quelle époque ?

— Environ sept ans.

— Non. A cette époque-là, il voyageait en Extrême-Orient où son père a des comptoirs de thé. Il doit plutôt s'agir de celui-ci.

— Vous le connaissez ?

— De vue seulement. Un homme de l'ancienne génération, tout à fait le type victorien.

— Je vois ça. Et où Porter-Smith avait-il connu sa fiancée ?

— Au Japon où son père était conseiller juridique à l'ambassade. Ce n'est qu'ensuite qu'il a reçu sa nomination de ministre plénipotentiaire à Pékin.

— Vous l'avez vue ?

— Jamais. Le mariage devait même avoir lieu là-bas, et puis, le drame est survenu.

— Vous vous rappelez son nom ?

— Très bien. C'est la fille de sir Harding-Williams.

Stanley Chester fronça les sourcils. Ce nom lui disait quelque chose et il lui semblait l'avoir entendu il n'y avait pas très longtemps. Il chercha un instant et ne trouvant rien, le répéta une ou deux fois pour bien se le fixer dans la mémoire.

— Sir Harding-Williams ! C'est curieux, je jurerais

que ce n'est pas la première fois que je l'entends ! Enfin, il y en a tellement de similaires ! Et je suppose que c'est tout ce que vous pouvez me dire sur Porter-Smith ?

— Absolument tout, old chap ! Que voulez-vous, je ne pensais pas qu'un jour un des plus brillants officiers du Yard aurait besoin de mes faibles lumières. Mais maintenant, rassurez-vous, il n'y aura plus rien de secret pour moi dans la vie de mes amis. Allons, à la vôtre, Chester, et un autre du même !

Stanley Chester refusa, et prétextant un rendez-vous urgent, prit congé. Il n'avait peut-être pas appris grand-chose, mais rien ne lui disait que ces détails ne trouveraient pas leur place dans le tragique puzzle qu'ils s'efforçait de reconstituer.

Il consulta une horloge de la façade d'une banque et vit qu'il était six heures moins cinq.

« J'ai juste le temps, songea-t-il, de téléphoner à Winkles de m'attendre. Cinq minutes de plus, et cet homme de foyer était en route vers son home. »

Entrant dans un téléphone public, il fit sa commission et allait ressortir quand il se ravisa.

Tirant la feuille de papier sur laquelle il avait noté au greffe les différents noms du procès, il allait y ajouter celui de sir Harding-Williams, quand il sursauta.

Le nom s'y trouvait déjà !

Il crut avoir mal lu ou être victime d'une ressemblance, mais un nouveau regard le convainquit.

Le nom était bien là, en toutes lettres, et à côté il y avait cette mention : juge.

Mr. Harding-Williams — il n'était pas encore sir — était l'homme qui avait siégé au procès de John Lincoln et l'avait condamné à mort !

Il n'osa croire à la réalité du fait. Cela éclairait toute l'affaire d'un jour trop inattendu ! Peut-être d'ailleurs se trompait-il et s'agissait-il d'un autre Harding-Williams.

Il résolut d'en avoir le cœur net et un homme lui sembla pouvoir le tirer immédiatement du doute : Hilliard, le vieux secrétaire de sir Saint-John Millet. Rapidement, il l'eut au bout du fil.

— Mister Hilliard, demanda-t-il, pourriez-vous me dire si le sir Harding-Williams qui fait partie du Foreign Office est lié par une parenté quelconque avec un Mr. Harding-Williams qui fut juge au Banc du Roi ?

Il aurait payé cher pour avoir la réponse qu'il obtint.

— C'est le même, sir. Mr. Harding-Williams a été fait chevalier lors des Birthday Honours de 1928.

— Mais à la suite de quoi sir Harding-Williams a-t-il passé de la magistrature à la diplomatie ?

— Bien simplement, sir. Il a fait partie de la mission chargée d'étudier la Réforme Légale aux Indes. Il a si parfaitement réussi qu'il a été nommé conseiller technique à Tokio et il a continué dans la carrière.

— Il est à Pékin, en ce moment, n'est-ce pas ?

Le petit père Hilliard parut hésiter à répondre, et il dut reposer sa question.

— C'est-à-dire, sir, qu'il y a été, mais il n'y est plus.

— Ah ! Où est-il donc ?

Cette fois, le temps fut encore plus long. Mais sans doute, le vieux secrétaire décida-t-il qu'il n'y avait aucun mal à s'ouvrir à un officier du Yard, car ce fut de lui-même qu'il répondit, en baissant le ton :

— En mission secrète, au Thibet !

Le récepteur faillit échapper des mains de Stanley Chester.

— Au Thibet ? répéta-t-il d'une voix basse que l'émotion étranglait.

— Oui, sir. Une mission, très importante, paraît-il.

Stanley Chester hésita. Il aurait voulu poser des questions, mais il n'osa pas, craignant que d'autres oreilles

fussent à l'écoute. Et puis, il avait hâte de quitter ce réduit où il étouffait.

Il remercia le vieux secrétaire, et raccrochant l'appareil, se retrouva dans la rue. L'intensité du trafic lui causa une sensation presque pénible, et il dut s'arrêter un instant pour retrouver son équilibre moral.

Ainsi, Porter-Smith avait eu une fiancée qui était morte. Cette femme était la fille de l'homme qui avait condamné à mort John Lincoln.

Et cet homme à l'heure actuelle était en mission au Thibet.

— Lincoln ! Le Thibet. Comme toujours, infailiblement, le sort ramenait ces deux mêmes noms, sans qu'il fût possible de deviner le rapport intime qui les unissait.

— Lincoln ! Le Thibet ! En quoi ces deux mots jouaient-ils un rôle dans l'assassinat du ministre, et par quelle voie serviraient-ils à innocenter la femme qui attendait sa condamnation ?

Lincoln ! Le Thibet ! Pouvait-on douter et n'était-ce pas la preuve flagrante de la plus abominable machination ! Quel être ayant une once de raison et jugeant sans parti pris oserait encore hausser les épaules ? Ces deux noms revenaient toujours, avec leur monotone régularité et criaient la vérité.

Lincoln ! le Thibet ! Lincoln ! le Thibet !

Stanley Chester, qui marchait sans rien voir, s'arrêta net au sifflet strident d'un policeman. Il regarda autour de lui comme un homme qui sort d'un rêve, et s'aperçut qu'il avait manqué se faire écraser.

— Et alors ! lui jeta sans aménité l'homme au casque. C'est pour les yeux de mon arrière-grand'tante les signaux électriques ?

Stanley Chester s'excusa et, ayant repris contact avec la réalité, se rappela son rendez-vous au Yard. Il était

six heures et demie, le pauvre Jimmy Winkles devait commencer à trouver le temps long.

Sans plus perdre de temps à rêver, il reprit la direction du Yard, et parvint bientôt à destination.

Jimmy Winkles, le casque en tête, l'attendait en consultant toutes les cinq minutes sa montre, en homme qui trouve que son dîner est bien compromis.

Il claqua des talons et salua comme Stanley Chester entrant.

— Rien à signaler, sir ! Et de votre côté ?

— Beaucoup, Winkles. Beaucoup trop pour que je te l'explique maintenant. Une chose d'abord. Tu es libre ce soir ?

— C'est-à-dire, sir...

— Parce que j'ai besoin de toi.

— Dans ce cas, sir, c'est différent. Une nouvelle affaire ?

— Toujours l'ancienne. Tu connais le petit restaurant de Hilldrop road ? Non. Eh bien, tu vas y aller ce soir. Je t'invite.

La figure replète de Jimmy Winkles exprima la satisfaction.

— Seulement, ne va pas prendre ça en mauvaise part, nous prendrons nos repas à tour de rôle.

Jimmy Winkles cligna de l'œil et ôta son casque pour se gratter la tête.

— Je vois ça, sir, je vois ça.

— Alors, ça simplifiera ma tâche et tu vas comprendre en peu de mots. Voilà ce que tu vas faire, Winkles...

Et tout en prenant son brave subalterne par le bras, Stanley Chester ouvrit la porte et commença à descendre.

Ce qu'il avait à expliquer ne devait pas être long, en effet, car il n'était pas encore à la dernière marche, qu'il avait fini et levait la tête pour juger de l'effet de ses paroles.

Jimmy Winkles rayonnait.

— Compris, sir ! Ah si seulement on le pince !

— Allons prendre un verre en attendant, proposa Stanley Chester.

A quoi Jimmy Winkles, qui avait le souci de l'obéissance passive, se borna à répondre : « Aïe, aïe, sir ! »

Ce qui dans la langue anglaise a toujours passé pour un double acquiescement, même parlementaire ¹.

1. Lors des votes à la Chambre des Communes, les huissiers ordonnent : « Ayes to the right. Noes to the left » ce qui signifie : « les oui à droite, les non à gauche » ; mais phonétiquement signifie aussi : « Les yeux à droite, les nez à gauche ».

XII

LE « CAT IN THE CRADDLE »

Le restaurant du « Cat in the Craddle » ne payait assurément pas de mine, mais sa cuisine valait infiniment mieux que sa façade comme auraient pu en témoigner les nombreux pensionnaires de Holloway qui depuis des années y avaient en recours.

« La preuve du pudding est dans le fait qu'on le mange », dit un proverbe anglo-saxon. La preuve de l'excellence de la cuisine du « Cat in the Craddle » était dans le fait que nul ne songeait à en changer.

Ce n'était d'ailleurs pas cela qui préoccupait Stanley Chester. Une autre pensée le tracassait. C'était d'elle que dépendait la réussite ou l'échec de son plan.

Avait-il vu juste, et ne s'était-il pas laissé emporter par son imagination ?

Jusqu'à ce jour, il lui avait manqué un chaînon qui permît de relier les deux affaires. Les quelques heures qui allaient suivre allaient, peut-être, le lui fournir. Mais il n'osait encore croire à son succès. Il avait trop peur d'une désillusion.

Ils étaient encore à quelque deux cents mètres de Hilldrop road, quand Stanley Chester s'arrêta.

— On se quitte ici, Winkles, déclara-t-il. Inutile que l'on nous voie ensemble. Alors, c'est compris ?

— Admirablement, sir.

— Parfait. Guette et, à moins d'imprévu, rejoins-moi à neuf heures et demie tapant.

— Entendu, sir !

Jimmy Winkles toucha son casque, et pivota sur ses talons, tandis que Stanley Chester, continuant son chemin, arrivait à Hilldrop road.

Il fut bientôt à la hauteur du petit restaurant, et après un coup d'œil à droite et à gauche, tourna la poignée et entra.

La salle était petite, sans prétention, et la presque totalité des tables occupées par des couples de la très petite bourgeoisie. Si « The Cat in the Cradle » avait parfois des clientes de haute lignée, ce n'était que lorsque celles-ci étaient sous les verrous. En temps ordinaire, les habitués se composaient surtout d'employés et de bureaucrates. Stanley Chester trouva une table et, s'étant assis, scruta les gens qui l'entouraient.

Il aurait voulu avouer sa qualité de policier qu'il n'aurait pas agi différemment. Il dévisagea les dîneurs, et darda un regard si inquisiteur sur la jeune serveuse qui vint prendre sa commande, que celle-ci se troubla, au point d'en casser deux moutardiers.

Ce ne fut pas tout. Il touchait à la fin de son repas, quand il se leva brusquement, et se précipitant vers la serveuse voulut pénétrer avec elle dans la cuisine. Le patron, outré d'un tel sans gêne, intervint sur-le-champ ; mais la vue d'une carte exhibée par Stanley Chester changea ses dispositions belliqueuses. Lui-même ouvrit la porte, mais le jeune policier se borna à y jeter un coup d'œil avant de retourner à sa place.

Il mangea son lemon-pie et savourait une fine baptisée Napoléon (bien qu'elle eût dû, plus patriotiquement, se prénommer Wellington), quand la voix de Jimmy Winkles le tira de sa rêverie.

Instantanément, il fut sur pied, et après avoir écouté ce que le brave policeman lui glissait à l'oreille, se laissa aller à un faux mouvement d'énervement.

— Au Yard, dites-vous ?

— Yes, sir, confirma Jimmy Winkles qui se rappelait sa leçon.

— C'est bon, j'y vais ! Mais comme votre présence est inutile, autant que vous en profitez pour dîner. Je vous attendrai dans mon bureau vers dix heures et demie.

Il sortit rapidement, tandis que Jimmy Winkles, bien résolu à ne pas manquer une si bonne occasion, quittait son casque, dénouait son ceinturon, et adressait un sourire, autrement gracieux que celui de son chef, à la petite serveuse qui attendait.

A peine sorti, Stanley Chester se mit à courir.

Descendant la rue, il prit par l'autre entrée de Hilldrop Crescent, et comme Jimmy Winkles l'avait fait peu de temps auparavant, s'arrêta sous le même portail et dans le même coin d'ombre. Ceci fait, il attendit.

La rue était peu passante et les rares becs de gaz en laissaient la plus grande partie plongée dans la nuit. Mais ce que contemplait Stanley Chester était juste sous un cône de lumière. C'était une porte basse, appartenant à une maison lépreuse, par laquelle filtraient des bruits de voix et de vaisselle. Il n'attendit d'ailleurs pas longtemps. Il n'était pas là depuis plus de dix minutes, quand tout à coup, la porte s'entre-bâilla sans bruit. Une tête passa qui jeta un regard circulaire. N'apercevant rien, elle décida que la voie était libre, et la porte s'ouvrant tout à fait, démasqua un homme d'aspect malingre,

en veston malgré le froid, et le cou entortillé d'un foulard blanc.

Stanley Chester lui laissa prendre un peu d'avance, puis, certain d'être enfin sur la piste qu'il avait tant cherchée, il quitta à son tour sa cachette, et profitant des moindres ombres et recoins, se mit à le suivre.

Dans ce quartier qu'il connaissait mal, et peu rompu à ce genre de chasse, il courait le risque, à chaque minute, de perdre son gibier de vue, mais quelque chose le servait. Dès l'apparition de l'homme — une heure avant même — il était fixé sur le chemin. La route suivie ne faisait que confirmer ses suppositions.

Par des ruelles obscures, puis, par des rues plus éclairées, l'homme mena son poursuivant. A la fin, — il marchait environ depuis une demi-heure — il coupa un square entouré de hautes demeures où les gens de sa race n'avaient certainement pas leur logis, et s'arrêta devant une de ces maisons.

Il avait jusqu'au bout réalisé les prévisions de Stanley Chester. Il allait à la maison du Chinois.

Sans prendre la peine de sonner, l'homme ouvrit et entra. Stanley Chester entendit la lourde porte retomber et vit l'escalier s'allumer. L'homme devait monter à ce deuxième étage qu'il connaissait si bien.

Appuyé contre un arbre, Stanley Chester ne bougea pas. Il sentait la joie intense et un peu cruelle du chasseur gronder en lui.

Ainsi, la preuve du rapport du Chinois avec l'assassinat et surtout avec la meurtrière était faite.

C'était lui qui avait envoyé la note au patron du « Cat in the Craddle ». Lui qui depuis l'incarcération de la femme s'occupait de son alimentation. Et pourquoi ? Sinon parce que cela rentrait dans le plan de sa machination.

Certes, sachant ce qu'il savait de la présence de la

femme chez le Chinois, une telle sollicitude aurait pu lui sembler naturelle. Mais l'était-il au même degré, ce souci d'avoir un homme à soi dans la cuisine de ce restaurant ? Un homme qui, selon toute évidence, venait préparer lui-même les aliments de la prisonnière... et sans doute les droguer !

Les droguer ! L'exemple de l'incendiaire du Reichstag était là pour dire ce que l'on pouvait faire avec un poison savamment administré à petites doses. Il n'était que de se souvenir ! Et pourtant il avait fallu que ce fût Sidney Webb qui le mît sur la piste. Fou ! fou qu'il était de n'avoir pas vu clair plus tôt. Mais tout dans l'attitude de la femme ne criait-il pas qu'elle n'était qu'une automate sous l'influence d'une drogue, Dieu seul savait laquelle ! Et personne n'avait voulu ouvrir les yeux ! On avait accepté cette piteuse explication, d'une simulation. Comme si son attitude, le matin de l'arrestation, n'aurait pas dû éveiller les soupçons du docteur ! Dieu merci, pour tardive que fût la découverte, elle n'en arrivait pas moins à temps. Quelle bombe il ferait éclater en révélant la vérité et en rendant, enfin, public tout ce qu'il portait en lui.

Il ôta son chapeau, car sa tête brûlait et un moment resta ainsi découvert. Le contact de l'air froid le rappela à une plus juste notion des choses. Il oubliait qu'il n'était pas seul en cause et qu'il ne s'agissait pas d'un crime ordinaire. Sur tout cela s'étendait la grande ombre de l'Intelligence Service dont nul encore n'avait prononcé le nom. N'était-il pas fou de s'imaginer que sa seule parole suffirait pour faire pencher la balance de son côté ?

Il fit quelques pas, pesant le pour et le contre, et se révoltant à l'idée que dans la libre Angleterre, son pays dont il était si fier, de telles choses fussent possibles. Pourtant, ne devait-il pas s'incliner devant la réalité ?

Il allait réfléchir encore et chercher un moyen de tourner cette difficulté quand il s'arrêta.

De l'autre côté de la place, une porte venait de se refermer. L'homme sortait.

Il se glissa derrière un arbre et regarda. L'homme était seul et traversait le square dans la direction opposée à celle par où il était venu.

Instantanément, une solution possible se présenta.

L'homme rentrait peut-être chez lui. Qui sait, si dans sa chambre il ne se trouvait rien qui permettrait de l'accuser avec preuves ? Quelque chose de si flagrant, que force serait bien aux autorités de s'incliner ? La décision de Stanley Chester fut vite prise. S'il le fallait, il mettrait toute la presse au courant, quitte à donner sa démission après.

Mais d'abord il lui fallait cette preuve. Il allait aller la chercher.

La filature, cette fois, fut longue ; bien plus longue que la première et plus difficile. Et plus d'une fois, Stanley Chester y aurait renoncé s'il n'avait été soutenu par un idéal plus haut.

Enfin, après des tours et des détours dans des quartiers qu'il connaissait à peine, il vit l'homme s'arrêter devant une maison de sinistre apparence, et disparaître.

Courant de toutes ses forces, il fut bientôt à cette porte et respira après avoir tourné la poignée. Il avait craint qu'elle ne fût fermée et que tout son labeur n'eût été en pure perte.

Il se glissa dans le corridor qu'éclairait un vague lumignon, se dirigea vers un escalier d'où partaient des bruits de pas. L'homme était déjà au troisième. Jouant le tout pour le tout, Stanley Chester retira ses chaussures et rejoignit bientôt son gibier. Aucun bruit n'avait trahi sa présence, et ce fut sans l'ombre d'un soupçon que l'homme continua sa montée.

Il parvint au quatrième et, enfilant un corridor, s'arrêta devant une porte.

Stanley Chester songea qu'il ne vivait peut-être pas seul et cette pensée le désespéra. Mais quelques essais infructueux ne lui ayant pas permis de glisser sa clef dans la serrure, l'homme ne frappa pas. Tirant une boîte d'allumettes, il en gratta une. Elle prit feu, jetant sa clarté bleue, et l'homme se serait tourné à ce moment, qu'il eût aperçu contre le mur opposé la silhouette dansante du policier aux aguets.

Il n'y songea même pas, et ayant trouvé le trou, y glissa la clef et ouvrit.

Il allait entrer, quand brusquement quelque chose l'atteignit à la tempe. C'était le poing que Stanley Chester venait de projeter avec la puissance d'une bielle de locomotive. L'homme ne poussa pas un cri et ne s'aperçut même pas qu'il venait d'être frappé. Comme une loque, il s'effondra et roula à terre.

Rapidement, Stanley Chester le prit à bras-le-corps, et le tirant à l'intérieur, fit jouer son briquet.

Comme il l'avait espéré, la pièce était vide. Aussi, fermant posément, alluma-t-il la lampe, et après un regard à l'homme qui ne bougeait pas, il se mit au travail.

Il jugea que la modicité du mobilier faciliterait sa tâche. Il y avait un lit, une chaise et une table, un mauvais lavabo et une petite armoire. C'est par cette dernière qu'il commença.

Jetant tout au sol, il examina méthodiquement les rayons, mais ne trouva rien. Il commençait à s'énervier quand il songea au tiroir. Mais là encore, fut déçu. Il se releva et se demandait si quelque placard existait dans les murs, quand la table arrêta sa vue.

Elle aussi avait un tiroir que l'on apercevait sous son tapis troué. Il s'y dirigea et l'entr'ouvrit. Tout de suite,

un flacon de gros verre bleu, entouré d'une étoffe de laine, attira son attention.

Il étendait la main pour le prendre quand il lui sembla percevoir un bruit très faible.

Il tourna la tête vers l'homme et vit qu'il était toujours inconscient. Il écouta à nouveau, et, certain de s'être trompé, se pencha vers le tiroir. Il n'eut pas le temps d'achever son geste. Brusquement, il entendit la porte s'ouvrir. Il se redressa prêt à la riposte, mais avant qu'il eût pu agir, quelque chose de violemment projeté l'atteignait sur le côté de la tête et le jetait par terre, à moitié assommé.

Il s'effondra, donnant du crâne contre le fer du lit, et s'immobilisa. Il avait encore une partie de sa lucidité, pourtant, car au-dessus du bruit de cloche qui remplissait son cerceau, il entendit une voix prononcer tout haut :

— L'imbécile, comme s'il n'aurait pas pu se douter que ce policier de malheur le suivrait ! Heureusement que nous sommes arrivés à temps !

Une autre voix interrogea.

— Pas de danger qu'il ait vu la drogue ?

— Rien à craindre ! Il n'a pas ouvert le tiroir à fond, mais ça a été juste.

Il sembla à Stanley Chester qu'un peu de ses forces lui revenaient. S'agrippant au pied du lit, il fit un effort surhumain et réussit à se mettre debout.

— Attention ! cria une des voix.

Il y eut un bruit de pas et la lampe s'éteignit.

Titubant, Stanley Chester eut l'impression que ses adversaires se glissaient vers la porte pour fuir. Il s'appuya au mur pour aller jusque-là, et tirant son briquet de sa poche, donna la lumière.

Il ne put retenir un cri. L'homme qui se trouvait devant lui et qui le regardait avec une expression de haine intense était l'homme qu'il avait déjà vu une fois, le visage

écrasé contre une vitre : l'assassin du pauvre pasteur de Mark Cross.

Il glissa la main vers son revolver, bien décidé à ne pas laisser fuir le misérable. Mais il fut devancé.

Comme l'éclair, le compagnon du meurtrier avait tiré son propre revolver. Il y eut une détonation sourde. Portant la main à son ventre, Stanley Chester s'effondra une nouvelle fois contre le parquet où il demeura immobile, après deux ou trois coups de pied contre le mur.

— Vite ! commanda un des deux hommes. On a pu nous entendre. Il faut tout arranger.



Deux heures plus tard, Jimmy Winkles qui attendait mélancoliquement au Yard en digérant un repas, comme certes Mrs. Winkles lui en servait rarement, recevait un coup de téléphone.

— Allo ! demanda-t-il joyeux, pensant entendre la voix de son jeune chef. Mais il n'avait pas écouté trois phrases que sa figure se rembrunit et qu'il poussa une exclamation.

A l'autre bout du fil, un interne de Guy's Hospital lui annonçait que l'on avait trouvé un homme gravement blessé dans une rue des Docks et que d'après ses papiers, on était fondé à penser qu'il s'agissait de Stanley Chester, officier à Scotland Yard. Le blessé avait été admis d'urgence et allait être opéré sur-le-champ. Il avait reçu une balle dans le ventre qui avait perforé l'intestin en trois endroits. Il était impossible à l'heure actuelle de dire quelle serait l'issue de l'opération...

Dix jours plus tard, alors que Stanley Chester, dont la blessure avait été plus grave que l'on ne pensait, se débattait encore contre la mort, le procès de la meurtrière de sir Saint-John Millet passait devant le tribunal de Old Bailey.

Il ne prenait qu'une séance, et en dépit des efforts de sir Chauncey Rudens K. C. qui avait accepté, par pure charité, de présenter la défense, se terminait le jour même par la condamnation à mort.

Rien n'avait pu faire de l'éloquence du maître contre la déposition accablante de Stackpool qui n'eut qu'à donner connaissance de la correspondance et à relater les circonstances de l'arrestation.

On écarta même toute discussion sur l'attitude que n'avait cessé d'avoir l'accusée, le procureur public ayant déclaré en se basant sur les dépositions du directeur et du docteur de la prison, qu'il s'agissait d'une sinistre comédie destinée à donner le change.

A quatre heures et demie, le juge de Old Bailey coiffait la toque noire et prononçait la sentence de mort que l'accusée écoutait sans paraître en comprendre nettement la portée.

Fait à noter, Sidney Webb qui, jusqu'alors, avait fidèlement suivi toutes les grandes audiences de Old Bailey, était, lui aussi, absent. Un ordre du directeur de son journal l'avait, quelque huit jours auparavant, expédié en Finlande pour un reportage sur les rapports avec la Russie dont le besoin, paraît-il, se faisait absolument sentir.

A la sortie, Stackpool, que divers journalistes complimentaient, résumait sa pensée dans une phrase :

— C'est le cas le plus clair de toute ma carrière. Aucun doute sur sa culpabilité.

Pour les hommes, le Destin de celle qui devait mourir était scellé.

DEUXIÈME PARTIE

—

I

LA NUIT DU POTALA

Dehors, sous la clarté lunaire, Lhasa dormait.

Sir Harding-Williams s'arrêta dans sa lecture. Son secrétaire particulier Mawbray était devant lui. Ce dernier laissa retomber la porte, et s'avançant dans la pièce qu'éclairait vaguement une lampe à pétrole, secoua la tête.

— Rien encore ! Le grand-prêtre qui dirige le collège de médecine m'affirme que les sentinelles veilleront toute la nuit. Mais avec l'heure qui s'avance, cela m'étonnerait que l'on nous fit appeler avant le jour. C'est incompréhensible.

— Incompréhensible ! répéta sir Harding-Williams, en fermant son dossier.

Il s'était levé et avait posé ses mains sur l'épaule de son secrétaire. C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans à la moustache et aux cheveux blancs, encore dans toute la force de l'âge, mais dont le regard triste et le front ridé annonçaient une préoccupation constante. A moins qu'ils ne fussent l'indice d'une ancienne profonde tristesse.

— Qu'en pensez-vous, Mawbray ? n'avez-vous pas comme moi l'impression que cela ne présage rien de bon ?

Le secrétaire hésita à répondre. Sir Harding-Williams, d'ailleurs, après avoir fixé un coin d'ombre, continua comme s'il pensait simplement à haute voix :

— Voilà trois semaines que nous sommes à Lhassa, et notre voyage a été facilité par les autorités tibétaines comme jamais mission ne le fut encore. A notre arrivée, nous sommes accueillis par les hauts dignitaires de la Cour en amis dont on attend anxieusement la visite. L'on nous installe dans les appartements privés du directeur du Collège de Médecine. On nous procure le lendemain même une entrevue avec le Dalai-Lama dans sa résidence particulière à Norboulung et ses ministres nous prient de leur communiquer sans délai les propositions dont nous sommes porteurs. Nous le faisons, et depuis lors.. plus rien. Nous pourrions aussi bien être à Darjiling que dans ce palais où l'on semble nous avoir complètement oubliés ! Mawbray, il y a quelque chose qui ne va pas. Vous êtes sûr que d'autres compétiteurs n'ont pas surgi ?

— Les émissaires que nous entretenons à Lhassa et sur la route de Chine nous auraient avertis. Aucun d'eux n'a rien signalé.

— Toutes les routes ne sont pas surveillées, Mawbray ! Et puis, songez à l'enjeu formidable que représente notre présence. Malgré le mystère qui a entouré notre départ, d'autres ont dû en être informés. Peut-être par le gouvernement tibétain lui-même ! Ce sont des gens qui n'ont pas besoin de nos leçons pour connaître la valeur de l'astuce et de la dissimulation !

Sir Harding-Williams se dirigea vers la porte, voulant changer l'air de la pièce qu'empestaient les vapeurs de pétrole. Il l'ouvrit et, faisant quelques pas au dehors, s'accouda au parapet de la terrasse.

Devant lui, au pied de la colline de Chok-Bou-Ri s'étendait le paysage de Lhassa, la ville sainte endormie. Aucun bruit ne montait et sous le clair de lune qui jetait son mystère sur toutes choses, ce silence total impressionnait.

Devant eux, sur la colline jumelle de celle où était bâti le Collège de Médecine, le Potala, vision encore plus fantastique de nuit que de jour, s'élevait avec sa multitude de terrasses et de toits aux arêtes vives.

Jouant sur ces toits dorés, la lumière réfractée semblait ciseler un monstrueux bijou, coulant en traînées de feu et éclaboussant de clartés les murs rouges des palais.

Contre le ciel sans nuage, se découpaient au sommet de chaque édifice les « Gyaltsènes », ces ornements dorés qui sont pour les Thibétains l'emblème de la domination et de la victoire, tandis qu'au faite du Potala flottait, au moindre souffle de vent, l'étendard national au Lion brodé sur fond cramoisi.

— Tsi Potala ! murmura sir Harding-Williams. La demeure du Bouddha vivant ! Qui dira combien de crimes et d'atrocités ont été commis entre ces murs de sang et sous ce dôme d'or ?

Mawbray, qui s'était accoudé à côté du diplomate, ne répondit pas. Plus jeune de beaucoup que son maître, il ne pouvait s'empêcher de jouir de la beauté de cette minute et oubliait dans cette contemplation le danger qui, peut-être, planait sur eux.

A ses pieds, toute la ville de Lhassa s'étendait, avec les cubes de ses habitations dont la distance masquait la pauvreté, mais dont l'ensemble formait une mosaïque blanche, rouge et or dont émergeaient les toits des temples. Plus loin à l'horizon, sur la montagne abrupte après quoi commence le désert, le monastère de Séra se dressait tout blanc.

Détachée de la terre par une écharpe de brume, cette vision semblait flotter en plein ciel.

— L'admirable nuit ! murmura-t-il.

Le son de cette voix parut rendre conscience de lui-même à sir Harding-Williams.

— Mawbray, nous ne pouvons pas échouer ! Nous ne le devons pas !

Il s'était redressé et, les cheveux blancs argentés par le clair de lune, se mit à sourire.

A nouveau, il posa la main sur l'épaule de son secrétaire, et d'une voix plus douce continua :

— Songez à la force que nous détenons, Mawbray, et par ce mot, je ne veux pas parler de la force armée. A quoi nous servirait-elle dans ce pays ? Non, je pense à l'autre. A la force morale, la seule qui compte ici.

L'expression de Mawbray dut refléter un doute, car sir Harding-Williams insista.

— Ne souriez pas, Mawbray, nous ne sommes pas dans la vieille Angleterre, et nous ne discutons pas avec des nations égales en civilisation. Nous sommes au Tibet. Un pays plus vieux que nous, mais dont l'âme est restée en enfance. Ici, ce ne sont pas les faits qui comptent. Ce sont les légendes. Et c'est une légende que nous allons leur donner pour que la vieille Angleterre puisse exporter les denrées manufacturées dont elle n'a que faire. Vous vous souvenez de cette phrase qui régit toute la politique des Indes : « Quand la récolte du riz est mauvaise sur le Gange, les filles du Lancashire n'ont pas de quoi s'acheter de robes ? » C'est la base de toute notre diplomatie : il nous faut à tout prix des débouchés, pour que les enfants du vieux pays puissent vivre. Or, ici, nous avons un grand atout en main.

— La légende de la porte du tunnel secret ?

— Oui, Mawbray, c'est avec elle que notre ennemie

mortelle, la Russie, a tenu pendant de si longues années la cour du Dalai-Lama à sa merci. Vous savez bien que pour mieux frapper les imaginations, les prêtres avaient imaginé de cacher au plus secret d'un Temple — là où nul être humain n'avait le droit de pénétrer sous peine de mort — une minuscule clef ouvragée représentant ce symbole de leur religion : la croix ansée ! C'est elle qui devait ouvrir la porte du tunnel secret le jour où Siddharta Gautama, le Bouddha éternel, en déciderait ainsi, afin de chasser de l'Inde tous les étrangers qui la souillent ! Seulement, il fallait d'abord, selon la prophétie, que la clef fût tombée entre les mains d'un peuple ami ! Or, lors de la fuite en Chine du Dalai-Lama actuel, la croix qui avait été emportée, comme un des objets les plus précieux, a été perdue et jamais on ne l'a rapportée. Pendant plusieurs années on a cru qu'elle était en la possession de quelque aventurier qui en ignorait la valeur. Ce qui n'a pas empêché la Russie de prétendre la posséder et d'influencer le gouvernement tibétain contre nous. En 1926, un peu de lumière se fit. On apprit qu'elle était en Allemagne entre les mains d'un homme dont le père avait trahi l'Angleterre : le fils de Trébitch Lincoln. On réussit à l'attirer à Londres et à l'impliquer dans une affaire d'assassinat. Mais en dépit de toutes les perquisitions, on ne put rien découvrir. Peut-être une grande faute fut-elle commise alors ! Trébitch Lincoln, le père du condamné, qui était dans une lamaserie au Thibet, voulut gagner Londres pour voir son fils une dernière fois. Il câbla au Home Office pour demander un sursis. On le refusa. Au point de vue humain, c'était un crime. Au point de vue politique, une erreur. Car dans la venue de Trébitch Lincoln, il devait y avoir plus qu'un sentiment paternel. Peut-être venait-il pour la croix ansée ! On aurait dû faciliter sa venue. C'eût été si simple de s'en emparer ensuite.

— Et depuis lors, on n'en a plus entendu parler ?

— Jamais ! Et c'est là où l'Angleterre reprend le jeu en mains. Ce que je viens dire aux Thibétains est en peu de mots ceci : « Vous avez une prédiction disant qu'un jour la croix ansée tombera entre les mains du seul peuple ami ! Or, elle est en Angleterre. Ceci vous montre les intentions de Siddharta-Gautama. Il veut, non pas la guerre entre nous, mais la paix. Il veut qu'éternellement le tunnel demeure clos. Signons un pacte d'amitié et laissez-nous vous apporter le bénéfice de notre civilisation.

— Mais si un autre peuple que nous vient leur dire la même chose ?

Sir Harding-Williams resta un moment sans parler et ce fut d'une voix plus lente et soucieuse qu'il reprit :

— C'est ce que je crains, sans vouloir me l'avouer, Mawbray. Ce silence de la part du Dalai-Lama commence à m'inquiéter.

Mawbray voulut écarter ces appréhensions.

— Peut-être, quelque raison religieuse empêche-t-elle en ce moment tout pourparler ? Avec un peuple aussi superstitieux, il faut faire entrer cela en ligne de compte.

Sir Harding-Williams n'accepta pas cette explication.

— Non, Mawbray, les prêtres, dans ce cas, nous auraient fait part des raisons du retard et nous aurions été convoqués à quelque cérémonie. La vérité, c'est que l'on nous traite comme si nous n'existions pas. On dirait qu'ils attendent. Qu'ils attendent quelque chose que nous ignorons et que nous ne pouvons prévoir ! Mais quoi ? Nous n'allons pourtant pas échouer au but ?

Il frappa le parapet de son poing crispé et se détournait pour rentrer quand Mawbray lui saisit le bras.

— Regardez, sir !

Sir Harding-Williams suivit la direction qu'indiquait la main de son secrétaire et s'immobilisa.

Là-bas, au pied de la colline du Potala, une étrange procession se déroulait. Avec ses lanternes allumées qui oscillaient au rythme des porteurs, elle semblait quelque monstrueuse chenille qui aurait commencé en rampant l'ascension de la colline sacrée.

Par moment, elle disparaissait dans les cours intérieures ou était cachée par les hautes murailles des remparts. Mais elle reparaissait un peu plus haut, continuant son ascension.

Sir Harding-Williams baissa la voix, bien que nul ne pût les entendre.

— Mawbray, que peut être cette procession dans la nuit ?

Le jeune secrétaire ne répondit pas tout de suite, occupé qu'il était à examiner un point qui l'avait frappé.

— Voici, dit-il, ce qui, à mon avis, explique tout.

Sir Harding-Williams ne put retenir une exclamation.

Encadré de prêtres aux vêtements jaunes et grenat qui s'allongeaient en une longue file aux crânes rasés et aux mains jointes sur la poitrine, un palanquin s'avancait, fermé à tous les regards et entouré de soldats armés de piques et de vieux fusils.

— Le palanquin du Dalai-Lama, expliqua Mawbray.

— Le Dalai-Lama qui revient de Norboulung et rentre de nuit au Potala ? Mais pourquoi ce mystère et pourquoi ne nous en avoir rien dit ?

Il se tut et regarda à nouveau.

Dans la nuit, la lente procession avait continué sa progression, et s'élevant de terrasse en terrasse, était parvenue à la dernière où se trouvent les appartements particuliers de la vivante incarnation de Bouddha.

Un moment, elle s'immobilisa sur l'esplanade, projetant la clarté des lanternes et des flambeaux contre les murs rouges et faisant danser des ombres gigantesques.

Soudain, tout s'éteignit, tandis qu'une cloche sonnait dans le silence.

Elle sonna longtemps, sans qu'aucune autre répondît, quand tout à coup, sir Harding-Williams et Mawbray tressaillirent.

Un homme était à leurs côtés, qu'ils n'avaient pas entendu venir, tant avait été silencieuse sa démarche. Il portait la robe jaune des prêtres et à la main tenait un bâton surmonté du triangle symbolique. Penché en avant, il attendit quelques instants.

Sir Harding-Williams et Mawbray non plus ne parlèrent pas.

Enfin l'homme releva légèrement le front et d'une voix grêle qui contrastait avec la solennité du moment, laissa tomber :

— Que celui qui vient de loin et son serviteur veuillent se préparer à me suivre. L'heure est venue, fixée par Siddharta Gautama qui régit toutes nos actions, où « Gyalwa Rimpotché ¹ », le maître tout-puissant, va les recevoir. Cette nuit a été mise à part pour de grandes choses.

Sir Harding-Williams regarda le crâne rasé de l'homme qui s'était à nouveau courbé. Il ne répondit rien, mais abandonnant Mawbray, rentra dans la pièce où il prit sa serviette de cuir.

Ressortant, il la tendit sans un mot à son secrétaire, et s'appuyant à la balustrade contempla une dernière fois le spectacle de Lhassa endormie.

— Cette nuit a été mise à part pour de grandes choses, Mawbray ! répéta-t-il à voix basse. Que peut-elle bien contenir de bon pour nous au juste, cette phrase ?

1. Le nom que donne officiellement au Dalai-Lama la population du Thibet et signifiant : « Précieux Conquérant ».

Il haussa les épaules, en homme qui saura bientôt à quoi s'en tenir et qui s'en remet aux événements.

Allant au prêtre immobile, il lui dit simplement :

— Nous vous suivons, Lama.

— Venez ! répondit ce dernier.

Là-bas, au sommet du Potala, la cloche sonnait toujours.

II

LA VOIX QUE NUL N'ATTENDAIT

Lentement, par les interminables escaliers, sir Harding-Williams et Mawbray suivirent le Lama. Ni l'un ni l'autre ne parlaient, et sans remuer les lèvres, le Lama égrenait le chapelet liturgique composé de cent huit rondelles découpées dans autant de crânes humains. Dans ce décor de légendes, l'ascension silencieuse avait quelque chose de fantastique.

Jusqu'à cet instant, leur route avait été en plein air et ils avaient constamment longé les murs rouges du Palais. Mais environ à mi-chemin, le Lama s'arrêta et sans les prévenir, disparut par une porte étroite. Les deux hommes l'imitèrent et bien que le prêtre eût continué sa course, ils s'arrêtèrent saisis.

Ils étaient dans l'intérieur d'une des nombreuses chapelles qui séparent les appartements, et celle où ils se trouvaient et qui s'étendait à perte de vue, semblait peuplée de statues aux corps contorsionnés, à quoi se complaît l'Extrême-Orient. Sans doute devait-il s'agir d'une sorte de Panthéon Tantrique, car en dépit de leur hideur corporelle, une chose frappait : la sérénité im-

muable de ces faces aux regards dirigés *en dedans* au lieu de se poser sur les objets extérieurs.

Des lampes brûlaient au pied de chaque statue devant laquelle une autre statue de grandeur nature et au visage métallique semblait veiller.

Sir Harding-Williams et son compagnon avaient repris leur marche. Malgré eux et bien qu'ils ne crussent à aucune des légendes lamaïstes, ils avaient étouffé le bruit de leurs pas comme ils l'auraient fait dans une église.

Tout à coup, Mawbray ne put retenir un cri. Il lui avait semblé qu'une des statues bougeait !

Sir Harding Williams regarda avec plus d'attention et comprit. Ce n'étaient pas des statues qui veillaient sur les idoles monstrueuses, mais simplement des prêtres revêtus de masques métalliques. Dans leurs mains étaient des chapelets dont on pouvait suivre le lent mouvement. Tous pour se propitier les divinités étaient en train de réciter *Mani*¹.

L'arrêt du Lama tira sir Harding-Williams de sa contemplation.

— Venez, ordonna-t-il, qu'il ne se doute pas que nous avons pu être impressionnés.

Ils parcoururent quelques corridors où des peintres chinois avaient tracé en fresques les légendes des dieux et des saints. Sous la clarté lourde des lampes fumeuses, les milliers de petits personnages semblaient se détacher de la muraille et grouiller dans une vie irréaliste. Cela faisait songer aux évocations de Gustave Doré, mais avec un réalisme qui atteignait à l'épouvante.

Ils sortirent enfin et retrouvèrent le plein air. La dernière terrasse n'était plus qu'à quelques étages. Ils y débouchèrent et aperçurent les pavillons chinois. Per-

1. La prière classique de la religion lamaïste et qui commence par cette phrase : « *Aum Mani Padme hounri* » (Oh ! le joyau dans le Lotus !)

sonne n'y montait la garde. Cet honneur étant réservé aux seules divinités et la protection du Ciel suffisant à celui qui est son envoyé et qui incarne le Bouddha toujours vivant.

Le Lama frappa contre un gong qui pendait à un portique, et comme si ce bruit sourd eût eu une répercussion sur le temple le plus proche, instantanément, la cloche qui n'avait cessé de sonner tant qu'avait duré l'ascension, s'arrêta. Ils étaient arrivés.

La porte s'ouvrit sans qu'ils pussent apercevoir qui la manœuvrait et à la suite du Lama, ils en franchirent le seuil.

Avant de passer dans l'intérieur, Mawbray ne put s'empêcher de s'arrêter une seconde et de regarder derrière lui.

Au ciel, la lune flottait comme elle devait flotter là-bas dans le vieux pays et, en contre-bas, s'étalait Lhassa. Lhassa qui ne savait rien de ce qui se passait et qui peut-être ne le saurait jamais.

Car enfin, que cachait-elle cette nuit qui allait se dérouler ? La nuit du Potala !

Le Lama avait continué son chemin, silencieux, à travers diverses pièces petites, éclairées par de vulgaires lampes à pétrole comme on en trouve dans les villages reculés d'Amérique. Soudain, il s'arrêta.

Par trois fois, il s'inclina en signe d'hommage et se courbant en deux, attendit.

Lentement, une porte s'ouvrit, et les deux Européens pénétrèrent sans que le Lama fît un geste. Un homme était devant eux assis dans un grand fauteuil et habillé d'une robe de brocart jaune : ils étaient devant le Dalaï-Lama.

Un instant, ils restèrent immobiles à le contempler. Puis, sir Harding-Williams, reprenant le dessus de la situation, fit un pas vers lui et s'inclina.

— Que la très sainte incarnation du Siddartha Gautama qui vit en toi, ô Gyalva Rimpotché, accepte le salut de celui qui commande sur les îles vertes au milieu de l'Océan. Son très humble serviteur envoyé vers toi te remercie des bienfaits que jusqu'à ce jour tu lui as assurés et prend sur lui de te demander si ta haute et inaltérable Sagesse a pris la décision que tu avais, avec juste raison, remise à plus tard ?

Le Dalai-Lama, qui avait écouté cette courte harangue en paraissant parfaitement la comprendre, se tourna vers le fond de la pièce où se tenait un homme au crâne rasé, habillé d'une robe grenat sombre que ni sir Harding-Williams ni son secrétaire n'avaient aperçu en entrant.

Il lui adressa quelques paroles qu'aucun des deux Anglais ne put saisir, bien que Mawbray parlât assez couramment le thibétain des frontières.

L'homme s'inclina et, s'approchant à pas feutrés, prit la parole en anglais.

— Gyap Guéné bou ¹, remercie ceux qui viennent des îles vertes au centre de la mer, des paroles de fraternité qu'ils ont apportées. Il a étudié les propositions des envoyés, et il leur fera tout à l'heure connaître sa réponse. Mais d'abord, il désire que ceux qui sont venus de si loin s'asseyent et acceptent son hospitalité.

Sir Harding-Williams s'inclina et, imité par son secrétaire, prit un siège. Quelque chose l'avait frappé dans le discours du prêtre : en dépit de sa phraséologie, l'Anglais était trop pur et trop correct pour une bouche thibétaine. Il regarda l'homme et fut confirmé dans cette opinion. Cet homme pouvait avoir le crâne tondu et porter la robe grenat, il n'était certainement pas de la race des prêtres. D'où venait-il alors et qui était-il ?

1. Une autre appellation officielle du Dalai-Lama ; celle-ci signifiant : « Le Protecteur du Centre ».

Il se posa le problème, mais un nouveau fait vint détourner son attention.

Sans qu'il les eût entendus entrer, des serviteurs étaient sortis de la nuit et disposaient sur une table basse un samovar de cuivre et des tasses. Un d'eux prenant une théière y jeta quelques pincées de thé grillé au préalable sur la flamme. Le remuant avec un bâton de laque, il remplit les tasses en y ajoutant, selon la coutume du pays, une cuillerée de beurre rance et les tendit à chacune des personnes présentes, en commençant par le Dalaï-Lama.

Respectant la rêverie de son hôte dont l'esprit semblait perdu au loin, sir Harding-Williams but son thé sans proférer une parole. Il ne perdait pas de vue le prêtre qui avait servi d'interprète, et malgré lui, ne parvenait pas à en détacher son esprit.

Et puis, bien qu'il ne fût pas superstitieux, il avait l'impression que quelque chose d'hostile flottait dans cette nuit qui dissipait à peine la clarté de la lampe. L'impression de quelque chose qui surgirait en temps voulu des ténèbres pour le vaincre.

Il voulut réagir et songea aux croyances thibétaines qui veulent que tout l'espace qui nous entoure soit peuplé de larves bonnes ou mauvaises, contre lesquelles nous ne pouvons rien. Dans le mystère de cette pièce et dans le silence qui pesait, il en arrivait presque à comprendre cette croyance.

Un léger heurt le fit tressaillir. C'était le Dalaï-Lama qui venait de reposer sa tasse et qui s'était tourné vers le coin où l'interprète s'était retiré.

Il prononça quelques paroles que Mawbray saisit cette fois. Le Dalaï-Lama invitait le prêtre à faire offrir des cigarettes. L'ordre n'eut même pas à être donné. Comme s'ils eussent été aux aguets, les serviteurs glissaient déjà, les déposant sur un plateau et jetant sur un trépied quelques-uns des charbons du samovar.

Une cigarette succéda à une autre et toujours nul ne parlait. Par moment, les serviteurs reparaissaient et préparant de nouvelles tasses de thé les déposaient sur les tables. L'atmosphère, imprégnée par cette fumée à quoi s'ajoutaient les émanations de la lampe, devenait lourde, irrespirable. Sur son fauteuil, le Dalai-Lama semblait une apparition surgie d'un rêve. Quant au prêtre en robe grenat, il était invisible, englouti dans l'obscurité du fond de la pièce. Une sorte de lassitude morale avait gagné sir Harding-Williams.

Il chercha la fenêtre du regard, soupirant après la nuit fraîche qui devait baigner les carreaux, mais il s'aperçut que la pièce n'en avait pas. C'était une chambre interne, qui, selon toute apparence, devait s'ouvrir sur quelque chapelle.

Et brusquement, la question qu'il s'était posée alors qu'au sommet du Chok-Bou-Ri il contemplait Lhasa endormie, se posa à nouveau à son esprit.

Qu'attendait-on ? Car il était indiscutable que l'on attendait quelque chose. Ce n'était pas sans une puissante raison que le Dalai-Lama l'avait convoqué à cette heure de la nuit. Et si maintenant celui-ci laissait couler le temps, en fumant et en buvant du thé, c'est qu'il y avait un motif et que quelque chose devait se produire dont il attendait la réalisation.

Il songea au but de sa mission et pâlit. Qui sait si ces quinze jours où il était resté sans nouvelles n'avaient pas été mis à profit par les ministres hostiles à l'Angleterre pour susciter une démarche analogue de la Russie, l'ennemie d'hier et de toujours ?

Il réfléchit à ce qu'il arriverait si on le confrontait avec un autre envoyé qui raconterait la même histoire que lui ou qui, peut-être même, rapporterait à l'incarnation de Bouddha la clef symbolique où s'attachait l'espérance d'un peuple ?

Il haussa les épaules à cette pensée et pourtant y revint malgré lui. Nul n'avait revu cette clef depuis sa disparition. Qui sait si avant de mourir, le fils de Trébitch Lincoln n'avait pas révélé son secret ?

Folie que tout cela ! Fantasmagorie certes ! Mais n'était-on pas dans un pays où tout n'était que folie et fantasmagorie à commencer par l'imposture de cet homme né Dieu sait de quel couple, et que l'on adorait comme l'incarnation du Bouddha vivant ? Il n'y a de folie et de fantasmagorie que pour ceux qui ne croient pas et ici, dans ce palais hanté par tous les dieux morts et vivants de l'Asie, tout était possible, tout était à redouter.

Sir Harding-Williams jeta sa cigarette et en prit une autre, moins par désir de fumer que pour faire un geste, pour s'affirmer qu'il ne dormait pas.

Il aurait voulu attirer l'attention de son secrétaire qui semblait, lui aussi, absorbé dans une contemplation intérieure.

A quoi pouvait-il songer ?

Mais surtout que pouvait être la pensée que recélait le cerveau du Dalaï-Lama dont les robes de brocart jaune apparaissaient à peine à travers la fumée ?

Tout à coup, la cloche qui si étrangement s'était arrêtée à leur arrivée, retentit à nouveau.

A la même seconde et comme en réponse, la voix du prêtre s'éleva.

— O Gyalwa Rimpotché, cette nuit a été mise à part pour de grandes choses.

La phrase était la même que celle qu'avait employée, quelques heures auparavant, celui qui était venu les chercher. Mais bien que la voix conservât son débit monotone, sir Harding-Williams crut y discerner une trace d'émotion.

Il comprit que la minute tant attendue avait sonné, et

se redressant dans son fauteuil, il jeta sa cigarette à peine commencée et banda ses énergies.

Le prêtre à la robe grenat avait quitté son coin d'ombre et s'était approché du siège où paraissait somnoler le dieu vivant.

Il échangea quelques paroles avec lui et inclinant sa tête rasée, se dirigea vers une petite table basse où se voyait un léger édifice recouvert d'un voile de soie jaune.

En entrant, sir Harding Williams avait eu l'impression qu'il s'agissait d'un autel portatif que l'on avait voulu dérober aux regards profanes. Il regarda plus attentivement maintenant, mais à cause de la fumée, il ne put encore distinguer de quoi il s'agissait.

Quelques minutes, le prêtre, qui lui tournait le dos, s'absorba dans sa besogne. Enfin, il s'arrêta et s'avançant vers le Dalai-Lama, prononça en anglais :

— Et maintenant, ô toi vivante incarnation de Bouddha qui règnes sur le Toit du Monde, écoute les voix de l'Univers que la divinité a conduites dans son palais !

Il se rapprocha de la petite table, toucha quelque chose de la main et attendit.

Au même moment, un son caractéristique, devant quoi il n'y avait pas à se tromper, s'éleva. Le son bien connu d'une radio en état de marche alors que nulle voix ne se fait encore entendre.

Cela bourdonna avec des affaiblissements et des renforcements pendant quelques minutes, tandis qu'un sentiment de détente emplissait l'âme de sir Harding-Williams. Voilà donc pourquoi le messenger d'abord, puis ce prêtre, avaient déclaré que cette nuit avait été mise à part pour de grandes choses !

Pour la première fois, sans doute, au Potala, on avait capté les ondes lancées par les grands postes de l'Univers. Pour la première fois, le chef du Toit du Monde, allait, dans son pays, entendre les voix de l'extérieur.

Sir Harding-Williams fut sur le point de rire de cette mise en scène destinée à rehausser cet événement sans précédent. Il ne s'abandonna pas pourtant, car une nouvelle pensée venait de l'effleurer.

Ce n'étaient certainement pas les prêtres thibétains qui avaient eu l'idée de ce poste et en avaient réglé l'installation. Qui donc alors avait pu le concevoir ? Les ministres ? Ils étaient encore plus arriérés et incultes que leur maître ! Ne fallait-il pas voir là plutôt une intrigue de la Russie ?

Qui sait si tout à l'heure une voix ne viendrait pas ruiner son plan ?

Non, le danger qu'il croyait loin n'était pas écarté. A la minute même il pouvait surgir.

Il reprit sa pose indifférente et attendit. Il serait toujours temps d'agir.

Les bourdonnements discordants se turent enfin. Soudain, une voix retentit, sourde d'abord, venant nul n'aurait pu savoir d'où. Pour qui se rappelait le point inaccessible pendant de si longs siècles où il se trouvait, cette voix avait quelque chose de plus hallucinant que toutes les fantasmagories des bouddhas dont la chapelle était remplie.

Petit à petit, elle se précisa. Elle parlait anglais et énumérait les dernières nouvelles de la journée.

Saisi malgré lui par cette voix qui parlait sa langue et lui apportait le parfum de la civilisation, sir Harding-Williams se pencha en avant et, les yeux brillants, écouta.

Tout à coup, il y eut un léger silence, sans doute pour permettre au speaker invisible de rassembler ses idées ou de tourner un feuillet. Puis, la voix reprit :

« Demain matin à l'aube, à la prison de Holloway sera exécutée la femme récemment condamnée à mort par le Tribunal de Old Bailey et qui, il y a deux mois,

assassina le ministre des Affaires étrangères, sir Saint-John Millet. »

Sir Harding-Williams fronça les sourcils. Il avait connu jadis intimement sir Saint-John Millet quand ils étaient ensemble à Eton et ce n'était pas sans tristesse qu'il avait appris sa mort, le jour même de son départ de Darjiling à la tête de la mission qu'il devait conduire à Lhassa. Il évoqua son vieux camarade et songeait que la société l'aurait bientôt vengé, quand quelque chose lui fit relever la tête.

La voix avait continué.

« Un grand doute, disait-elle, a plané durant tout le procès sur l'identité de la meurtrière, que nul n'est parvenu à percer. Nous pouvons assurer que demain, après l'exécution, la vérité sera enfin rendue publique : la meurtrière est une jeune fille longtemps crue morte mais simplement enlevée aux siens en Chine, la fille d'un ministre plénipotentiaire britannique, sir Harding-Williams. »

Il y eut un léger choc sur le parquet, c'était Mawbray qui venait de laisser tomber sa tasse. Il s'était dressé pâle, frémissant.

— Asseyez-vous ! lui lança, d'un souffle rauque, sir Harding-Williams qui, même à cette minute, n'oubliait pas qu'il représentait son souverain et son pays.

Subissant l'emprise de cette voix de chef, Mawbray se rassit. A part lui, personne n'avait bougé. Et la voix continuait toujours, dévidant d'autres nouvelles sans intérêt.

Sir Harding-Williams se passa la main sur le front et essuya la sueur froide qui l'inondait. Il s'efforça de maîtriser le tremblement de ses mains, et prenant une cigarette, l'alluma à un des charbons et la porta à sa bouche. Mais son cœur battait à lui faire mal et il avait l'impression qu'à la moindre détente, il s'évanouirait.

Dieu ! Comme il souffrait ! Et devant ces étrangers il ne pouvait rien témoigner de sa détresse et devait continuer à jouer son rôle !

Soudain, faisant un pas en avant et parlant tout doucement, sans élever la voix, le prêtre, qui avait mis en marche le poste de radio, prit la parole.

— Oui, prononça-t-il comme s'il continuait une conversation ou suivait le fil de sa pensée, c'est une terrible chose que l'angoisse que doit éprouver un être qui sait qu'il va mourir au jour levant. Mais que dire de l'agonie des leurs ? Songer en regardant les aiguilles d'une pendule : l'heure est proche ! L'heure est là ! Heureux pourtant, ceux qui peuvent une dernière fois embrasser celui ou celle que va leur arracher la société ! Tous n'ont pas cette consolation. Moi-même, n'ai-je pas vu mon fils mourir, alors que quelques heures me séparaient de lui !

Sir Harding-Williams se redressa et regarda fixement l'homme qui parlait... Un pli barra son front, mais le prêtre ne lui donna pas le temps de trouver par lui-même.

— Oui, dit-il avec une amertume infinie dans la voix, mais sans pour cela élever le ton, je suis celui qui n'a pas pu embrasser son fils, parce que les Anglais ne l'ont pas voulu. Je suis Trébitch Lincoln.

III

IGNATIUS TRÉBITCH LINCOLN

Un silence mortel accueillit ces paroles. Puis, comme en écho, une voix répéta :

— Trébitch Lincoln !

C'était sir Harding-Williams qui accusait le coup. Les mains crispées aux bras du fauteuil, il contemplait son adversaire. Il était livide et un mouvement nerveux agitait sa lèvre inférieure.

Comment ne l'avait-il pas reconnu ? Ne savait-il pas que Trébitch Lincoln était au Thibet et que sa haine de l'Angleterre était de celles qui ne désarment pas ? N'aurait-il pas dû se méfier et redouter son influence ? Sur-tout, n'aurait-il pas dû, dès son entrée, démasquer le faux Lama que tout trahissait : le pigment de sa peau, la couleur de ses yeux, la boursouffure de sa chair.

Et maintenant, il avait perdu la partie et Dieu seul savait ce que lui réserverait la fin de cette nuit !

Trébitch Lincoln n'avait pas bougé, et c'est comme se parlant à lui-même qu'il reprit :

— Celui qui n'a pas pu embrasser son fils, parce que les Anglais ne l'ont pas voulu ! Demain, un autre père

n'embrassera pas sa fille et cela parce que je le veux.

Un flot de sang inonda les joues de sir Harding-Williams. En dépit de son contrôle, il ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Je n'ai plus de fille. Celle que j'avais est morte il y a six mois dans la baie d'Along.

Un rire silencieux agita le corps du faux prêtre.

— Celui qui l'a pleurée a-t-il vu son corps sur sa couche dernière ? Et si l'accident n'avait été que mise en scène ? Si, au lieu d'une bourrasque, il n'y avait eu qu'un enlèvement ? Les jonques des bandits ne sont pas rares dans les mers de Chine, et elle ne serait pas la première Européenne à payer de sa liberté son audace ou la faute d'un autre !

— Les pirates auraient demandé une rançon !

— Les pirates ordinaires, soit ! Mais ceux-là agissaient, peut-être, d'après des ordres et avaient déjà été payés !

— Ma fille serait parvenue à s'évader, à communiquer avec des amis.

— Il y a plus d'une façon de clore une bouche, et il n'est pas toujours nécessaire de tuer le corps pour en annihiler l'esprit.

— Misérable !

S'emportant en dépit de toutes ses résolutions, sir Harding-Williams avait bondi sur ses pieds et affrontait le faux prêtre.

Un instant, les deux hommes se dévisagèrent d'un regard chargé de haine. Un désir fou torturait sir Harding-Williams de saisir son adversaire à la gorge. Mais il comprenait trop quelle serait l'issue de cette lutte inégale. Sur un geste, ce serait le massacre, non seulement de lui-même et de son secrétaire, mais encore de toute la mission. Le sentiment du devoir le rendit à la raison. Ici, il n'était pas sir Harding-Williams. Il était

le représentant d'un pays, et c'est cela seul qui devait compter.

Il fit un effort terrible pour retrouver une apparence de sang-froid, et passant sa main sur son front, laissa tomber dédaigneusement :

— Les mensonges les plus éclatants peuvent troubler une seconde ! On a vite fait de les percer à jour. Même en admettant que la personne dont vous parlez n'ait pas péri au court d'un typhon, quelle probabilité y a-t-il qu'elle soit en Angleterre et en danger de mort !

Un sourire ambigu joua sur les lèvres épaisses de Trébitch Lincoln.

— Un crime toujours appelle la punition ! rétorqua-t-il,

Sir Harding-Williams haussa les épaules.

— Et pour quelle raison, cette enfant aurait-elle commis ce crime ?

Sir Harding-Williams vit son adversaire fermer les yeux. Un moment, il demeura ainsi, semblant se recueillir, puis, entr'ouvrant ses paupières, il fit un pas vers le diplomate anglais.

Un rictus mauvais serrait les coins de sa bouche et toute son attitude respirait la haine et la vengeance.

— Peut-être, parce que d'autres ont préparé et commis ce crime dont ils lui ont fait porter la responsabilité ! Une fois déjà, un fait pareil fut perpétré et un enfant mourut, la corde au cou, sans que son père pût l'embrasser. Demain, le crime répondra au crime et celle que l'on crut morte, mourra pour de bon. Elle aussi par la main du bourreau.

Mawbray, qui n'avait pas cru devoir intervenir, n'eut que le temps de bondir entre les deux hommes : quelques secondes de plus et l'irréparable était accompli.

Rien dans la figure du faux prêtre n'avait bougé. Il savait que, derrière lui, il avait toutes les forces du

Potala, et surtout que dans peu d'heures, sa vengeance serait complète.

— Merci, Mawbray, murmura sir Harding-Williams en serrant la main de son secrétaire.

Il saisit une des tasses de thé qui se trouvaient sur le coin du samovar et la but jusqu'à la dernière goutte. Se détournant, il fit un pas vers le fauteuil du Dalaï-Lama. Celui-ci, les yeux mi-clos, semblait continuer son rêve intérieur. Sir Harding pourtant ne fut pas dupe de ce détachement. Tout avait été trop bien préparé et trop bien réglé pour ne pas avoir été fait avec son agrément.

Car maintenant, sir Harding-Williams savait pourquoi l'audience demandée avait été si longue à lui être accordée. Le Dalaï-Lama, à l'instigation de Trébitch Lincoln, attendait une chose : la veille du jour où devait être exécutée la meurtrière de sir Saint-John Millet : sa fille !

A cette pensée, une nouvelle vague de désarroi balaya son cœur. Mais l'homme de fer qui était en lui, réagit. S'inclinant, il demanda de sa voix la plus calme :

— Votre Sainteté ne pense-t-elle pas que l'heure serait propice pour discuter les projets qu'au nom du roi mon maître, qui règne sur les îles vertes, j'ai eu l'honneur de lui exposer ?

Le Dalaï-Lama parut revenir à la réalité des choses. Il se tourna lentement et laissa tomber un monosyllabe.

Le faux prêtre étendit la main, et allant à la porte du fond, l'ouvrit. Deux hommes en robes écarlates entrèrent à pas lents et se prosternèrent devant le fauteuil du dieu vivant. Sir Harding-Williams les reconnut. C'étaient les ministres avec qui il avait déjà eu plusieurs entretiens.

Un autre personnage était avec eux et qu'il estima voir pour la première fois. Un vieillard menu à la face d'as-

cète, mince et ridée et portant une robe et un bonnet de brocart jaune.

Celui-ci ne fit qu'une légère inclination de tête devant le Dalai-Lama et, croisant les bras sur la poitrine, demeura debout à considérer la scène de son regard aigu.

Les deux ministres étalèrent leurs papiers sur de petites tables basses que des serviteurs avaient apportées et se mirent à tour de rôle à parler d'une voix de fausset qui ressemblait à un chant liturgique.

Toute son attention tendue, Mawbray, qui remplissait les fonctions d'interprète, écouta.

Il fut surpris du sens des discours. Alors qu'il avait craint un rejet pur et simple des offres de l'Angleterre, les ministres, sans mentionner spécialement la Grande-Bretagne, s'attachaient à démontrer l'intérêt qu'il y aurait pour le Thibet à sortir de son isolement et à se lier avec une nation amie qui le ferait profiter de sa culture et d'avantages matériels.

Il traduisit cette partie du discours à sir Harding-Williams qui fut aussi étonné que lui, mais qui ne put s'empêcher de soupçonner un piège.

Les deux ministres, ayant conclu chacun dans le même sens, s'inclinaient quand le vieillard à figure d'ascète qui avait écouté, sans plus bouger que s'il eût été une statue, prit la parole.

Sans geste, sans éclat, il parla et se tut aussi soudainement qu'il avait commencé. Mais Mawbray était fixé sur son identité : c'était le « Galden-Ti-Pa » - « celui qui occupe le trône de Galden », le grand philosophe officiel du Thibet à qui incombe le soin de garder la doctrine pure de tout alliage.

Il ne s'élevait pas contre l'union amicale avec une nation étrangère mais il rappelait la légende selon laquelle un seul peuple serait désigné par la Divinité : le posses-

seur de la Clef Symbolique du tunnel où jamais homme vivant n'avait pénétré.

Sir Harding-Williams, par l'intermédiaire de Mawbray, expliqua que l'arrêté de la divinité n'avait peut-être jamais été bien interprété par les hommes. Loin de vouloir que le tunnel servît pour la guerre, elle entendait que les deux nations veillant aux extrémités fissent un pacte d'amitié. La perte de la clef symbolique le démontrait victorieusement.

— Et si pourtant elle n'était pas perdue ! prononça le vieillard en élevant l'index au ciel.

Sir Harding-Williams allait répondre à cette prétention, quand une voix le devança. C'était le faux prêtre qui venait de s'interposer.

— Elle n'est pas perdue ! lança-t-il avec une vibration de triomphe. On sait aujourd'hui où elle est. Demain, le seul peuple ami du nôtre l'aura en sa possession : la Russie.

— Mensonge ! éclata sir Harding-Williams.

Le faux prêtre haussa les épaules.

— Vérité au contraire ! Vérité que l'univers entier proclamera demain. Mais ce soir, écoute-la, ô maître tout-puissant du Toit du Monde, écoute-la, la voix qui vient de si loin, parler pour toi seul et t'apporter ce que les hommes ignorent encore !

Il montra l'appareil de T. S. F. que chacun avait oublié, et après avoir à diverses reprises manipulé un bouton, abaissa une manette.

A nouveau, le ronronnement rauque se fit entendre.

Puis, petit à petit une voix filtra. Elle commença par répéter ce qu'elle avait déjà dit précédemment concernant l'exécution du lendemain, mais au lieu de s'arrêter, elle continua :

« Une découverte qui aura une répercussion mondiale a été effectuée il y a peu de jours dans la tombe d'un

condamné à mort. Une clef symbolique que l'on croyait perdue a été retrouvée. Demain la croix ansée vénérée de tout le Thibet sera remise au seul peuple ami, à la Russie. »

Laissant la radio répéter ce qu'elle venait de prononcer, comme si l'opérateur eût craint que ses paroles ne fussent pas parvenues à destination, le faux prêtre s'avança et se tint debout devant le fauteuil du Dalai-Lama.

— Vous avez entendu ? lança-t-il en regardant fixement sir Harding-Williams. Où est-elle maintenant la clef et où est le peuple désigné de tout temps par la Divinité ? L'Angleterre m'a frappé dans ce que j'avais de plus cher, je frappe à mon tour l'homme qui condamna mon fils et je prends ma revanche du pays qui n'eut aucune pitié.

Sir Harding-Williams se tourna vers le vieillard qui, impassible, avait suivi toute cette scène. Il crut lire sur son visage que sa décision était prise. Il fit un pas ; puis s'arrêta. A quoi servait de prolonger cette audience ? Quoi qu'il pût dire, il avait échoué. Et puis, il se sentait brisé. Un désarroi affreux comme il n'en avait jamais connu. Il avait besoin d'être loin de ces êtres hostiles, pour se retrouver, pour comprendre son malheur dans toute son étendue. Ici, il avait trop l'impression d'être en plein cauchemar.

Il fit signe à Mawbray et allait prendre congé du Dalai-Lama, quand brusquement quelque chose l'immobilisa.

Sans que nul n'y fit plus attention, l'appareil de T. S. F. avait continué à répéter son message de la même voix monotone. Tout à coup, il y eut un cri comme l'aurait poussé un homme soudainement apeuré, à quoi succéda un bruit de lutte, mêlé d'exclamations sourdes.

Chacun s'était retourné, même le Dalai-Lama arraché à sa méditation, et tous les yeux étaient braqués sur le mystérieux appareil qui, par des voies connues de la seule

divinité, emportait instantanément la voix d'un bout à l'autre l'Univers.

Un instant le tumulte grandit puis, tout à coup, s'arrêta ; et dans ce silence, une voix jeune, différente de la première éclata :

— Mensonge ! mensonge infâme ! proclama-t-elle, que tout ce qui a été dit. Demain matin, la fille de sir Harding-Williams ne mourra pas et jamais la Russie ne possédera la croix symbolique. Je la tiens dans ma main et...

La voix du parleur s'étrangla dans sa gorge tandis qu'un éclat de rire sonore le secouait. Dans cette pièce enfumée où rôdait le drame, cet éclat de rire fit presque mal aux nerfs. Mais un fracas formidable détourna soudainement l'attention.

C'était Trébitch Lincoln, fou de rage, qui venait de saisir le samovar de cuivre, et l'avait projeté sur l'appareil dont les paroles inexplicables venaient de ruiner son plan.

Il y eut un bruit de verre et de bois brisés tandis que les charbons roulaient sur le sol, jusqu'aux pieds du fauteur du Dalai-Lama.

Le vieillard à figure d'ascète se baissa et, en prenant un dans sa main, le jeta dans un bol d'eau, sans que sa physionomie trahît la moindre douleur.

Ceci fait, il reprit sa pose immobile.

Sir Harding Williams regarda le faux prêtre thibétain. On eût dit qu'il allait succomber à une attaque, mais ses poings étaient serrés et ses yeux chargés de haine.

Les deux ministres n'avaient pas bougé.

— Vous avez entendu ? interrogea glacialement sir Harding-Williams, dont le cœur battait à grands coups, bien qu'il ne pût expliquer l'éclat de rire qui avait terminé la phrase.

Le faux prêtre ne répondit pas.

Se tournant alors vers celui qui occupait le trône de Galden, le fondateur de la plus puissante secte religieuse et le dépositaire de la doctrine orthodoxe, il répéta :

— Vous avez entendu ?

Un instant encore, le vieillard demeura silencieux, puis il éleva une main. On eût dit qu'un mince sourire jouait sur ses lèvres.

— Les démons prennent parfois la voix des esprits pour accomplir leur mauvaise œuvre, dit-il, mais dans la voix qui venait de loin, je n'ai pas reconnu l'intonation de l'ange du mal.

Il se tourna vers les ministres et demanda.

— Le traité acceptant l'amitié qui nous est offerte est préparé.

Les deux fronts s'inclinèrent.

— Donnez-le-moi.

Il prit les deux copies, et s'approchant de la lampe, les lut avec soin.

— Changez le nom du pays !

Sans une parole, les deux ministres obéirent.

— Signez, maintenant !

S'approchant du Dalaï-Lama, il posa les traités sur ses genoux.

— O Gyap-Guéné-Bou, que ton sceau soit apposé sur ces documents qu'en ma qualité de maître de la doctrine je remets à tes pieds sacrés.

Sans même ouvrir les yeux, l'incarnation vivante de Siddharta Gautama inclina la tête.

Allant à un des ministres et prenant le bâton de cire parfumée qu'il lui tendit, le vieillard s'approcha d'un trépied, et ramollissant la cire, en déposa sur les deux documents. Retournant au Dalaï-Lama, il lui souleva la main et, avec une de ses bagues, imprima sur la cire chaude le sceau sacré.

Toujours sans un mot, il baisa cette main, et se recu-

lant, tendit les documents à sir Harding-Williams.

— Voilà ! dit-il simplement. De ce jour, un traité d'amitié nous lie. Puissent les deux pays se réjouir de cette nuit où il s'est, en effet, passé de grandes choses.

Sir Harding-Williams signa les documents, et en rendit un au vieillard.

— Merci dit ce dernier. Mais la nuit touche à sa fin. Peut-être serait-il sage de songer au repos. Demain nous aurons à rendre grâce aux divinités qui nous ont inspirés.

Un sanglot fit tourner la tête à sir Harding-Williams. C'était le faux prêtre, qui incapable de supporter l'échec de son plan, avait laissé tomber son front dans ses mains et pleurait.

Un instant le cœur de sir Harding-Williams fut ému. Il songea à ce qu'avait dû souffrir ce père lors de la mort de son fils. Mais tout de suite il se rappela l'abominable complot dont sa fille avait été victime. Toute pitié alors disparut de lui.

— Venez ! prononça le vieillard qui avait enroulé son manteau autour de son corps amaigri.

Sir Harding-Williams s'étonna de cette invitation mais crut sage d'accepter.

Imité, par Mawbray, il s'inclina profondément devant le Dalaï-Lama et, saluant les deux ministres qui se prosternèrent, suivit le vieillard.

Un palanquin attendait sur l'esplanade entouré de gardes armés et de serviteurs. Le vieillard ouvrit lui-même la portière.

— Montez ! dit-il. Et comme sir Harding-Williams hésitait, il ajouta :

— La descente pourrait être périlleuse. Il faut plaindre ceux qui ont vu leur rêve frustré, mais aussi s'en méfier.

Il sourit, tandis que sir Harding-Williams obéissait, suivi de Mawbray.

La portière se referma et le palanquin ayant été sou-

levé par ses porteurs, le cortège commença sa descente.

Aucun des trois hommes ne parlait. On sentait que chacun réfléchissait aux incidents de cette nuit et tenait à voir respectée sa méditation.

Pourtant, comme on arrivait vers la troisième terrasse, le vieillard rompit le silence.

— Étrange intervention que celle qui vous apporta son appui cette nuit. Auriez-vous récité un « dzoung »¹ et votre religion connaîtrait-elle aussi l'existence de « Ceux qui ne sont pas des humains ? »

Sir Harding-Williams sourit.

— Mon « dzoung » ne fut peut-être qu'une prière fervente à la Divinité qui est la même pour vous comme pour moi. Quant à la voix, elle semblait bien appartenir à un de mes frères les hommes. Mais qui était-ce ? Je ne puis le deviner.

— La Divinité saura vous le découvrir, répondit le grand prêtre, et peut-être aussi vous dire la raison de cet éclat de rire. Mais tant de choses prêtent à rire dans la vie !

Le grand prêtre se renferma dans son mutisme et sir Harding-Williams jetant un coup d'œil par la fente d'un des rideaux, vit que la descente touchait à sa fin. Maintenant l'aurore était tout à fait venue et dans la lumière de cette première heure, Lhassa apparaissait comme une mosaïque rose sertie de camaïeu.

Tout à coup la voix du grand prêtre arrêta le palanquin.

L'on était au pied du Potala et de chaque côté d'un obélisque entouré de stèles, une route s'étendait. Le vieillard la désigna à son compagnon.

— La grand'route qui traverse le Thibet et relie l'Inde à la Sibérie. La grand'route que des armées enne-

mies auraient pu envahir, mais que ne suivront plus que des peuples frères.

Sir Harding-Williams s'inclina en demandant au ciel que l'espoir évoqué par le vieillard ne fût pas déçu par les événements ou par la politique.

Le palanquin repartit, se dirigeant vers la seconde colline de Lhassa, où la mission anglaise avait son siège.

On en commençait l'ascension quand le vieillard, qui semblait guetter, saisit le bras de sir Harding-Williams et lui désigna le lointain.

Sur la route suivie par les caravanes venant de la Chine septentrionale, un cortège s'avanceit dans un nuage de poussière.

Sir Harding-Williams interrogea le vieillard du regard.

— La mission russe que des pluies ont retardée ! expliqua-t-il. Elle devait être ici hier soir, mais elle en sera quitte pour apprendre, de ses amis, les événements qui marquèrent cette nuit où devaient se passer de si grandes choses,... et où un éclat de rire vint tout détruire !

Et souriant ironiquement, le vieillard qui était l'égal du Dalaï-Lama et dont nul n'eût osé contester l'autorité, laissa retomber le rideau de cuir et se tut. Mais le son de sa voix avait été une indication pour sir Harding-Williams : celui qui occupait le trône de Galden savait pourquoi ce rire avait éclaté.

Il ne dit pas un mot pourtant et ferma les yeux au rythme du palanquin.

Lhassa s'éveillait autour d'eux.

TROISIÈME PARTIE

I

POUR OU CONTRE

Étendu sur son lit d'hôpital, Stanley Chester réfléchissait.

Il y avait trois jours qu'il était hors de danger et ce n'était que ce matin même qu'il avait appris de la bouche de Jimmy Winkles les événements qui s'étaient déroulés au cours de sa longue maladie. Il n'avait pas bronché en apprenant la condamnation à mort de celle dont on n'était toujours pas parvenu à percer l'identité, mais maintenant, sans mouvement sur son lit, il songeait et son cœur était lourd.

Près de huit jours déjà que l'arrêt avait été rendu ! Quelle probabilité y avait-il que se produise un coup de théâtre susceptible de renverser la situation ? Non, en dépit de tous ses efforts, il avait échoué. La balle qui l'avait frappé avait du même coup scellé le sort de la prisonnière de Holloway.

— « Cheer up ! Sir, cheer up ! » prononça d'une voix lugubre le brave Jimmy Winkles, qui était assis près de la fenêtre et qui suivait la pensée du jeune officier sur son visage.

Stanley Chester eut un geste découragé.

— Winkles, dire que je touchais au but ! et qu'un petit morceau d'acier est venu tout ruiner ! Comment ai-je pu me laisser abattre ainsi ! Et surtout, comment le ciel l'a-t-il permis ?

Jimmy Winkles qui était — nous l'avons déjà dit — un homme à principes, éleva les deux mains au ciel dans un geste qui voulait certainement insinuer que les desseins du Très-Haut sont impénétrables ; mais Stanley Chester continua :

— Tu as assisté au procès ?

— Yes, sir.

— Et l'attitude de l'accusée n'a intrigué personne ? Est-elle sortie de son mutisme ?

Jimmy Winkles secoua lentement la tête.

— C'est tout juste si on a pu lui tirer quelques paroles, sir. Elle avait l'air hébété et la figure tombant sur la poitrine.

— Cela n'a pas semblé extraordinaire ?

— Le procureur public a conclu, au contraire, à la simulation. Et puis, il y a eu les lettres et la déposition de Stackpool, sir !

— Naturellement !

— Il a assuré que la prisonnière jouait la comédie et exploitait l'état d'hébétude réelle où on l'avait trouvée le matin du crime.

— Et ça leur a suffi ? Et ils ont condamné là-dessus ! Mais Sidney Webb n'a pas protesté ? Il n'a rien dit dans son journal ? D'ailleurs, pourquoi ne l'ai-je pas encore vu ?

Jimmy Winkles hésita et sa gêne fut remarquée par Stanley Chester qui répéta sa question.

— Parce qu'il n'est pas à Londres, sir.

— Pas à Londres ? Depuis quand ?

— Trois jours avant le procès, sir. Il a été envoyé par

son journal à Helsingfors. Une enquête très importante, paraît-il.

Stanley Chester ne répondit pas. Il réfléchissait.

— Trois jours avant le procès, alors que seul il aurait pu ouvrir les yeux ! murmura-t-il lentement. Là aussi, un ordre serait-il venu de plus haut ?

Il prit un petit objet cylindrique sur sa table et, tout en le roulant machinalement entre ses doigts, continua.

— Sais-tu si la prisonnière a introduit son recours en grâce ?

— J'ai entendu dire, sir, que son défenseur, sir Chauncey Rudens, était parvenu à le lui faire signer et qu'il a même adressé une requête au Home Office en se basant sur l'état mental de sa cliente. Mais avec l'état actuel des esprits...

— Oui, chacun a son siège fait, sans compter ce que l'on ne dit pas et ce que l'on ne veut pas dire. Ah ! Winkles, j'étais sur la bonne piste pourtant et si ce n'avait été pour ce petit morceau d'acier...

Il éleva entre deux doigts l'objet cylindrique avec lequel il jouait et qui n'était autre que la balle qui avait failli lui coûter la vie.

Un instant il la fixa et allait la rejeter sur la table quand il s'arrêta brusquement.

C'était la première fois qu'il l'examinait un peu attentivement, et un détail venait de lui sauter aux yeux.

La forme de ce projectile lui était familière. Il en avait déjà vu de semblables, il ne voulut cependant pas se fier à son seul jugement.

— Winkles, interrogea-t-il, tu es à même de reconnaître les différentes balles de revolver ?

— A peu près, sir ! Sauf les armes étrangères, naturellement.

Il lui tendit le petit cône d'acier qu'il avait reçu dans le ventre et que rien n'avait déformé.

— Alors, tu pourras peut-être me dire quelle arme a tiré ceci ?

Le sergent prit la balle et n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil.

— Pas d'erreur possible, sir, un parabellum ! C'est même curieux, car ce n'est pas une arme courante dans la pègre. A part les officiers britanniques ayant fait la guerre, je ne vois pas trop qui peut s'en servir !

Stanley Chester reprit le petit morceau d'acier.

— Moi non plus, Winkles, mais merci tout de même.

Il se laissa retomber sur son oreiller et, fermant les yeux, garda le projectile dans sa main crispée.

— Un parabellum ! murmura-t-il tout bas, si bas même que Jimmy Winkles ne l'entendit pas.

Car, en plus des officiers britanniques ayant fait la guerre, il savait qu'un autre corps, composé lui aussi, en grande partie, d'anciens officiers, en faisait usage : l'Intelligence Service.

Le silence de Stanley Chester se prolongea si longtemps que le sergent commençait à croire qu'il s'était endormi, quand le choc d'un objet sur le parquet le fit sursauter.

C'était le projectile que Stanley Chester venait de lancer à la volée tandis que, par un effort de volonté, il se dressait sur son séant. Le sergent crut à une crise.

Un peu de rouge était revenu à ses joues et une flamme nouvelle brillait dans ses yeux.

— Winkles, jeta-t-il d'une voix trépidante de fièvre, ils ne devaient pas tirer, ou alors, ils devaient me tuer sur le coup !

— Quelle idée, sir ! s'exclama le sergent.

— Parce qu'en ne me tuant pas, ils m'ont laissé la possibilité de gagner encore la partie et qu'en tirant, ils m'ont montré que j'avais vu juste. Sais-tu ce que j'avais découvert, avant d'être frappé ? C'est que l'hébetude de la prisonnière avait une cause. Chacun de

ses repas apportés à la prison, était drogué. Et cette drogue, je n'avais qu'à étendre la main pour l'avoir.

Le sergent éprouva à son tour l'exaltation de son chef.

— Mais alors, sir, si vous savez cela, si vous pouvez le prouver...

Stanley Chester eut un petit rire nerveux.

— Ah ! ils savent trop que je ne le peux plus maintenant. Tu penses bien qu'il n'y a plus personne dans cette chambre où j'ai failli trouver la mort. Le soir même, l'oiseau a dû s'envoler et tout a été déménagé. Inutile aussi de le chercher dans la cuisine du restaurant de Drophill street. Un autre doit le remplacer. Mais comment le repérer ? Ah ! Winkles, ils ont bien pris leurs précautions. Ils sont forts.

— La bande qui est derrière la femme ?

Stanley Chester regarda un instant le sergent, puis reprit.

— Oui, Winkles, cette bande-là ! Ou une autre... plus dangereuse encore.

Le sergent ne fit pas attention à cette phrase énigmatique, mais revint à son idée première.

— On pourrait empêcher la venue des repas de l'extérieur, sir.

— Avec quel résultat ? On prétendrait que, devant l'inutilité de sa feinte, la prisonnière a simplement renoncé à sa comédie.

— Mais elle parlerait ! Elle dirait qui elle est, d'où elle vient.

— A moins qu'on se refuse à l'écouter, Winkles. Rappelle-toi la phrase de Stackpool : « Le cas le plus clair de ma carrière. »

— Mais votre parole a tout de même son poids. Et si vous dites ce que vous savez...

Stanley Chester eut un rire amusé.

— On dira que je divague, que je prends pour des

réalités, des cauchemars inspirés dans la fièvre ! Non, Winkles, je dois apporter d'autres preuves, si je veux convaincre. Et maintenant plus que jamais, je le veux. Surtout depuis ce que j'ai entrevu tout à l'heure.

— Ici, sir ?

— Oui, Winkles, en regardant un petit morceau d'acier.

Jimmy Winkles ne répondit pas et se demanda en lui-même si son chef ne divaguait pas. Celui-ci continua :

— Huit jours, dis-tu, que le procès a été jugé ? En admettant que la réponse du Home Office parvienne dans huit jours, cela me donne tout de même une quinzaine avant l'exécution, puisqu'il est de tradition que trois dimanches s'écoulent entre la condamnation et la mort. Mais quinze jours suffiront-ils dans l'état où je suis !

— Vous oubliez que je suis là, sir !

— Je le sais, Winkles, et c'est sur toi d'ailleurs que je compte, car en ce moment...

Il reposa sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux. Il se sentait d'une faiblesse extrême et les émotions qu'il venait d'éprouver lui avaient occasionné un regain de fièvre. Il fit un signe à Jimmy Winkles qui alla à la cheminée et y prit un verre d'eau.

Il but avidement, et allait rendre le verre à Winkles, quand machinalement, il jeta un coup d'œil par la fenêtre qui était à côté de son lit et qui donnait sur la cour d'entrée de l'hôpital.

— Winkles ! dit-il tout à coup d'une voix presque blanche.

Le sergent se pencha et comprit. Un homme traversait la cour : le Chinois.

— Tu as vu ? prononça Stanley Chester.

Le sergent approuva de la tête, mais ce qu'il ajouta fit l'effet d'un coup de fouet sur Stanley Chester.

— Voilà deux jours qu'il n'était pas venu en effet,

sir. Il aura appris que vous êtes hors de danger définitivement.

— Deux jours ? Voudrais-tu dire par hasard...

— Qu'il est venu prendre de vos nouvelles chaque jour de votre maladie ? Mais oui, sir !

Stanley Chester ne répondit pas. Cette sollicitude s'expliquait par une raison si naturelle ! Maintenant sans doute, tenait-il à juger par lui-même du degré de rétablissement du blessé.

Une pensée lui traversa le cerveau.

— Cela le gêne que je sois en voie de guérison !

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir plus avant. La porte de l'ascenseur venait de s'ouvrir. Le Chinois serait bientôt là.

Instantanément, il se laissa tomber sur son oreiller et ferma les yeux comme s'il eût sommeillé.

Il ne les ouvrit même pas au coup léger frappé à la porte, et il fallut la voix chantante d'une jeune nurse pour lui faire péniblement tourner la tête.

— Une visite pour vous, mister Chester, annonçait-elle.

Dans le mouvement qu'elle fit pour se retirer, elle démasqua le Chinois qui était derrière elle. Stanley Chester joua à merveille l'étonnement.

— Vous ? prononça-t-il d'une voix faible. Comment vous remercier de cette marque d'intérêt ?

Le Chinois lui prit la main et sourit de toute sa bonhomie asiatique.

— N'est-il pas naturel que je m'intéresse au jeune officier qu'une fois déjà, j'ai vu à l'œuvre ? L'annonce de l'attentat m'a désespéré et les prières que j'ai adressées à Confucius ont peut-être contribué à votre retour à la vie.

Il sourit pour s'excuser et ajouta :

— Mais peut-être ne croyez-vous pas au mérite et au

pouvoir de Confucius en Angleterre ? Pourtant, vous voilà guéri...

— Mais si faible encore ! répondit Stanley Chester.

Le Chinois plissa ses petits yeux.

— Si faible, vraiment ?

Il sembla à Stanley Chester que le Chinois cherchait à lire au fond de lui, et il comprit combien il avait vu juste. Le Chinois était simplement venu constater son état. C'est cette seule pensée qui l'avait animé au cours de sa maladie.

Il décida d'opposer ruse contre ruse et exagéra son attitude brisée.

Le Chinois en fut dupe.

— La mort a été proche, murmura-t-il, quelle prudence il va vous falloir !

— C'est bien ce que m'a dit le docteur, appuya Stanley Chester ; aussi ne suis-je pas prêt à rentrer dans l'arène. D'ailleurs, même si je le voulais, je crois que mon brave sergent ne me le permettrait pas. Il est ici, moins pour m'aider que pour me surveiller. N'est-ce pas, Winkles ?

Jimmy Winkles, qui avait suivi toute la conversation sans en discerner le contre-courant, répondit à tout hasard un « aïe, aïe sir ! » qui sauva la situation.

Le Chinois tourna les yeux vers lui.

— Le plus brave cœur de tout le Yard, continua Stanley Chester, mais le plus intraitable sur la consigne. Il se refuse même à me parler des affaires de service de peur de réveiller mes instincts.

— Je l'en félicite ! dogmatisa le Chinois. Heureux l'homme qui, même dans les rangs inférieurs, possède un ami sur qui il peut compter.

Il demeura quelques instants, à parler à bâtons rompus, mais quelque chose dans son attitude montrait à Stanley Chester qu'il n'avait pas encore dévoilé

le fond de sa pensée. Il se leva pourtant et tendait la main au jeune policier quand il s'arrêta, un sourire ambigu sur les lèvres.

— Curieuse, sans doute, vous paraîtra ma demande, expliqua-t-il, mais il me serait agréable d'être celui avec lequel vous ferez votre première sortie. Rares sont les occasions d'échanger des idées qui ne soient pas banales. Vous combleriez mes désirs en acceptant.

Stanley Chester, qui était sur ses gardes, comprit, là encore, le sentiment qui dictait cette démarche insolite. Par contre-coup, elle lui rendit à la fois son espoir et sa combativité.

Si l'on se méfiait de lui, c'est donc qu'il était toujours dangereux et que l'on craignait ses mouvements ? Se pourrait-il, malgré tout, qu'il pût encore atteindre le but ?

Une petite clarté passa dans son regard, mais le Chinois, n'en comprit pas la raison. Peut-être n'y vit-il qu'un signe de contentement de cette marque d'amitié.

Il serra la main du jeune policier et était déjà à la porte quand il s'arrêta.

— Votre gardien farouche ne pourrait-il pousser l'amabilité jusqu'à aller voir si mon chauffeur est de retour ?

Stanley Chester comprit qu'il voulait rester seul avec lui et s'empessa de faire sortir Jimmy Winkles.

Le Chinois attendit que la porte fût refermée.

— Chester, dit-il alors, en regardant fixement le jeune policier dans les yeux, il y a une chose que je tenais à vous dire. Une chose qui vous tient à cœur, car plus d'une fois l'avez-vous criée au cours de votre délire.

— Et c'est... interrogea Stanley Chester réellement intrigué cette fois.

— Seulement ceci : elle ne mourra pas !

Malgré lui, Stanley Chester ne put réprimer un sursaut.

— Pourquoi dites-vous cela ? jeta-t-il d'une voix rauque.

— Parce que cela est ! riposta le Chinois dont le masque n'avait pas bougé.

— Mais comment le savez-vous ? Qui vous donne le droit de parler avec une telle assurance ?

Les yeux du Chinois se fermèrent tandis que sa bouche retrouvait son sourire narquois.

— Parce que tout au long, Chester, vous avez suivi une fausse piste et manqué de tout compromettre. Il y allait d'une question vitale pour l'Angleterre et c'est l'Intelligence Service qui s'est débarrassé de vous.

Stanley Chester ne broncha pas. Après ce qu'il avait deviné en contemplant la balle, cette nouvelle ne lui apprenait rien.

Le Chinois, d'ailleurs, tenait une dernière phrase en réserve.

Sans quitter le blessé du regard, il marcha vers la porte, l'ouvrit, et seulement alors laissa tomber :

— Car moi aussi, je travaille pour l'Intelligence Service !

La porte se referma. Le Chinois avait disparu.

Stanley Chester l'entendit descendre et en pensée, il le suivit à travers la cour, jusqu'à sa voiture.

Ses tempes lui battaient et il sentait que ses paumes étaient brûlantes.

— Et moi aussi je travaille pour l'Intelligence Service ! répéta-t-il tout bas.

Se pouvait-il qu'il eût été à ce point le jouet de son imagination et des hommes ?

Mais tout à coup tout son être se révolta. Non, mille fois non, en dépit de cette phrase, en dépit même de toutes les apparences contraires, il était certain de n'avoir jamais fait fausse route. Il y avait simplement un mystère sur lequel on voulait lui interdire de lever le voile. Un

mystère qu'il résoudrait quand même, malgré tous.

— Ils me craignent ! lança-t-il en crispant les poings. Ils me craignent et ils me l'ont laissé deviner. Quelle faute ils ont commise ! Maintenant, c'est pour de bon qu'il faudra m'abattre pour que je renonce à reprendre la lutte et à découvrir la vérité !

Incapable de demeurer immobile, il rejeta ses couvertures et se tenant aux montants de son lit, se mit debout.

C'est là où le retrouva le sergent Jimmy Winkles.

— Great Scots, sir ! s'exclama ce dernier, et moi qui croyais vous trouver fatigué par cette visite. Tout à l'heure, vous aviez à peine la force de parler ?

Stanley Chester éclata de rire, un rire qui contrastait avec son attitude du début.

— Ce n'est pas encore bien fameux, mon pauvre Winkles, mais avec un peu de temps et beaucoup de volonté... ah ! si tu savais comme ce Chinois m'a rendu courage !

Les yeux de Jimmy Winkles reflétèrent son étonnement.

— Lui ? Ce Chink ?

— Oui, Winkles, parce que, quoi qu'en dise le superintendant Stackpool, il y a tout de même des histoires que je ne crois pas, surtout quand elles ont l'air de légendes. Tu ne penses pas !

— Aïe, aïe, sir ! répondit Jimmy Winkles, qui ne savait pas exactement de quoi il s'agissait et qui se demandait si son chef ne délirait pas pour tout de bon.

Sur quoi, songeant sans doute aux éloges dont on l'avait accablé, et voulant les mériter, il ajouta :

— Seulement, si vous m'en croyiez, sir, vous vous recoucheriez.

II

LE RÉVEIL DE L'OPPOSSUM

— J'imité l'oppossum, mademoiselle !

— Et... que fait l'oppossum ? interrogea la jeune nurse qui préparait la feuille de température de Stanley Chester. Celui-ci rit en montrant toutes ses dents.

— Il se terre, mademoiselle ! Ou plutôt, il fait exactement comme moi : il fait le mort jusqu'à ce que le danger soit passé.

— C'est peut-être très facile pour les opossums, remarqua la jeune nurse en raccrochant la feuille, attendu qu'ils ignorent les médecins. Mais savez-vous que le docteur commence à être intrigué par cette fièvre qui ne se manifeste que le soir et qui est régulièrement absente le matin ? Quelle faiblesse j'ai eue de vous écouter ! Encore si vous m'aviez avoué la raison pour laquelle vous tenez tant à rester à l'hôpital et à passer pour malade ! Je vais finir par croire que c'est par amour pour moi !

Elle s'approcha de la glace et arrangeant ses cheveux, sourit au jeune policier.

— On pourrait le laisser supposer ! proposa ce der-

nier. Sans compter que si j'étais garçon et si je n'avais pas l'esprit préoccupé...

Elle lui coupa net sa phrase de pure galanterie.

— Oui, mais comme il y a une Mrs. Chester qui se désespère de ne vous voir qu'une heure par jour et que, par surcroît, vous avez bien autre chose en tête, continuez à calquer votre conduite sur celle des opossums. Ça vaudra beaucoup mieux pour tous les deux.

Elle éclata de rire, et prenant une tasse sur la table, allait sortir quand Stanley Chester l'arrêta.

— Personne parmi les internes, ne se doute de mon petit jeu ?

Elle secoua la tête moins pour donner de la force à sa dénégation que pour faire envoler une boucle.

— Pas à ma connaissance. Pourquoi vous méfier d'eux ?

— Après ce que vous m'avez dit sur ce nouvel interne entré juste le lendemain du soir où j'ai été blessé !

— Ça peut être un hasard ! Ça va et ça vient, les internes, vous savez.

— Je suis payé pour me méfier des hasards. Tandis qu'avec vous, j'ai eu confiance tout de suite.

Elle s'arrêta sur le seuil et sourit.

— Rien qu'en me voyant ?

— Non ! Jimmy Winkles, mon sergent vous a suivie trois jours de suite et m'a dit que je pouvais y aller.

Elle tourna sur ses talons et sortit un peu raide.

— Continuez à faire l'opossum, lança-t-elle, en refermant, je vous assure que ça vous va très bien.

Elle n'était pas plutôt dehors que le rire de Stanley Chester s'arrêta. Devant les personnes étrangères, il pouvait donner l'illusion de l'insouciance ; intérieurement, son cœur était lourd, et rares étaient les heures où un franc sommeil lui apportait le repos. Toujours une pensée unique l'occupait. Arriverait-il à temps ?

En exagérant son état devant le Chinois et en continuant cette simulation devant le personnel de l'hôpital, il n'avait poursuivi qu'un but : faire croire qu'il était définitivement hors de la lutte.

L'inconvénient était que cela lui interdisait toute démarche personnelle. Mais outre que son état de santé ne lui eût guère permis une participation active, il avait en Winkles — ou plutôt dans ceux qu'approchait le sergent — une collaboration dont il avait heureusement songé à utiliser les aptitudes.

Il s'était dit, en effet, que les gens dont Winkles avait fait connaissance au cours de sa carrière et à qui il avait valu maintes années de prison, ne demanderaient pas mieux que de lui rendre service dans l'espérance d'une amabilité en retour.

C'est un fait patent, d'ailleurs, que le manque de rancune entre clients des prisons et policiers. Cette fois encore, le résultat lui avait donné raison.

Jimmy Winkles n'avait eu qu'à s'aboucher avec un vieux cheval de retour qui lui devait une série de séjours à Dartmoor, pour qu'un véritable cordon sanitaire entourât la maison du Chinois.

Depuis, aucun des faits et gestes de ce dernier n'était ignoré et cela, sans que l'intervention de Stanley Chester ou du sergent pût être soupçonnée.

C'est ainsi que trois jours après la visite du Chinois, le jeune policier avait appris une chose qui l'avait intrigué.

Dans le courant de la nuit, le Chinois — contrairement à toutes ses habitudes — avait été se promener seul et à pied. Il s'était rendu à Hyde Park et s'était assis sur un banc où se trouvait déjà un autre individu.

On n'avait pas pu approcher assez près pour distinguer les paroles, mais une chose était certaine : les deux hommes s'étaient parlé.

Qu'avaient-ils pu se dire et quel était cet homme ?

Voilà les deux questions que se posa Stanley Chester ; et s'il ne put résoudre la première, il n'eut pas à attendre longtemps pour avoir la solution de la seconde.

Le surlendemain, Jimmy Winkles lui apportait les confidences d'un des plus adroits perceurs de coffres-forts de sa connaissance.

Le Chinois, la veille, avait reçu une visite, et dans ce visiteur venu dans une automobile portant le fanion de l'ambassade de Russie, l'on n'avait pas eu de peine à reconnaître l'homme du banc de Hyde Park.

« Quelqu'un de l'ambassade ! » songea Stanley Chester. Et tout de suite son esprit se reporta à la petite clef symbolique autour de laquelle s'était nouée une si formidable intrigue.

« Mais pourquoi cette conversation sur un banc et en pleine nuit ? » se demanda-t-il.

Il n'y aurait eu que cela qu'il eût pu, à la rigueur, ne pas y attacher une importance excessive ; mais il y avait quelque chose qui, jour après jour, lui rappelait la surveillance dont il était l'objet : les visites du Chinois.

Chaque après-midi, il arrivait et s'enquérail tout de suite de l'état du blessé.

— Est-ce pour aujourd'hui ? interrogeait-il, en évoquant cette première promenade dont il avait demandé la faveur.

A cette demande, Stanley Chester exagérait sa faiblesse tandis que la jeune nurse se récriait.

Certain regard pourtant que lança le Chinois, un jour, à celle-ci, ne fut pas sans inquiéter le blessé.

« Il se méfie ! songea-t-il. Aurais-je été trop loin ? »

Le Chinois cependant ne fit aucune remarque et tout en mettant la même ferveur dans ses vœux, il prit congé.

Mais Stanley Chester était inquiet, il avait senti du

soupçon, et ce qu'il apprit quelques heures plus tard ne fit que le confirmer dans cette opinion.

Ce soir-là, Jimmy Winkles attendit le départ de la nurse avec une fébrilité telle que Stanley Chester comprit qu'il y avait du nouveau.

— Alors ? interrogea-t-il dès qu'ils furent seuls.

Jimmy Winkles alla au corridor, vérifia si on ne les espionnait pas, et redescendit vers le lit.

— Voilà ! on a peur que vous sortiez seul ! Et l'on a pris des mesures en conséquence.

— C'est-à-dire ?

— Un homme à moi — un mendiant professionnel — a élu domicile à la grande entrée de l'hôpital et il a remarqué quelque chose de curieux. Depuis cinq jours, depuis le lendemain de votre conversation avec le Chinois, il y a un taxi qui stationne nuit et jour dans la rue.

— Ce ne doit pas être le seul !

— C'est juste ! Mais c'est sans doute l'unique qui ne prenne aucun client. Le chauffeur répond imperturbablement qu'il attend quelqu'un ; et deux hommes se relaient au volant.

Stanley Chester réfléchit. Ce taxi en permanence ne pouvait avoir qu'une mission : le guetter, au cas, où contrairement à ce qu'il avait dit, il lui prendrait fantaisie de sortir seul. Convalescent comme il l'était, on pensait que son premier soin serait de prendre un véhicule. Dieu seul sait alors où on le conduirait !

— Qu'est-ce que tu en penses, Winkles ?

— Dame, sir, les Américains appellent ça : « emmener faire une promenade ». Mais c'est une promenade dont on revient rarement.

— C'est à quoi je pensais. Comment est-il ce taxi ?

— Bleu de roi avec une bande transversale marron. Si vous vouliez, on pourrait s'arranger à créer une petite rixe et à mettre à mal le chauffeur ?

Stanley Chester déclina cette offre.

— Non, Winkles, on ne doit pas savoir que j'ai entrevu la vérité. Seulement, tu pourrais faire suivre le chauffeur quand son camarade vient le relever. Cela nous fournirait une utile indication.

Jimmy Winkles promit et après avoir rendu compte des démarches de la journée, retourna au Yard.

Les jours qui suivirent devaient accélérer la marche vers le dénouement. Une véritable bombe éclatait d'ailleurs le lendemain même.

Chaque matin, le journal de Stanley Chester lui était apporté par la jeune nurse, en même temps que le breakfast et c'est dans ses colonnes qu'il cherchait — chaque jour avec une angoisse croissante — la nouvelle qu'il redoutait d'y trouver.

Ce matin-là, il s'apprêtait à faire honneur aux œufs au bacon grâce auxquels il sentait chaque jour revenir ses forces, quand il s'aperçut que la feuille n'était pas sur le plateau.

Il allait sonner quand un coup discret fut frappé à la porte.

— Entrez ! lança-t-il, mais il ne put cacher son étonnement en voyant son visiteur : c'était le Chinois.

— Vous ? A cette heure-ci ? s'exclama-t-il.

Souriant à son accoutumée et jouant avec un jonc à poignée d'or, le Chinois expliqua que le hasard d'une visite l'avait amené dans ces parages et qu'il n'avait pu résister au désir d'en profiter.

— Je vois, en tout cas, avec joie que votre appétit commence à dénoter un vrai retour à la santé !

Stanley Chester, un peu gêné, allait tenter d'expliquer la chose, mais le Chinois ne lui en donna pas le temps.

— J'ai ramassé ceci à votre porte, continua-t-il, serait-ce par hasard votre journal que l'on aurait fait tomber ?

Stanley Chester le prit et vit qu'il s'agissait, en effet, du sien. Invitant son visiteur à s'asseoir, il laissa là ses œufs au bacon, et anxieux plus que de raison, jeta un coup d'œil sur les nouvelles.

La venue du Chinois à une heure aussi matinale lui semblait de mauvais augure. Il parcourut quelques-unes des pages du grand quotidien et commençait à respirer quand tout à coup ses mâchoires se crispèrent.

Perdue au bas d'une colonne et sèchement exprimée en cinq lignes, il y avait la petite annonce qui disait qu'un être allait mourir.

« Sa Majesté le Roi sur les représentations de son secrétaire du Home Office, n'ayant pas cru devoir donner suite au recours en grâce introduit par la meurtrière de sir Saint-John Millet, ministre des Affaires étrangères, c'est vendredi matin qu'aura lieu l'exécution à la prison de Holloway. »

Stanley Chester eut l'impression que son sang se changeait en glace, mais ne bougea pas. L'on était lundi et l'exécution était fixée à vendredi. Cela lui donnait quatre jours pour réaliser l'impossible. Il releva la tête et rencontra le regard du Chinois. Immobile sur sa chaise, celui-ci avait suivi chacun de ses gestes.

— Oui, prononça-t-il lentement, j'ai lu moi aussi, Chester, et c'est pour cela que je suis venu.

Malgré lui, Stanley Chester s'emporta.

— Et qu'importe que vous soyez là ! s'exclama-t-il en froissant la feuille, le résultat est-il différent ?

Pas un muscle de la figure du Chinois ne bougea.

— Vous oubliez ce que je vous ai dit, Chester : elle ne mourra pas !

— Après le rejet de la grâce ? Avec l'exécution fixée à quatre jours ?

— Elle ne mourra pas ! répéta impassiblement le Chinois.

— Et qui empêchera ce crime ? Vous ?

— Non ! l'accomplissement de l'œuvre où l'intérêt du pays était en jeu.

Stanley Chester regarda le Chinois avec plus d'attention.

— Voulez-vous que nous parlions, une fois, franchement ? continua le Chinois.

Il y avait un tel calme dans toute son attitude, que malgré ses soupçons Stanley Chester en fut ébranlé.

— Que voulez-vous dire ?

Le Chinois sourit.

— Ne faites pas l'enfant, Chester. L'heure est venue de jouer cartes sur table. Je sais que, tout aussi bien que moi, vous connaissez la vérité et je serai plus franc que vous. Je vous dirai moi-même ce que vous avez découvert.

» Vous avez compris que derrière l'assassinat de sir Saint-John Millet, il y avait autre chose et que la meurtrière présumée n'avait été mise en avant que pour masquer les vrais coupables et le motif réel du crime. Stackpool a été dupe des fausses lettres. Vous, vous avez compris que la vérité était ailleurs : dans une très mince bande de papier qui dépassait à peine d'un coffre-fort...

— Et que vous avez vous-même fait disparaître !

Le Chinois plissa les yeux et sourit.

— Peut-être ! Mais savez-vous de quoi il était question dans ce papier dont vous n'avez vu qu'une infime partie ? Il contenait les instructions données à un diplomate en mission au Thibet et surtout les indications sur un objet symbolique de la plus haute importance.

— La croix ansée ?

— La croix ansée, en effet ! Je savais bien que je ne m'étais pas trompé sur votre perspicacité. Mais ceci vous donne en grande partie la clef du mystère.

— A peine, car je ne vois pas en quoi l'annonce du rejet de la grâce peut avoir une influence sur les négociations ?

Le Chinois baissa le ton et se pencha plus près du lit.

— Chester, il ne faut pas que l'on sache que la machination a été percée à jour. Jusqu'à présent, ceux qui ont monté toute l'affaire — et je peux bien vous dire qu'il s'agit de la Russie — imaginent le gouvernement britannique dupe de leurs manœuvres. Ils doivent rester dans cette erreur. Pendant ce temps, la diplomatie anglaise poursuit ses négociations et c'est seulement quand elles auront abouti que l'on pourra jeter le voile et proclamer l'innocence de la femme qui ne fut pour rien dans le crime.

— Et quand cela sera-t-il ? L'annonce officielle fixe l'exécution pour dans quatre jours !

Il sembla à Stanley Chester, qui ne perdait pas le Chinois du regard, que ses paupières cillaient rapidement.

— Chester, vous ririez si je vous le disais.

Il hésita, joua avec le pommeau de sa canne, et laissa tomber :

— Cette nuit même, Chester !

En dépit de sa réputation de rêveur, le jeune policier n'était pas homme à se contenter de phrases creuses. Il ne manifesta pas le contentement qu'avait attendu le Chinois.

— Et pourquoi cette grâce refusée ce matin, à grand renfort de publicité, sera-t-elle possible cette nuit ? demanda-t-il glacialement. La question d'État n'existera donc plus ?

Le Chinois détacha chacune de ses paroles comme s'il eût voulu leur donner plus de force.

— Parce qu'au moment précis où elle sera signée, de l'autre côté du globe, à Lhassa, l'accord entre le gouvernement anglais et le Thibet aura été conclu.

Stanley Chester ne répondit rien. Il comprenait qu'il lui fallait aller vite et que l'on en était au point où la moindre hésitation serait fatale.

— Qui vous a appris ces nouvelles sensationnelles ? interrogea-t-il.

Les yeux du Chinois exprimèrent la surprise.

— Mais, mon ami sir Basil Hampton ! C'est lui qui m'a annoncé le Conseil qui doit se tenir cette nuit au Home Office et auquel il assistera en tant qu'ancien chef de l'Intelligence Service.

La décision de Stanley Chester fut prise sur-le-champ.

— C'est bien, dit-il, j'irai aussi.

— Au Conseil des ministres ?

— A sa sortie, simplement. J'ai assez travaillé au salut de cette femme, pour aller attendre la bonne nouvelle. Ne m'aviez-vous pas offert d'ailleurs de m'emmener pour ma première promenade ?

Le Chinois rit de son petit rire aigu en tapotant le parquet avec sa canne.

— Ce sera, je pense, la première fois qu'un malade fera sa sortie de convalescence à pareille heure ! Mais, je n'ai qu'une parole. Vous aurez votre promenade. Vous ne pouviez vraiment la rêver plus belle.

Il se leva, et après avoir pris rendez-vous pour onze heures du soir, annonça qu'il descendait chez le directeur, tout arranger pour cette sortie.

Resté seul, Stanley Chester relut la petite annonce. Il était perplexe. Quelle part de vérité y avait-il dans ce qu'avait dit le Chinois ? Il n'y aurait eu que leur conversation de ce matin qu'il aurait été ébranlé. Mais il y avait tout le reste : les deux empreintes, la machination du restaurant, et maintenant, cet étrange taxi qui attendait.

Il songea que Jimmy Winkles aurait, peut-être, découvert quelque chose et il lui tarda de le voir arriver.

Mais bien que d'habitude le sergent arrivât vers les

dix heures, sitôt prises ses instructions au Yard, c'est vainement que Stanley Chester guetta son arrivée. Pas plus à dix heures qu'à midi, la silhouette trapue du brave policier ne se découpa dans la cour.

Stanley Chester, était sur le point d'envoyer un message, quand un heurt à sa porte lui rendit l'espoir. Il fut déçu. Ce n'était que la jeune nurse. Son attitude, pourtant, lui donna tout aussitôt à penser.

Mettant un doigt sur sa bouche, elle s'avança vers son lit, et plongeant la main dans la poche de sa blouse blanche, en sortit un billet.

— Voilà ce qu'un blessé, amené cette nuit, a donné pour vous, expliqua-t-elle à voix basse.

Stanley Chester ouvrit le billet. Il était au crayon et signé d'un nom inconnu, mais il n'eut pas besoin d'en lire long pour être fixé.

« On est tombé sur un bec, hier soir, le gros copain et moi. Le gros a préféré ne pas être ramené ici, rapport que ça aurait ouvert les yeux, mais il m'y a fait envoyer pour vous prévenir. C'est cette vache de chauffeur qui nous a baladés et qui nous a eus. Le gros est bien mal en point, et moi aussi. Mais on le retrouvera. — Jim the Weasel. »

— Vous dites que c'est un homme amené cette nuit qui vous a donné ça ? demanda-t-il.

— Oui, fracture de la jambe et blessure à la tête. Il est dans un bel état.

— Dites-lui que je le remercie et que je lui revaudrai ça à la sortie.

La jeune nurse allait partir quand Stanley Chester l'arrêta.

Depuis le jour où Jimmy Winkles lui avait parlé de l'énigmatique taxi, un plan avait petit à petit pris corps dans son esprit.

La disparition momentanée de Jimmy Winkles, mal-

heureusement, risquait de réduire ce projet à néant.

— Ils veulent me priver de toute aide extérieure, songea-t-il, et juste le jour où j'en ai le plus besoin !

Il regarda la jeune nurse et lui sourit.

Dans la glace où, pour la vingtième fois de la journée, elle arrangeait sa boucle rebelle, elle aperçut ce sourire et n'en fut pas dupe.

— Voici qui me présage une requête, je suppose ?

Stanley Chester acquiesça.

— Oui ? Alors, dites vite. Je viens de m'apercevoir que je suis très jolie, et cela me prédispose à toutes les amabilités.

— Voilà. Vous sortez quand vous voulez ?

— Entre mes heures de service, oui. Mais je vous préviens que si c'est pour aller au cinéma, toutes mes soirées sont retenues.

— Nous n'en sommes pas là, hélas ! Je voudrais seulement vous charger d'une commission.

— Urgente ?

— Très, et de la plus haute importance.

— Dans ce cas, si vous voulez, j'irai tout de suite.

Stanley Chester remercia, et prenant son buvard, écrivit une assez longue lettre.

— Voilà, dit-il. Il résultera peut-être de votre amabilité quelque chose qui sauvera une vie. Seulement il se pourrait que la personne à qui j'écris vous remette un petit paquet. Tout le monde ici, et au dehors, doit l'ignorer. Je vous le répète, une vie est en jeu.

Étonnée par ces recommandations, la jeune nurse regarda Stanley Chester avec une vague inquiétude dans les yeux. Mais une autre pensée venant à l'esprit du jeune policier, fit cesser la tension.

— Et puis, pendant que vous serez dans le Strand, soyez donc assez aimable de m'acheter un chapeau. Le mien est resté Dieu sait où, et j'ai une grande nou-

velle à vous annoncer : ce soir, l'oppossum se réveille.

— Non ! s'exclama la jeune fille amusée. Alors gare à sa peau !

— C'est justement à quoi je songe ! rétorqua Stanley Chester.

Et ayant pris la lettre et jeté les yeux sur l'enveloppe, la jeune nurse vit qu'elle était adressée à un homme dont maintes fois elle avait lu le nom dans les journaux : Horace Martindale, l'expert-chimiste du Yard.

III

« FOR EAST IS EAST AND WEST IS WEST »

KIPLING.

Stanley Chester consulta sa montre. Il était onze heures dix. L'heure du rendez-vous était passée depuis dix minutes et le Chinois n'était pas là.

Stanley Chester, qui était habillé et prêt à partir, tapota contre la vitre.

« Ils préfèrent évidemment que je prenne leur petit véhicule ! songea-t-il. Cela m'indique le cas que je dois faire de toutes les histoires du vieux renard. Reste à savoir s'ils m'auront aussi facilement qu'ils le supposent !

Il glissa la main dans la poche intérieure de son pardessus et, ayant constaté la présence du petit paquet rapporté par la jeune nurse, sourit avec satisfaction.

Il allait reprendre sa vigie à la fenêtre, quand un frôlement à la porte l'alerta. Il ouvrit et se trouva face à face avec la jeune fille. Elle tenait un papier qu'elle lui tendit.

— Voilà ! dit-elle. C'était sur le bureau du directeur, ce qui prouve que la demande a bien été faite par votre ami le Chinois.

Stanley Chester prit le papier qui n'était autre que son

bulletin de sortie et le glissait dans sa poche quand elle continua :

— Je dois vous avertir qu'en plus de cela, j'ai fait une trouvaille qui va sans doute vous étonner. Vous avez eu beaucoup de visiteurs aujourd'hui ?

Stanley Chester, qui n'avait vu absolument personne — pas même sa femme — et qui n'y comprenait rien, régarda la jeune fille.

— Pas âme qui vive ! C'est incompréhensible.

— Alors, voilà qui va vous éclairer. Sur l'agenda du directeur et écrit de sa main, il y a cette note : « Défense absolue de laisser visiter Stanley Chester aujourd'hui, par ordre. »

— Par ordre ? s'exclama Stanley Chester, mais qui donc...

Il n'acheva pas et se mit à rire doucement.

— Merveilleux ! On ne tenait pas que j'apprenne la vérité sur certain petit véhicule. Eh bien ! on va leur rendre la monnaie de leur pièce.

Il prit son chapeau, s'assura que son revolver était dans sa poche et tendit la main à la jeune fille.

— Merci pour tout ce que vous avez fait. Si je réussis — et veuille le ciel que je réussisse — c'est à vous que j'en devrai une grande part.

Elle descendit avec lui et ayant traversé la cour, Stanley Chester se trouva devant la loge du concierge.

Il avait craint des questions embarrassantes, mais la chance voulut qu'une voiture d'ambulance amenât à cet instant précis un blessé. Le concierge ne fit donc aucune observation et ayant donné son exeat, le jeune policier se trouva enfin dans la rue.

A cette heure, elle était déserte, mais devant une taverne, il aperçut le taxi bleu de roi à bande brune, dont Winkles lui avait parlé.

Un homme était au volant qui semblait somnoler.

Sans doute ne dormait-il que d'un œil, car se redressant il lança :

— Taxi, sir ?

Stanley Chester dépassa la voiture, puis revint sur ses pas.

L'homme était déjà sur le trottoir, ouvrant la portière. Il fit monter son client, et regrimpant sur son siège, demanda :

— Où ça, sir ?

— 50, Berkeley Square, pour commencer. Après on verra.

L'homme, enchanté de cette aubaine qui lui faisait espérer une bonne nuit, toucha sa casquette et démarra.

S'adossant dans un coin, Stanley Chester alluma une cigarette et ouvrit la vitre pour jouir de sa première sortie. Bien que le grand air l'étourdît un peu, il se sentait plus fort qu'il n'eût osé l'espérer. A peine de la faiblesse dans les jambes ; mais il jugea qu'un peu d'exercice lui rendrait vite sa vigueur.

Après l'atmosphère lourde de l'hôpital, il respirait avec une volupté indicible l'air froid de la nuit.

Le brouillard, assez dense, lui fit pourtant relever la vitre. Écrasant sa cigarette dans le cendrier, il se cala à nouveau et ferma les yeux.

Il dut juger que l'air du véhicule s'était considérablement refroidi, car sans prendre la peine d'allumer, il croisa le col de son pardessus, et tirant un foulard blanc, s'en entoura soigneusement la bouche et les narines. Ainsi emmitoufflé, il continua sa méditation.

Son attitude avait cependant dû intriguer le chauffeur. A plusieurs reprises, sans en avoir l'air, il s'était retourné, et avait glissé un coup d'œil.

Enfin, après avoir roulé environ dix minutes, et être parvenu dans les parages de la gare de Ludgate Hill, il s'arrêta.

Peut-être voulait-il consulter son client sur l'itinéraire à suivre, car se retournant sur son siège, il frappa à la vitre, doucement d'abord, puis violemment. Mais, pas plus dans un cas que dans l'autre, il ne reçut de réponse.

Ricanant bruyamment, en homme qui n'en est pas à son premier noceur ou à son dernier ivrogne, le chauffeur reprit le volant et, empruntant une rue de traverse, changea de direction.

Il eut bientôt quitté les quartiers élégants et commerciaux du centre pour ce lieu de prédilection des « chands d'habits » juifs : Houndsditch. Il ne s'arrêta pas là, mais poursuivant sa route par la Tour de Londres, traversa les Docks et parvint au sinistre quartier de Limehouse.

Sans se laisser tenter par les tavernes chinoises, il suivit la grande boucle de la West Ferry Road et, parvenu environ au milieu de cette partie comprise dans l'anse de la Tamise et dénommée l'« Ile aux chiens », ralentit. Comme il passait devant une mesure de minable apparence, élevée au milieu d'un terrain vague, à la porte de laquelle brûlait une lanterne, il actionna son klaxon.

Instantanément, un coup de sifflet partit de la maison. Une fois encore, le chauffeur klaxonna et, activant son allure, continua sa route.

Il arrivait à un croisement, quand un homme sortit de l'ombre et lui fit signe.

Il s'arrêta et, après quelques paroles, le nouveau venu colla sa figure à la vitre et grogna une approbation. Sautant sur le trottoir, il disparut dans la nuit tandis que la voiture reprenait sa course.

Un moment, elle roula par un dédale de rues et, tout à coup, déboucha sur un quai. En contre-bas, des flots noirs roulaient silencieusement : la Tamise.

Le chauffeur s'arrêta et, quittant sa voiture, traversa la grande artère. Arrivé au bord du fleuve, il examina les environs.

Aucune péniche n'était amarrée à moins d'une centaine de yards. L'emplacement était libre. Nul témoin gênant n'était à proximité.

L'homme calcula quelques instants et, rejetant sa casquette en arrière, retourna à sa voiture. Son client dormait toujours et ceci sembla le plonger dans la joie.

— Dors, mon vieux ! marmotta-t-il. Si tu savais ce que tu dormiras encore mieux tout à l'heure !

Il ne remonta pas sur son siège, mais mettant en marche, se jeta sur le côté.

La voiture fit un bond et traversant la chaussée grimpa sur le trottoir. Cela la fit légèrement dévier et l'homme, qui n'avait pas prévu cela, poussait un juron quand il retrouva son sourire.

Bien qu'ayant modifié sa route, la voiture continuait son chemin. Elle traversa le trottoir, et après avoir frôlé le bord pendant quelques secondes, rencontra le vide.

L'instant d'après, elle chavirait et roulant sur elle-même, glissait le long de la berge et s'abîmait dans l'eau.

Il y eut une explosion, puis tout rentra dans le silence.

L'homme allait constater par lui-même la réussite de son plan quand il s'arrêta.

Le bruit avait été entendu, et sur quelques péniches des clartés se montraient. Jugeant plus prudent de ne pas rester, l'homme tourna les talons, et se rejetant dans l'ombre, prit la première ruelle qui s'ouvrait devant lui.

Faisant des détours pour ne pas croiser les rares policemen qui se montraient, il s'arrêta devant un terrain vague.

C'était celui devant lequel il était passé et où s'élevait la mesure délabrée.

Il déplaça une poutre de la barricade et, traversant le terrain, s'arrêta à la porte. Sans perdre son temps

à frapper, il se hissa jusqu'à la lanterne et la tira légèrement.

Deux fois encore il répéta ce manège et attendit.

Sans qu'aucun bruit de pas se fût fait entendre, la porte s'ouvrit silencieusement et, sous la vague clarté de la lanterne, une forme se profila.

Elle portait une longue robe et à son teint bistré il était aisé de reconnaître un asiatique.

Celui-ci dévisagea l'homme qui se tenait sur le seuil puis, s'effaça sans un mot.

Refermant derrière lui, il s'immobilisa devant la porte qui faisait vis-à-vis.

Lentement, il leva la main puis, comme s'il eût accompli un rite religieux, laissa par trois fois son doigt retomber sur le bois.

Une voix répondit de l'intérieur et, s'inclinant avec dévotion, le serviteur ouvrit. L'homme fit un pas, mais n'entra pas.

La pièce qu'il avait devant lui était petite et entièrement nue. Rien n'en masquait les parois de bois mal équarri ni la pauvreté du parquet. Mais dans un coin, un socle supportait une statue de bois noir aux multiples bras, tandis qu'à même le sol une lanterne rouge, comme celle de l'entrée, répandait sa clarté inquiétante.

Sur un banc, contre le mur opposé, trois hommes étaient assis. Trois hommes aux crânes rasés et aux visages impassibles. Tous les trois avaient les mains posées à plat sur les genoux et portaient la lourde robe jaune des prêtres thibétains.

Sous cette clarté sinistre, on eût à peine dit qu'ils étaient vivants, tant ils gardaient une rigidité de statue et tant le jeu des ombres burinait leurs traits.

Une petite table de bois, très basse, au centre, portait une boîte sur la nature de laquelle il était malaisé de se prononcer. Près d'elle veillait un homme en costume

européen mais au faciès de métis, tandis qu'un autre, portant encore son manteau et coiffé d'une casquette bleue, était assis sur un tabouret.

L'homme, qui s'était dressé à l'appel du serviteur jaune, se dirigea vers la porte. Il ne pouvait y avoir de doute sur son identité : c'était le Chinois. Et il portait la robe brochée qu'il affectionnait particulièrement. Il dévisagea l'homme et demanda :

— C'est fait ?

Impressionné, sans doute, par les regards des trois prêtres thibétains, l'homme se contenta d'abaisser la tête.

— C'est fait ? répéta le Chinois.

Cette fois, il se décida à parler.

— C'est fait ! Et il ne s'est douté de rien. Dès qu'il a eu fermé les yeux, j'ai appuyé sur le bouton qui libérerait le gaz. En deux minutes, la voiture a été saturée. Après, ç'a été jeu d'enfant.

— Tu as suivi toutes mes instructions ?

— A la lettre. Je suis d'abord passé par ici pour vous faire le signal convenu. Celui qui devait vous permettre de téléphoner, à qui vous savez, que la voie était libre. Ensuite, j'ai rencontré Krimsi qui m'a indiqué l'endroit. On n'aurait pas pu mieux choisir.

— Personne à proximité ?

— Personne.

— Et tu as vu par toi-même la voiture disparaître dans l'eau ?

L'homme n'eut aucune hésitation.

— Par moi-même. Et pas de danger qu'il revienne. Un vrai rat dans une trappe.

Il se mit à rire et le Chinois lui posa la main sur le bras.

— Tu m'as bien servi, tu en seras récompensé. Comme tous ceux d'ailleurs qui m'auront aidé dans cette œuvre.

Il frappa dans ses mains et le serviteur jaune ayant

répondu à cet appel, il lui dit quelques paroles en langue étrangère, et se retourna vers l'homme.

— Va avec lui et attends. Quand tout sera fini, nous partirons et tu recevras ton dû.

L'homme tourna les talons tandis que le Chinois refermait et rentrait dans la salle ?

L'homme au manteau, qui avait suivi toute la scène l'interpella.

— Eh bien ?

Le Chinois sourit.

— Tout est fait.

— Alors ? s'étonna l'homme. Qu'attend-on et pourquoi perdre tout ce temps ?

Le Chinois était resté debout, le regard perdu dans le vague.

— Peut-être, parce que l'affaire qui vous intéresse n'est pas la seule en cause ?

L'autre se redressa, brusquement inquiet.

— Une autre affaire ? Auriez-vous l'intention de vous jouer de moi ? de marchander...

Le Chinois éleva la main.

— Une affaire qui ne touche en rien à vos droits acquis. Une simple satisfaction morale. Ou plutôt une vengeance.

L'homme au manteau respira avec un air de soulagement.

— Ah bon ! Ça demandera longtemps ?

Le Chinois eut un geste d'ignorance.

— Qui sait ? L'heure est proche, en tout cas, et cela ne saurait beaucoup tarder.

Il s'assit sur un escabeau de bois qui était à son côté et demeura silencieux.

Voyant qu'il n'en tirerait plus rien, l'homme au manteau, après un mouvement de mauvaise humeur, s'assit à son tour. Les trois prêtres thibétains n'avaient pas

bougé. On n'eût même pas dit qu'ils respiraient et c'est en vain que l'on aurait guetté un battement de paupières. Les autres occupants de la pièce ne remuaient pas non plus, et cette immobilité, qui avait quelque chose de religieux, en imposait, malgré lui, à l'homme au manteau.

Le silence régna.

Un moment, voulant réagir contre ce sentiment de gêne, il tira une cigarette. Il n'osa pas l'allumer. Ses yeux étaient tombés sur le dieu aux multiples bras et sur les prêtres aux masques sévères. Il eut l'impression d'avoir été sur le point de commettre un sacrilège.

L'attente se prolongea.

Tout à coup, comme il regardait la boîte mystérieuse posée sur la table, il eut l'impression de rêver.

Une minuscule ampoule rouge venait de s'allumer. La lumière fut si faible qu'il crut à une illusion. Mais par deux fois encore, le phénomène se reproduisit.

D'ailleurs, comme si cette clarté eût été un signal, le Chinois venait de rompre son silence.

— Quelle heure, Krimsi ?

Après tout ce silence, sa voix sonna étrangement.

L'homme qui était devant la boîte consulta sa montre.

— Minuit douze.

Le Chinois étendit ses deux bras comme s'il eût désiré bénir cette minute.

— Krimsi. L'heure choisie de toute éternité pour la Justice. Parle, puisqu'il est temps.

S'agenouillant comme s'il se fût agi d'un acte pieux, le métis sortit de la boîte un objet ovale rattaché par un fil.

Un instant, il le tint contre ses mains, puis, l'approchant de sa bouche, se mit à parler.

L'homme au manteau qui avait suivi chacun des gestes faillit ricaner. Il avait compris : l'objet ovale n'était qu'un microphone, et la boîte qu'un poste de T. S. F. d'un

modèle rudimentaire et sans recherches artistiques. Mais que signifiait cette comédie et pour le bénéfice de qui la jouait-on ?

Il n'eut pas à attendre pour être fixé, et son étonnement ne fit que grandir, faisant presque place à de la colère. Il avait l'impression qu'on le bernait.

Tirant, en effet, un papier de sa poche, le métis s'était mis à lire.

Tour à tour, il donna les cours de la Bourse, le résultat des matches de football, les dépêches du Continent, et cela sembla d'une telle impudence à l'homme au manteau, qu'il allait éclater, quand tout à coup il s'immobilisa.

La voix du récitant n'avait pas changé, et pourtant, il y avait en elle quelque chose qui forçait l'attention. On sentait que l'on était arrivé au point crucial, et que tout ce qui avait précédé n'avait été que pour le préparer.

« Demain matin à l'aube, à la prison de Holloway, récita-t-il, sera exécutée la femme récemment condamnée à mort par le tribunal de Old Bailey et qui il y a deux mois, assassina le ministre des Affaires étrangères, sir Saint-John Millet.

Le récitant s'arrêta, puis, après une pose, destinée à laisser aux auditeurs le temps de comprendre toute la portée de cette nouvelle, il reprit :

« Un grand doute a plané durant tout le procès sur l'identité de la meurtrière que nul n'est parvenu à percer. Nous pouvons assurer que demain, après l'exécution, la vérité sera enfin rendue publique : la meurtrière est une jeune fille longtemps crue morte, mais simplement enlevée aux siens en Chine. La fille d'un ministre plénipotentiaire britannique, sir Harding-Williams. »

L'homme au manteau ne put retenir un cri.

— Mais que signifie ?... commença-t-il.

Le Chinois ne le laissa pas achever.

— Qu'aujourd'hui, justice est faite : le sang de la fille

pour le sang du fils qu'un père ne put embrasser. Le cercle est refermé. Les dieux peuvent être contents.

Il se tourna vers le métis.

— Le message est bien parvenu à destination ?

Le métis montra la minuscule ampoule rouge.

— Le signal convenu ! Maintenant, nous devons attendre qu'elle s'éteigne pour lancer la seconde annonce.

Ne comprenant pas de quoi il s'agissait, l'homme au manteau se tourna vers les prêtres thibétains. Leur pose n'avait pas varié, mais dans leurs yeux, il y avait une flamme qu'il n'y avait pas auparavant.

Devant cette scène hallucinante, il éprouva une sensation de peur. Malgré lui, il regarda la porte par où il était entré. Elle n'était pas fermée à clef, mais qui lui disait qu'un serviteur jaune n'était pas derrière en train de guetter ? Il regretta presque d'être venu.

Le Chinois lut-il le sentiment qui l'agitait ? Retrouvant son sourire, il traversa la pièce, et des deux mains tendues, désigna le poste de T. S. F. et la statue du dieu.

— L'Occident et l'Orient, prononça-t-il. La science de l'un et la sagesse séculaire de l'autre. Et voici qu'au-dessus des Océans et des éléments, tous deux se rejoignent. Grâce à l'invention de l'Occident — perfectionnée par un humble fils de la Chine — une nouvelle a été portée sans que nul autre puisse la connaître, là où jadis aucun blanc n'avait pénétré. Maintenant, dans la ville sainte, un homme se désespère et sait que la vengeance frappe tôt ou tard.

Il éleva les deux bras au-dessus de sa tête et s'inclina profondément devant la statue du dieu.

A la fin, il se releva et reprit le ton de la conversation.

— Nous sommes d'accord pour les conditions ?

L'homme au manteau ouvrit un portefeuille et en tira un papier.

— J'ai transmis hier à l'ambassadeur des Soviets

celles que vous nous aviez soumises. Il les a télégraphiées à Moscou et la réponse est arrivée cette après-midi. Elle est affirmative sur tous les points.

— C'est-à-dire qu'en échange de notre concours, sans lequel jamais l'entente n'eût été faite, la Russie s'engage à seconder tous les efforts de la Chine au Thibet et à favoriser son influence religieuse et commerciale au détriment de tout autre pays ?

— C'est expressément stipulé dans la convention.

— Rien ne s'oppose donc plus à l'accord.

Il se dirigea vers la statue aux multiples bras, et allait toucher une des mains, quand une crainte assaillit l'homme au manteau qui n'était autre que le délégué soviétique.

— Mais comment pouvez-vous m'assurer que cet accord avec le Thibet n'a pas déjà été signé au profit de l'Angleterre ? Je me suis livré à une enquête et d'après mes informations, la mission de sir Harding-Williams est actuellement l'hôte du Dalai-Lama, à Lhassa ?

Le Chinois eut un de ces sourires qui semblait faire tache d'huile sur son visage.

— Parce que vos informateurs n'ont pas pu vous renseigner sur un point. Le plus important !

— Lequel ?

— C'est qu'à cette audience donnée à cette minute précise à sir Harding-Williams, une objection absolue vient d'être soulevée contre la conclusion de l'accord : la question d'un objet sur lequel nous allons les renseigner.

Il se tut et contempla la petite ampoule. Cinq minutes encore, elle continua à projeter sa faible clarté. Tout à coup, elle s'éteignit.

— L'heure des dieux ! murmura le Chinois.

Sans attendre, le métis avait repris le microphone.

Il relut de la même voix blanche tout ce qui concernait la prisonnière de Holloway, mais au lieu d'en rester là, il continua :

« Une découverte qui aura une répercussion mondiale a été effectuée il y a peu de jours dans la tombe d'un condamné à mort. Une clef symbolique que l'on croyait perdue a été retrouvée. Demain, la croix ansée, vénérée de tout le Thibet, sera remise au seul peuple ami : à la Russie. »

Le métis s'arrêta et regarda le Chinois. Une joie infinie semblait l'inonder. Derrière les verres de ses lunettes, ses yeux pétillaient d'un feu impossible à contenir.

— Demain ! prononça-t-il sur un ton prophétique, demain...

Une voix jaillit derrière lui, fraîche, sonore, lui coupant la parole et le faisant sursauter.

— Demain, il est probable que vous serez tous en prison !

Une même stupeur frappa les occupants de la pièce. Le vieux Chinois s'était immobilisé, les bras tendus, tandis que ses deux compagnons regardaient avec des yeux d'hallucinés l'homme que nul n'attendait et qui venait de surgir.

Seuls, les trois prêtres thibétains n'avaient pas bougé.

Stanley Chester était debout sur le seuil, un revolver à la main.

Entrant résolument, il repoussa la porte derrière lui, et marcha sur le groupe.

— La croix ! prononça-t-il d'un ton bref.

Ce mot parut rendre son ironie au Chinois.

— Cherchez-la ! répondit-il.

Sans perdre son temps à discuter, et tenant le trio sous la menace de son revolver, tout en surveillant du coin de l'œil la fresque des moines, Stanley Chester jeta

un regard circulaire. Tout à coup, il sourit. Il venait de se rappeler le geste du Chinois. Se dirigeant vers la statue du dieu, une à une, il regarda les mains. A la dernière qui était légèrement fermée, il tressaillit. Un objet était là, sous ses doigts. Un objet dur et rond que l'on y avait déposé.

Un soupir du Chinois lui prouva qu'il ne se trompait pas. Il avait la croix ansée.

Il ne la regarda pas, car l'homme au manteau, averti par l'attitude du Chinois, venait de lancer un juron et faisait mine de se jeter en avant.

Braquant son revolver vers lui, Stanley Chester se dirigea vers la table. Prenant le microphone, sans cesser de contempler ses adversaires, il se mit à parler.

— Mensonge ! Mensonge infâme que tout ce qui a été dit, prononça-t-il en articulant nettement. Demain matin, la fille de sir Harding-Williams ne mourra pas et jamais la Russie ne possédera la croix symbolique. Je la tiens dans ma main et...

Il entr'ouvrit les doigts pour la décrire, mais au lieu de continuer, il sembla soudain atteint de folie. Ses yeux exprimèrent l'ahurissement et, brusquement, il éclata d'un rire qui le secoua, tandis que le métis et l'homme au manteau le considéraient avec effarement.

Seul le Chinois n'avait pas bronché. Mais un sourire, disparu aussitôt que né, avait éclairé son visage.

Enfin Stanley Chester s'arrêta et il allait reprendre le micro, quand il poussa une exclamation.

Profitant de son inattention, le métis venait de se jeter vers le poste de T. S. F. Stanley Chester voulut empêcher le désastre, mais il n'y parvint pas. Sous cette poussée, le poste s'écroula et se brisa au sol. Au même moment, le Chinois lançait un cri auquel en répondait un autre. La porte s'ouvrit et le serviteur jaune, un couteau à la main, bondit dans la pièce.

Stanley Chester n'eut que le temps d'esquiver le coup. Lancé à toute volée, le couteau se ficha dans le ventre de la statue. Stanley Chester rompit d'un pas. Devant lui, le serviteur jaune, le masque contorsionné se repliait, prêt à s'élancer. La lutte n'allait plus être égale, car déjà le métis et l'homme au manteau s'apprêtaient à intervenir. Calculant tout dans l'espace d'un éclair, Stanley Chester braqua son revolver sur le serviteur et, au moment où celui-ci bondissait, tira.

Atteint d'une balle en plein front, l'homme s'écrasa contre le sol et, emporté par son élan, buta contre la statue qu'il entraîna avec lui.

Il y eut un bruit de bois fracassé, tandis que la lanterne rouge, écrasée dans la chute, s'éteignait.

Instantanément l'obscurité fut complète. Deux balles sifflèrent aux oreilles de Stanley Chester qui, devant ce péril, se jeta à plat ventre, tandis que, se guidant sur le bruit, il déchargeait son arme au hasard.

Il entendit un bruit de porte qui claquait. Il comprit qu'on l'enfermait. Il se releva, mais retomba tout aussitôt. Dans l'obscurité, il avait buté contre le corps du serviteur jaune.

Il alla à la porte et, l'ayant ébranlée d'une secousse, prêta l'oreille.

Dans le calme du terrain vague des pas retentissaient. Ils cessèrent brusquement, remplacés par le bruit d'un moteur qui, à son tour, se perdit dans le lointain. Il ne fallait plus espérer atteindre les fugitifs maintenant ; mais qu'importaient les comparses ! On arriverait toujours à retrouver le Chinois dont la duplicité venait enfin d'être mise à jour. Chose plus importante que tout, on était enfin fixé sur l'identité de la pseudo meurtrière de sir Saint-John Millet.

La preuve de l'innocence était faite.

A cette pensée, Stanley Chester s'arrêta. Il avait été

si près del'irréparable que, parvenu à la victoire, il n'osait presque pas y croire.

Il leva les yeux au ciel où notre foi situe le père à qui nous adressons nos prières aux heures de détresse, et laissant sa reconnaissance s'exhaler, laissa parler son cœur.

Revenant à la réalité, il renonça pour l'instant à enfoncer la porte, et désireux d'explorer de fond en comble cette maison où tout était étrange, alluma son flambeau électrique.

Malgré lui, il tressaillit.

Assis sur leur banc contre le mur, les trois prêtres aux robes jaunes, qui avaient reçu pour mission de prier afin d'attirer la bénédiction des dieux, étaient toujours là. Leurs yeux n'exprimaient même pas la frayeur.

Stanley Chester les contempla et hésita. Cette présence insolite le troublait. Il vit pourtant qu'ils conservaient leur rigidité, aussi, passant outre, commença-t-il son examen.

S'avançant vers l'homme qu'il avait tué, il le retourna et le reconnut. C'était le serviteur qui l'avait accueilli lors de sa première visite chez le Chinois. Le reposant, il continua son inspection.

Il scruta avec soin toute la pièce, et devant ces murs nus, allait abandonner ses recherches, quand tout à coup il s'arrêta. Creusé à même le bois, dans un angle, il y avait un téléphone. Cette trouvaille, qu'il s'attendait si peu à faire, lui fut un trait de lumière.

Puisque personne n'était venu aux coups de feu, c'est apparemment que l'endroit était trop écarté. Dans ces conditions, ne courait-il pas risque, dans ce quartier mal famé, de tomber dans quelque traquenard tendu par ses ennemis ?

Il fut sur le point de sonner le Yard, mais rejeta cette idée. Après la façon dont on avait agi avec lui et tout ce

qui demeurait encore dans l'ombre, il ne voulait en rien être l'obligé de la police.

Regrettant plus que jamais la fatalité qui le privait de Sidney Webb, il songea à un collègue du jeune reporter avec qui il avait été plusieurs fois en rapport.

C'est lui qu'il demanda et qu'il eut au bout de quelques secondes à l'appareil.

— Allo ! expliqua-t-il après s'être nommé. Je viens d'être victime d'une tentative d'assassinat et c'est miracle si j'y ai échappé. La voiture où j'étais avait été soigneusement agencée et l'on a voulu m'endormir avec du gaz.

— Mais comment avez-vous pu y échapper ? s'étonna le journaliste.

Stanley Chester, qui avait le cœur à la joie, rit comme au souvenir d'une bonne farce.

— Je me méfiais et j'avais pris mes précautions. Un de mes amis du Yard, l'expert-chimiste Martindale, m'avait confié un petit appareil respiratoire, grâce auquel j'ai pu tromper mes trompeurs. Étant sur mes gardes, je n'ai eu qu'à guetter la fraction de seconde où je pouvais m'échapper. Mais ç'a été juste.

— Le feu ? Le poison ? Le fer ?

— Mieux que ça. La Tamise ! Je n'ai eu que le temps d'ouvrir la portière et j'en ai été quitte pour un plongeon, partiel d'ailleurs, car j'ai pu m'accrocher à un anneau d'amarrage.

Un sifflement admiratif accueillit ses paroles.

— Vos ennemis n'y vont pas de main morte. Et maintenant, où êtes-vous ?

Stanley Chester ne répondit pas tout de suite. Il tenait à savourer sa victoire. Enfin, il se décida.

— Dans un repaire de l'Île des Chiens, où j'ai mis la main sur la plus étrange association de bandits. J'en ai d'ailleurs exécuté un. Mais tout ceci est accessoire. Voici l'essentiel : j'ai la preuve de l'innocence de la pseudo-

meurtrière de sir Saint-John Millet et j'ai levé le voile qui pesait sur son identité.

Il s'attendait à une manifestation de la part du jeune reporter et fut étonné de son silence, Pensant qu'il avait mal compris, il insista.

— Vous comprenez ce que cela veut dire ? C'est le salut pour la condamnée, et comme deux jours nous séparent de l'exécution, nous avons tout le temps de faire le nécessaire.

Une exclamation jaillit à l'autre bout du fil.

— Deux jours ? Vous êtes fou ?

Stanley Chester allait répliquer quand, brutale, sèche, une phrase arriva qui l'atteignit en plein cœur.

— Vous ne savez donc pas que l'exécution a lieu ce matin ?

Stanley Chester eut l'impression que ses oreilles bourdonnaient et il dut s'appuyer à la cloison.

— Vous dites ? jeta-t-il.

— Ce matin, à l'aube. Et il n'y a qu'une intervention personnelle du Home Secretary qui peut l'empêcher. Comment voulez-vous arriver à le joindre ?

Un voile rouge passa devant les yeux de Stanley Chester. Il serra les deux récepteurs dans ses poings et, se redressant dans un sursaut de volonté, cria d'une voix farouche :

— Je la sauverai quand même !

Rejetant les récepteurs, il s'élança vers la porte qu'il enfonça d'un coup d'épaule. Dehors, la nuit durait toujours. Une nuit qui n'avait plus que quelques heures avant de voir se lever l'aube.

Il traversa le terrain vague, et franchissant la barrière, se mit à courir.

— Je la sauverai ! Je la sauverai ! répétait-il.

Dans la pièce où gisaient le dieu brisé et l'homme mort, les trois prêtres thibétains continuaient leur vigie.

IV

CELLE QUI DEVAIT MOURIR

Près de dix minutes s'écoulèrent. Sous la pluie qui tombait toujours lentement, Stanley Chester tenta de mettre un peu d'ordre dans son cerveau. Il marchait vite, n'ayant qu'une idée : trouver une voiture.

Dans cette partie crapuleuse de la grande cité et à cette heure, il comprenait que ce serait trop demander à la chance. Sans doute lui faudrait-il remonter jusqu'à la gare des West India Docks. Et la pensée du temps perdu le désespérait. Tout en marchant, il réfléchissait.

Comment l'exécution annoncée pour dans quatre jours pouvait-elle avoir lieu le matin même ? Il avait pourtant lu la nouvelle dans son propre journal !

Il s'arrêta une seconde, les mains crispées.

Avait-il été joué et ce journal n'aurait-il été qu'un faux fabriqué pour l'occasion ?

Il se rappela la façon dont il lui était parvenu et l'inso-
lite visite du Chinois.

Et puis, il avait maintenant l'explication du vide que l'on avait fait autour de lui pendant toute cette dernière journée. On ne voulait pas qu'une autre personne pût

le détromper. C'est pour cela que ses adversaires s'étaient débarrassés de Jimmy Winkles.

La machination était patente. Elle crevait les yeux. Mais comment le Chinois avait-il pu la mener à bien ?

Qu'il eût fait imprimer une fausse page, la chose était possible. Mais de quelle autorité avait-il pu se prévaloir pour que le directeur de l'hôpital se pliât à ses ordres ?

Stanley Chester, qui avait repris sa marche, leva les yeux. Devant lui, l'interminable West Ferry Road s'allongeait à perte de vue et il calculait avec désespoir la distance qui le séparait encore de Limehouse Causeway, où quelques tavernes du quartier chinois lui permettraient de trouver ce qu'il désirait, quand il tressaillit.

A quelque cent yards devant lui, il venait d'apercevoir la clarté depuis si longtemps attendue. Tirant un sifflet de sa poche, il lança un son aigu et attendit.

Le taxi, qui filait bon train, roula encore quelques secondes ; puis virant sur lui-même, fut bientôt à sa hauteur.

— Taxi sir ? interrogea le chauffeur.

Stanley Chester ne répondit pas, mais ouvrant la portière, entra et se laissa tomber sur la banquette.

— Rien de mal, j'espère, sir ? continua le chauffeur en observant les traits tirés de son client. Alerte nocturne peut-être ? Dame, ces quartiers ne sont guère sûrs ! Quant à la police...

Stanley Chester retrouva son souffle.

— Vite ! lança-t-il. Au Home Office. A toute allure, c'est de la plus extrême urgence.

— Le Home Office ? A cette heure-ci ? ne put s'empêcher de s'étonner le chauffeur.

— L'heure importe peu, vite !

Sur cet ordre énergique, l'homme reprit son volant et quelques secondes plus tard, la voiture dévalait à toute vitesse vers le cœur de la Cité.

Certain, maintenant, d'arriver à temps, Stanley Chester se laissa aller... Il avait besoin de cette courte halte où il ne pensait plus. Il était à bout.

Il respira plusieurs fois à fond et, les yeux fermés, attendit que se régularisent les battements de son cœur. Il n'aurait jamais cru ressentir une telle lassitude physique et morale.

Petit à petit, pourtant, il revint à lui, et se mit à envisager les événements. Peut-être ne trouverait-il pas le Home Secretary au ministère, car il ne se souvenait plus s'il avait ses appartements à Downing street. En tout cas, on le renseignerait sur son habitation particulière, et il était décidé à forcer toutes les consignes pour parvenir à celui qui tenait une destinée entre ses mains.

Une fois en présence du Home Secretary, c'en serait fini de ses angoisses. Le nom seul de la condamnée arracherait le sursis.

Il jeta un coup d'œil et vit que l'on approchait de Whitechapel.

Il regarda son bracelet-montre et respira plus librement. Par ces routes où le trafic n'avait pas encore repris, l'on aurait bientôt atteint le cœur de Londres.

Aux approches de Waterloo Bridge, il se sentit saisi par une impatience qu'il n'avait pas ressentie jusqu'alors. La main crispée sur la poignée, il vit défiler, en s'exaspérant, l'aiguille de Cléopâtre, le War Office, le Cénotaphe. La voiture n'était pas encore arrêtée devant le Home Office qu'il avait déjà ouvert et bondi sur l'asphalte.

Gravissant rapidement les marches, il sonna violemment à la petite porte desservant la loge du gardien de nuit. Il dut resonner plusieurs fois avant que le moindre mouvement se manifestât dans la grande bâtisse endormie. Enfin, des pas traînants se firent entendre et la porte s'ouvrit démasquant un homme à demi vêtu.

— Vite, jeta Stanley Chester, officier de Scotland Yard ! Je dois voir lord d'Aberdeen sur-le-champ. Il y va d'une vie. Conduisez-moi auprès de lui.

L'homme que la mention « officier du Yard » avait amadoué, ouvrit un peu plus la porte.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, sir, répondit-il avec un accent prononcé du Lancashire, mais il y a une impossibilité : lord d'Aberdeen n'habite pas ici.

— Alors, pour l'amour de Dieu, son adresse !

— Facile, sir. 9, Portman square.

Jetant un rapide remerciement, Stanley Chester redescendit vers sa voiture. Montant aux côtés du chauffeur, il lui indiqua l'adresse.

Maintenant, toute sa surexcitation était revenue et il avait le feu à la tête.

— Plus vite ! Plus vite ! s'exclama-t-il à plusieurs reprises, bien qu'il sût qu'il avait plus que le temps nécessaire pour mener à bien sa mission.

Enfin, au bout d'Orchard street, Portman Square lui apparut, et après s'être emporté contre le chauffeur qui s'était trompé de numéro, il traversa le petit jardin en façade et sonna.

Sans doute un des domestiques ne dormait-il pas, car une clarté jaillit presque aussitôt dans l'antichambre, tandis que des pas retentissaient dans l'escalier. Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit.

L'homme qui répondait devait être le butler, car en dépit de l'heure indue, il avait poussé le souci jusqu'à endosser son habit.

Il examina Stanley Chester des pieds à la tête et certain de ne l'avoir jamais reçu chez son maître, l'interrogea du regard.

— Lord d'Aberdeen ? demanda nerveusement Stanley Chester.

— A cette heure de la nuit ? s'étonna le butler.

— Affaire de justice. Il faut que je le voie immédiatement.

— Impossible ! laissa tomber le butler.

Stanley Chester fit un pas en avant.

— Officier du Yard. Je dois voir lord d'Aberdeen. Lui-même vous félicitera de m'avoir introduit.

Le butler eut un geste de regret.

— Je ne dis pas, sir ! Le malheur, c'est que lord d'Aberdeen n'est pas à Londres en ce moment.

Stanley Chester pâlit.

— Pas à Londres ? répéta-t-il d'une voix blanche.

— Lord d'Aberdeen est parti avant-hier pour sa propriété de Drummond Lodge, en Écosse, et ne sera de retour qu'à la fin de la semaine.

Stanley Chester dut s'appuyer à la porte.

Pas une seconde, la pensée ne lui était venue que le Home Secretary pût être absent. Maintenant même, il n'arrivait pas à le concevoir.

— Je regrette, sir. Good night, sir.

Stanley Chester s'aperçut que le butler avait fait un pas en arrière. Il comprit que tout serait fini de ce côté-là s'il laissait refermer la porte.

— Mais il est impossible que l'on ne puisse pas communiquer avec lui ? Il s'agit d'une affaire d'État, d'une vie humaine !

Il se tordit les mains et une telle angoisse se peignit sur son visage que le butler, un vieil homme, en fut ému.

— Écoutez, sir, je ne sais pas si je fais bien ; mais d'autre part, si ce que vous me dites est vrai... tenez, le téléphone est dans le hall. Vous pouvez vous en servir.

Quelque chose qui était plus que de la gratitude s'éleva dans le cœur de Stanley Chester, il agrippa la main du butler, et sans un mot la serra farouchement.

— Si vous voulez, sir, voici l'appareil. Vous n'avez qu'à demander le 804 Inverness.

Stanley Chester traversa le hall sans rien voir de ce qui l'entourait.

— Trunk. Inverness 804, demanda-t-il d'une voix contractée.

L'attente fut longue ou du moins lui parut telle. Les minutes lui semblaient des heures. A ses côtés, le vieux butler avait pris un journal, et s'était assis. Par moment, il regardait l'homme qu'il avait laissé entrer et il cherchait à deviner quelle pouvait bien être la cause de son émoi. Enfin, la sonnerie retentit.

— Allo, lança le jeune policier. Drummond Lodge? Ici Stanley Chester, de Scotland Yard. Éveillez tout de suite lord d'Aberdeen pour une communication urgente de Londres. C'est indispensable.

Il écouta la réponse et sa main se crispa.

— Quoi ? Vous dites ?

Sa voix n'avait presque plus rien d'humain. Là-bas, la personne qui parlait répéta ce qu'elle venait de dire. Le vieux butler vit que le récepteur tremblait dans les mains de Stanley Chester.

— Mais il y a moyen de le joindre, pourtant ? Où est-il ? Je vous dis... Oh ! Dieu ! Dieu !

Il abandonna le récepteur et se prit le front dans les mains.

— On a coupé ! prononça-t-il d'une voix sourde. Le vieux butler s'était levé.

— Nous pourrions le redemander, sir. Cette fois, je parlerai. Moi, vous comprenez, ils me connaissent.

Stanley Chester refusa d'un mouvement de tête. Enfin il retrouva la parole.

— Lord d'Aberdeen n'est plus à Drummond Lodge. Il est parti hier soir avec son secrétaire et ses invités sur son yacht, et on ne sait où il est !

Il s'appuya au mur, comme si le fait d'avoir dit cette phrase l'avait épuisé, et regarda fixement le sol.

— Et quand il reviendra, murmura-t-il en se parlant à lui-même, ce sera trop tard ! La chose eu lieu, lieu. Elle sera morte.

Il ramassa son chapeau, et sans un mot, d'un pas d'automate, se dirigea vers la porte.

Le butler l'y accompagna, mais il ne parut pas l'apercevoir.

— Je suis navré, sir ! commença le vieil homme.

Stanley Chester ne l'entendit pas. Ouvrant la porte, il traversa le jardin, franchit la grille et demeura immobile au bord du trottoir.

Le chauffeur, qui l'attendait un peu plus loin, le vit sortir et vint se ranger à sa hauteur. Sans même savoir ce qu'il faisait, Stanley Chester buta contre le marche-pied et se hissa dans la voiture.

Le voyant prostré sur les coussins, le chauffeur, après quelques instants d'attente, remit en marche.

Dans la voiture qui allait lentement, Stanley Chester, un instant effondré, reprenait conscience de lui-même. Son cerveau endormi sous le choc se remettait à fonctionner. A nouveau, il entrevoyait la possibilité de lutter quand même et s'accrochait à cette espérance.

Un sursaut le redressa. Non, il ne serait pas dit que dans cette ville de 7.000.000 d'habitants, qui se targuait d'être un des centres du monde civilisé, une femme mourrait, parce qu'un des rouages de la machine administrative faisait défaut. L'absence ou la présence d'un homme ne pouvait pas signifier la vie ou la mort. Il y a des cas où les règlements doivent éclater, et devant les preuves qu'il apportait, qui donc refuserait de faire droit à sa demande ?

Il chercha dans son cerveau enfiévré les personnes supposées partager avec le Home Secretary le privilège de dispenser l'espoir ou la détresse. Car enfin, il n'était pas seul ? Un Comité le secondait. Mais le même pro-

blème se posa une fois de plus : où les joindre ? Et au cas même où il les découvrirait, auraient-ils le courage de se substituer à la seule personne constitutionnellement nantie du droit de grâce ?

N'allait-il pas perdre un temps précieux, que chaque minute abrégeait ? Il devait pourtant se souvenir à quel point les hommes poussent la lâcheté devant la peur des responsabilités !

Mais il n'allait pas échouer au but ? Dieu ne permettrait pas une telle iniquité ?

Plus seul dans sa détresse que s'il était retranché des vivants, Stanley Chester se meurtrit les mains et se désespéra.

Par les rues désertes et blafardes, le taxi allait toujours lentement. Maintenant, des idées folles l'assaillaient, et il faillit même en mettre une à exécution.

N'était-ce pas le roi qui, seul, théoriquement, détient le droit de grâce, bien qu'en fait ce pouvoir soit exercé par le Home Secretary ? Il irait le trouver, il verrait l'aide de camp. Celui-ci ne pourrait qu'avertir le souverain et, au nom de son ambassadeur, il donnerait certainement l'ordre de surseoir au crime.

Stanley Chester se penchait déjà vers le chauffeur, quand il éclata d'un rire nerveux. Quelle probabilité y avait-il qu'on lui permît seulement de franchir la grille de Buckingham Palace !

Alors, une rage sourde s'empara de lui, et sans savoir ce qu'il faisait, il se mit à déchiqueter le foulard qu'il avait ôté de son cou. C'était trop abominable ! Trop injuste ! Pourquoi avait-il découvert la vérité, puisque tout son espoir aboutissait à la plus atroce des désillusions.

Ah ! Le Chinois ne s'était pas trompé dans ses calculs. Même vaincu, il triomphait !

Stanley Chester sentit qu'il étouffait et, abaissant la

glace, mit la tête à la portière. La pluie glacée lui fit du bien. Il avait eu l'impression qu'il devenait fou.

Brusquement, une idée, qu'il s'en voulut de n'avoir pas eue plus tôt, lui traversa l'esprit.

— Au Yard, vite ! lança-t-il au chauffeur.

Sans un mot, celui-ci appuya sur l'accélérateur et la voiture, quittant son allure de promenade, bondit en avant.

Comment n'y avait-il pas songé ? C'était son désir de réussir par lui-même qui lui avait fait commettre cette faute !

Un homme existait que tous écouterait et qui par sa seule autorité réussirait là, où lui n'avait aucune chance : sir Basil Hampton !

Il avait pu douter de lui, mais ce qu'il avait à lui apprendre devait faire taire ses préventions.

Le chauffeur désireux de ne pas s'écarter du centre n'ayant fait que tourner en rond, tant que Stanley Chester avait réfléchi, Scotland Yard n'était pas loin, et ce fut au bout de peu de minutes que la voiture s'arrêta devant la grande entrée.

Le jeune policier allait la franchir quand le chauffeur l'interpella.

— Vous ne pourriez pas me régler, sir ? Parce que, sauf votre respect, j'appelle ça une nuit !

Stanley Chester le paya et, passant devant la sentinelle, monta à son bureau.

Arrivé là, il demanda la communication avec les appartements privés de sir Basil Hampton, situés dans une autre aile du bâtiment.

— Allo, demanda-t-il, qui est à l'appareil ?

— Le valet de chambre de sir Basil Hampton, sir.

— Prévenez sir Basil que Mr. Stanley Chester a à lui parler d'une affaire qui n'admet pas de retard et qu'il veuille me recevoir tout de suite.

— Ce serait avec plaisir, mais c'est matériellement impossible. Sir Basil a quitté le Yard il y a environ un quart d'heure et est parti avec sa voiture.

Stanley Chester reçut le coup sans broncher, pourtant il eut l'impression que sa bouche était sèche.

— Merci, prononça-t-il avec difficulté.

Ainsi, même cet espoir s'effondrait !

Son cerveau à nouveau vide de toutes pensées, il contempla les murs où des ordres de service, des pancartes, des plans étaient affichés, et incapable de rester dans cet espace clos où il étouffait, sortit sur le palier et machinalement redescendit.

Il retraversa la cour et sans savoir où il allait, suivit la première rue qui s'offrait à lui.

Il voulait marcher, marcher encore, pour ne plus penser à rien.

Par les artères où défilaient maintenant les premières voitures de maraîchers, il s'en alla tête nue, ayant oublié son chapeau dans son bureau, sans sentir la fatigue de ses membres harassés, ni la pluie qui lui cinglait le visage.

Il marchait sans rien voir, incapable de dire, la minute d'après, la rue dans laquelle il venait de passer. Il lui semblait que la nuit ne finirait jamais, qu'il vivait un cauchemar et qu'il marcherait toujours.

Pourtant, à bout de force, il s'arrêta au bord d'un trottoir comme passait un camion chargé de boîtes de lait. Sans doute, fut-ce ce bruit de ferraille qui le rappela à la réalité, car sursautant comme un dormeur qui s'éveille, il leva les yeux au ciel.

Au-dessus des maisons, la nuit était déjà moins noire et avait fait place à une teinte grisâtre. L'aube n'était pas loin.

Il porta les yeux sur sa montre-bracelet et frissonna.

— My God ! s'exclama-t-il avec l'accent du désespoir.

Avec l'aube qui se levait, approchait l'heure dont il avait redouté la venue.

Là-bas, à la prison de Holloway, le directeur et les autorités devaient se réunir. Tout à l'heure, en silencieux cortège, le long d'un corridor où chaque prisonnière frémirait, ils iraient réveiller une femme. Et tout serait accompli !

Stanley Chester eut ce dernier sursaut d'énergie que l'on a avant l'effondrement final.

— J'irai là-bas ! clama-t-il. Coûte que coûte, je me ferai entendre. Et il ne sera pas dit que cela aura lieu.

Il regarda autour de lui et vit que sa course machinale l'avait amené sur les bords de la Tamise ; loin de la prison de Holloway, malheureusement. Il maudissait cette faiblesse qui l'avait éloigné du but, quand un camion débouchant sur le pont de Blackfriars lui donna une idée.

Levant la main, il fit signe au chauffeur et ce dernier, craignant d'avoir laissé tomber quelque chose, freina.

Stanley Chester était déjà à son côté.

— Écoutez, expliqua-t-il, il est de toute urgence que je sois avant vingt minutes à un rendez-vous. Cinq livres pour vous si vous m'y conduisez.

L'homme n'eut pas une seconde d'hésitation.

— Montez, mais faites voir l'argent.

Grimpant sur le siège, Stanley Chester tira son portefeuille et en sortit cinq coupures.

Le chauffeur cligna de l'œil et, glissant l'argent dans sa vareuse, demanda :

— C'est où que vous voulez aller ?

Stanley Chester songea que l'indication de son but réel pourrait étonner, il prit donc un moyen terme.

— Passez par Camden road. Je vous arrêterai.

Par les quartiers de Bloomsbury et de Camden town, l'on atteignit enfin la triste avenue au bout de laquelle se dresse la prison.

Comme on en approchait, quelque chose glaça le sang de Stanley Chester. Devant la porte, il y avait ce groupe de curieux et d'esprits malsains qui s'assemblent chaque matin d'exécution afin de voir monter le drapeau noir au mât de l'édifice.

— Oh ! Oh ! remarqua le chauffeur en les désignant. Quelqu'un va se balancer ! Regardez ces oiseaux de malheur.

Stanley Chester ne répondit pas. La camion était devant la porte et avait réduit sa vitesse. Saisissant le pare-brise, il prit son élan et sauta.

Sans écouter les exclamations de l'homme, il fendit la foule et parvint à la porte.

— Officier du Yard ! jeta-t-il à la sentinelle.

Celle-ci hésitant, il ajouta dans une inspiration subite :

— Collaborateur de sir Basil Hampton. J'ai rendez-vous avec lui.

Car dans un éclair il venait de s'expliquer l'absence insolite du chef de Scotland Yard à pareille heure. Il était en service commandé, et venait assister à l'exécution de la meurtrière de sir Saint-John Millet.

Rapidement, Stanley Chester, qui connaissait la prison pour y être venu plusieurs fois pour des enquêtes, allait se diriger vers le quartier des condamnés à mort, quand il s'arrêta. La porte donnant sur ce couloir était ouverte et nul garde n'y veillait. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : que le réveil et la toilette de la condamnée avaient déjà eu lieu. Cette dernière était maintenant, soit à la chapelle, soit...

Il ne voulut pas prononcer le mot, et se refusa à accepter semblable supposition.

Revenant sur ses pas, il traversa la cour et se dirigea vers la petite chapelle. Là aussi, la porte était ouverte et il lui suffit d'un coup d'œil pour constater qu'il n'y avait personne.

Cette fois, la sensation de terreur qu'il avait connue au cours de sa randonnée en auto s'appesantit à nouveau sur lui. Était-il arrivé trop tard et tout à coup, allait-il entendre la lugubre sonnerie qui semble une hypocrisie et qui annonce qu'une âme vient d'être rendue à son créateur ?

Instinctivement, il leva la tête et fixa la cloche que l'on apercevait sur le toit. Il la regarda avec une telle intensité qu'il lui sembla qu'elle oscillait.

Mais rien ne sonna et il conclut qu'il avait été le jouet d'une hallucination. Cette vision d'ailleurs lui avait rendu sa combativité. Non, il ne resterait pas là à attendre l'irréparable. Puisqu'il n'avait plus rien à espérer de la justice des hommes, eh bien, il irait troubler l'infâme cérémonie et peut-être qu'à son cri d'angoisse...

Traversant en courant la chapelle, il suivit un long corridor au bout duquel s'ouvrait une porte de bois noir. Parvenu là, il n'eut pas une seconde d'hésitation. L'ouvrant sans que rien au monde eût pu le retenir, il en franchit le seuil et s'immobilisa.

Devant lui, au milieu de la pièce, la tête couverte d'un sac noir sur lequel tranchait le chanvre de la corde, il y avait la femme qui allait mourir. À côté d'elle, un prêtre en surplis blanc lisait le Rituel.

Quelques pas en arrière, un autre homme veillait près d'un levier, les deux bras croisés.

Une exclamation sourde, jaillie d'un coin de la pièce, fit lever les yeux à Stanley Chester.

Sir Basil Hampton, ayant près de lui Stackpool et diverses personnes officielles, venait d'apercevoir le jeune officier. Il vit les traits du chef suprême du Yard se contracter, tandis que le superintendant devenait blême. Habitué à toujours plier à la discipline, l'irruption du jeune officier était pour lui une chose qui dépassait l'imagination.

Scandalisé, Stackpool reporta son regard sur sir Basil Hampton et croyant y lire un acquiescement, se dirigea sur Stanley Chester.

— Vous êtes fou ! lui dit-il à voix basse. Je vous ordonne de sortir sur-le-champ. Sir Basil Hampton donnera à l'affaire la suite qu'il convient.

Stanley Chester ne répondit pas. Il ne regardait plus la femme qui écoutait, sans les entendre, les paroles du prêtre, mais l'homme qui se tenait près du levier.

C'était le bourreau ; et Stanley Chester, qui n'avait jamais assisté à une exécution capitale, avait l'impression de ne pas le voir pour la première fois. Il reconnaissait cette figure brutale, ce nez épaté et ces yeux surtout, ces yeux qui brûlaient...

Où donc l'avait-il déjà vu ?

— Sortez ! répéta Stackpool, sentant la colère l'envahir. Sortez, ou par Dieu, je vous sors de vive force.

Les images se succédaient dans le cerveau de Stanley Chester. Il sentait que cet homme avait joué un rôle dans sa vie et que déjà ils s'étaient affrontés, mais il était incapable de fixer ces minutes.

La main de Stackpool s'abattit sur son épaule.

De son coin, sir Basil Hampton avait suivi, sans en comprendre la raison, la scène qui se déroulait.

Il craignit une résistance de la part du jeune policier et quelque brutalité de Stackpool. Il décida donc de brusquer les choses et de réserver à l'accomplissement de la justice la dignité qu'il lui convenait.

Reportant son regard vers l'homme du levier, il lui fit un signe de la tête.

Décroisant les bras, celui-ci avança la main vers le levier qui déclencherait la trappe sur laquelle se trouvait la prisonnière, mais il n'eut pas le temps d'achever son geste.

Sous la pression brutale de la main de Stackpool, le

sang de Stanley Chester s'était révolté, et brusquement une clarté s'était faite en lui.

Il les reconnaissait, maintenant, ce masque bestial, ce nez épaté et ces yeux de feu. Il savait où, par deux fois, il les avait vus.

La première, c'était contre une vitre, par une nuit de Londres ; la nuit où il avait eu la visite du vieux pasteur de Markcross.

La seconde, c'était, il n'y a pas longtemps, dans la chambre du plongeur de restaurant, où il avait reçu une balle dans le ventre.

L'homme qui était le bourreau ne tuait pas seulement les gens marqués par la justice, il assassinait aussi pour son propre compte.

Tout cela tourbillonna dans la tête de Stanley Chester, mais avec une netteté telle qu'il n'eut pas une seconde de doute. Il aperçut le signe de sir Basil Hampton, et l'acquiescement du bourreau. A cette minute, Stackpool, passant des paroles aux actes, le repoussait et allait le jeter hors de la pièce. Il comprit que tout allait être fini et que ce qu'il avait fait l'aurait été en pure perte.

Parfaitement conscient alors de l'acte qu'il allait accomplir, il tira son revolver de sa poche, et avant que Stackpool eut eu le temps d'intervenir, fit par trois fois feu sur le bourreau.

Atteint à la poitrine par la première balle, celui-ci s'écroula, et Stanley Chester ne put retenir un cri déchirant.

L'homme s'était effondré en avant, et Stanley Chester avait eu l'impression qu'il allait tomber sur le levier et déclencher le mécanisme. Il en fut quitte pour la peur.

Roulant sur lui-même, l'homme eut un soubresaut qui le retourna et, étendu de tout son long sur le dos, il resta immobile.

Stanley Chester n'avait pas bougé et tenait toujours son revolver à la main.

Comme en un rêve, il sentit qu'on se jetait sur lui et qu'on lui arrachait son arme. Il se laissa faire, subissant la réaction de l'exaltation qui avait abouti à son geste meurtrier.

Une voix lui parvint, qui lui parut venir de très loin et qu'il reconnut pourtant.

— Laissez-le, Stackpool, vous voyez bien qu'il est à bout de force.

Il n'entendit pas la réponse, mais dut s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Il s'efforça à relever la tête et regarda.

La prisonnière était toujours là, la tête couverte de son sac noir, mais le pasteur ne lisait plus.

A nouveau, la voix de sir Basil Hampton résonna.

— Déliez la femme, et ramenez-la à sa cellule. On avisera plus tard.

Il sembla à Stanley Chester que tout son être se mettait à trembler. Il vit deux gardiens s'approcher de la femme et lui libérer la tête de l'atroce sac noir. Il entendit le son mat que fit l'épais nœud coulant en retombant au sol. Cherchant les yeux de la femme, il vit qu'ils étaient toujours aussi dénués d'expression. Il l'entendit sortir de la chambre de mort et suivit un instant le bruit de ses pas dans le couloir.

Puis, il se mit à sourire en songeant qu'en dépit de tous il avait réussi à obtenir un sursis.

Et souriant à cette vision, il ferma les yeux et, s'abandonnant, glissa lentement au sol.

Il venait de s'évanouir.

V

A L'OMBRE DE L'INTELLIGENCE SERVICE

Sir Basil Hampton, qui avait écouté le long récit de Stanley Chester sans laisser paraître la moindre impression sur son visage, sortit enfin de son mutisme.

— Votre erreur, Chester, et elle date du début, fut de ne pas me mettre au courant de la découverte que le hasard vous avait permis de faire. La connaissance de la similitude des deux empreintes aurait orienté l'affaire sur une piste toute différente.

Stanley Chester, qui était couché dans une chambre de l'infirmerie, eut un geste de dénégation.

— Je ne crois pas, sir ! Dès le début, je me serais heurté à l'opinion trop bien arrêtée du superintendant Stackpool. Et il ne faut pas oublier que vous-même...

Sir Basil Hampton était trop loyal pour ne pas reconnaître une erreur. Il sourit et confessa.

— Exact, Chester ! Je n'oublie pas que, moi-même, j'ai eu une idée préconçue dès la découverte du crime. Mais la faute ne m'en est pas entièrement imputable. Elle revient dans une large part à ceux qui se portèrent garants du Chinois.

— L'Intelligence Service, sir ?

Sir Basil Hampton ne répondit pas et Stanley Chester comprit sa réserve. Il regretta d'avoir posé sa question. D'ailleurs, sir Basil Hampton continua.

— La faute provient peut-être de plus haut encore : de la foi que certains hommes d'honneur ne peuvent s'empêcher d'avoir en ceux qui, une fois, les servirent loyalement. Le Chinois avait rendu des services.

— Pourtant, sir, cette maison...

— C'était la façade, Chester. Cela avait sa raison d'être que nous ne devons pas chercher à percer, et que même, si nous l'apprenions, nous devrions feindre d'ignorer.

— Mais ces trois fausses Chinoises qui semblaient vivre sous la terreur ?

— J'avoue que ce côté m'avait échappé. Le Chinois m'en avait cependant touché un mot, mais à son sourire, j'avais cru qu'il s'agissait d'une simple mise en scène.

— Il y avait plus que cela, sir.

— C'est probable. Mais nous aurons la clef de tout ce mystère quand nous tiendrons le Chinois.

Il hésita une seconde et acheva.

— Si jamais on le tient ! Car n'oublions pas, Chester, que jusqu'à ce matin, on croyait en sa nécessité. Il dispose donc de possibilités qui lui permettront de prendre le large. Mais rassurez-vous, l'essentiel a été fait.

Il s'arrêta et prenant un verre sur la table, le tendit au jeune officier.

— Je suppose, dit-il tout à coup en riant, que je devrais vous faire arrêter, Chester. Votre manière d'obtenir un sursis est vraiment par trop en contradiction avec tous les usages reçus. Je me demande d'ailleurs comment la presse apprécierait votre acte si elle l'apprenait, sans parler du jury qui l'aurait à vous juger. Mais rassurez-vous, la presse n'en saura rien et je n'ai pas besoin de

vous dire que vous sortirez d'ici sans la moindre menace sur votre tête.

Stanley Chester prit la main que lui tendait son supérieur et la serra. Celui-ci, après quelques minutes de silence, reprit :

— Le mal attire toujours le mal, Chester ; voyez ce qui n'a été empêché que par une fraction de seconde ! Tout cela, parce que, voici longtemps, un piège avait été tendu à un ennemi. Des années passent, l'oubli se fait. Pourtant, en dessous, insoupçonnée de tous, une tragédie se prépare. D'abord un enlèvement qui brise le cœur d'un père. Puis, comme un feu qui couve en augmentant, petit à petit, le drame qui se propage. Un crime qui abat inutilement sir Saint-John Millet. Et tirant parti de ce crime, la vengeance soigneusement préparée et méditée. Ah ! l'on reconnaît bien l'esprit tortueux d'un Asiatique ! Un fils a été enlevé à un père qui n'a pas pu l'embrasser une dernière fois ? Vie pour vie, souffrance pour souffrance. Une fille sera ôtée à un père qui la croira morte et qui n'apprendra la vérité que pour la perdre à nouveau. Chester, je suis épouvanté, quand je regarde de sang-froid l'abîme de haine que cela nous dévoile. Et de songer que sans votre intervention...

Il réfléchit, semblant revivre la tragédie de cette matinée, puis reprit d'une voix naturelle ;

— Vous l'avez sur vous, la fameuse clef symbolique, Chester ?

Il ne comprit pas le sourire ironique qui éclaira le visage du jeune policier.

Celui-ci, étendant le bras vers son veston, en tira un objet qu'il garda quelques secondes dans sa main. Enfin, il le tendit à son chef.

Sir Basil Hampton le prit et y avait à peine porté les yeux quand sa physionomie changea.

— Mais...

Il regarda Stanley Chester qui, maintenant, riait franchement.

La minuscule croix que le chef suprême du Yard avait à la main était en aluminium et avait dû être taillée dans un jeton en usage dans les téléphones publics. Un de ses bras portait encore le début de la phrase : « Drop in the slot ».

— La croix ansée ! railla Stanley Chester. Ou plutôt, son succédané ! Je suppose qu'elle aura, vraiment, été perdue lors de la fuite en Chine. Ce qui n'aura pas empêché des aventuriers, comme Trébitch Lincoln et C^{ie}, de vouloir s'en faire une arme de manœuvre. Songez le merveilleux objet de négociations et d'intrigues qu'elle représentait ! J'imagine que, pris de court et devant l'exhiber, le fils de Lincoln aura lui-même taillé cette parodie dans ce qu'il avait sous la main. Mais je comprends maintenant pourquoi il l'a avalée : il ne fallait pas que la supercherie fût découverte, afin que la politique de son père réussît au Thibet !

Sir Basil Hampton demeura silencieux. Il contemplait la chose qu'il tenait dans le creux de sa main.

— Et c'est pour cela, murmura-t-il, que des vies humaines ont été sacrifiées ! Chester, quelle triste chose que la diplomatie, surtout quand elle est secrète !

Il lui rendit ce qui jadis n'avait été qu'un simple jeton et consultait sa montre, quand un coup fut frappé à la porte. C'était un planton qui lui apportait des papiers du Yard. Il en prit connaissance.

— Une communication de lord d'Aberdeen, annonçant son retour pour cette après-midi, dit-il. Voilà qui va activer la libération de votre jeune protégée, Chester. Je l'ai fait transporter ici, et sachant ce que nous savons, je crois qu'un simple changement de régime suffira pour lui rendre sa lucidité. En tout cas, c'est ici qu'on lui

préparera ses repas, et pour une fois, l'ordinaire de la prison vaudra mieux que celui de l'extérieur !

Il réfléchit une seconde et reprit :

— La machination dont elle a été victime et qui s'est attaquée à son cerveau aura du moins eu une conséquence heureuse : la malheureuse aura traversé tout ce drame, et surtout l'abominable épreuve de ce matin, sans s'en rendre compte.

Il tendit le second papier à Stanley Chester.

— Voici maintenant la copie d'un message au Foreign Office et que le service du Chiffre me transmet. Je crois qu'il vous intéressera.

« Copie d'un texte chiffré reçu ce matin de la Station de Darjiling et retransmis : « Mission Harding-Williams à Lhassa prie poste Darjiling informer urgence gouvernement anglais signature pacte Thibet, malgré machination agitateur Trébitch Lincoln. Stop. Demander information sur soi-disant condamnation fille disparue Harding-Williams et sur communication mystérieuse reçue Palais Potala démentant nouvelle et laissant supposer survivance. Réponse anxieusement attendue. Harding-Williams ».

— Qu'en pensez-vous ? interrogea sir Basil Hampton. J'ignore de quelle machination il veut parler, mais je songe à ses angoisses. Dès mon retour au Yard, je vais faire transmettre une dépêche qui lui rendra sa tranquillité d'esprit. Ce que je ne comprends pas, par exemple, c'est le moyen employé par le Chinois pour correspondre directement avec Lhassa. Seuls nos postes officiels sur ondes courtes sont capables d'un tel exploit.

— Sans doute, un nouveau progrès de la radio soigneusement tenu caché par ses inventeurs, proposa Stanley Chester. L'homme qui était à l'appareil — un métis chinois — m'a surtout paru soucieux d'une chose au moment de la lutte : la crainte que son poste ne tombe entre nos mains. Vous avez ainsi, à travers le monde, des

tas d'inventeurs à qui manquent seulement les capitaux et quelques encouragements.

— Peut-être ! Mais quel symbolisme étrange : notre dernière invention, et ces trois prêtres en prières ! D'un côté le progrès incessant de l'Occident, de l'autre l'immutabilité de l'Orient. Deux rêves et deux civilisations ! Je me demande si les hommes que j'ai envoyés les auront trouvés ? En tout cas, ils ne peuvent nous échapper. Trois prêtres thibétains ne parlant pas un mot de notre langue, ça se remarque.

Il se leva et, glissant les documents dans leur enveloppe, fit un pas vers la porte.

— Allons, je retourne au Yard régler toutes ces affaires. Sans parler de votre cas, Chester, car j'ai bien peur qu'après votre exploit d'aujourd'hui, je ne sois obligé de vous demander de démissionner pour... mettons, raison de santé ! Nous ne pouvons tout de même pas garder un garçon qui s'amuse à tuer un bourreau chaque fois qu'il veut prouver qu'il a raison ! Le recrutement des bourreaux, déjà si difficile, deviendrait absolument impossible. Mais n'ayez aucune inquiétude sur votre avenir. Il y a des quantités de services où l'on a besoin de garçons sachant ne reculer devant rien. Le Service Secret, par exemple ! Tenez, je suis sûr que présenté par moi, on sera heureux de vous y accueillir. Surtout, si comme entrée en matière, vous apportez certain petit objet, sans grande valeur intrinsèque, mais sur lequel ils aimeront peut-être mieux que l'on fasse le silence.

Il rit de bon cœur et tendit la main au jeune officier.

— Alors à bientôt, quand vous viendrez m'apporter votre démission.

Resté seul, Stanley Chester se laissa retomber sur son oreiller. Il songea qu'il avait oublié d'élucider un point qui le tracassait : lors de sa mésaventure dans la chambre du plongeur, avait-il été abattu par des gens de l'Intelli-

gence Service — ces gens dont il allait être sous peu — ou par ceux du Chinois ? Il sourit en se disant que là encore, sir Basil Hampton aurait gardé le silence, et reporta sa pensée à l'affaire qui venait d'avoir son dénouement.

Il évoqua celui par la faute de qui il s'en était mêlé : Porter-Smith. Où pouvait-il être, et les nouvelles lancées par radio l'avaient-elles touché ? Il regretta de n'en avoir pas parlé à sir Basil Hampton. Mais il se dit que de lui-même le chef du Yard avait dû donner les ordres nécessaires.

De Porter-Smith, sa pensée sauta à celle qui avait été la véritable victime de ce drame de la vengeance : la fille de sir Harding Williams qui, de si peu, avait échappé à la mort.

Certes, en ne se fiant qu'à l'extérieur, sit Basil Hampton avait raison : l'hébétude dans laquelle on l'avait maintenue lui avait permis de traverser l'épreuve sans en comprendre l'horreur. Mais fallait-il se fier à ces apparences ? En elle, n'avait-elle pas eu une parcelle de conscience qui comprenait et souffrait ?

Le souvenir de la jeune prisonnière s'imposa avec une telle acuité à son esprit, qu'il fut brusquement saisi d'un invincible désir de la revoir.

S'habillant en un tournemain, il ouvrit sa porte qui donnait sur un corridor aux deux extrémités duquel veillaient deux hommes. Il réfléchit qu'il serait préférable d'agir ouvertement, aussi, se dirigeant vers le plus proche, il lui expliqua ce qu'il désirait.

L'homme allait offrir d'en référer au directeur, quand Stanley Chester sortit son coupe-file. Puisqu'il était encore — et dans son esprit il accentua avec un sourire le mot « encore » — officier du Yard, autant tirer parti d'un titre qui bientôt ne serait plus le sien.

— J'ai besoin de voir la prisonnière et de faire diffé-

rentes recommandations à la personne qui la garde ! expliqua-t-il !

Devant le coupe-file, l'homme ne discuta plus, mais s'avançant devant le corridor, s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit :

— Officier du Yard, Service ! déclara-t-il, à la femme assise au pied du lit, qui s'était levée.

Celle-ci s'inclina et céda sa place à Stanley Chester. Il s'avança et, un moment, resta en contemplation devant la forme féminine qu'il avait devant lui.

Au cours de sa détention, ses cheveux noircis, lors du crime, avaient retrouvé leur blondeur naturelle et Stanley Chester évoqua la mèche trouvée dans le gilet du dormeur inconnu.

La jeune fille dormait, mais à son souffle irrégulier, il était aisé de comprendre que des cauchemars troublaient son sommeil. L'expression de son visage aussi était bouleversée.

Quel songe pouvait-elle poursuivre ?

Stanley Chester contempla cette figure fine, amenuisée par l'emprisonnement, mais où se lisait le charme de la jeunesse, et il serra les poings.

Il revoyait la scène qui s'était déroulée peu d'heures auparavant et son cœur se serrait.

— Dieu ! murmura-t-il, dire qu'une pareille chose aurait été possible !

Il se détourna et aperçut la garde qui avait les yeux fixés sur lui. Songeant au mensonge qu'il avait dû faire pour entrer, il voulut jouer son rôle.

— Elle dort depuis longtemps ? interrogea-t-il.

La femme approuva de la tête.

— Depuis son retour de... Elle hésita et ajouta plus bas : de là-bas !

— Le docteur l'a vue ?

— Il était à la prison pour... la constatation d'usage.

Il a dit que c'était la suite de la détente nerveuse et qu'il n'y avait qu'à attendre.

Stanley Chester ne put s'empêcher de sourire de la perspicacité rare démontrée par cet homme qui n'avait jamais rien vu dans le cas de la prisonnière. Sans doute, n'était-il bon qu'à constater les pendaions.

— C'est vous qui allez continuer à la garder ?

La femme approuva.

— Dans ce cas, vous allez noter tout ce qu'elle dira en s'éveillant. C'est très important,

— Certainement, sir.

— Parfait. Je ne sais pas si je pourrai revenir ; en tout cas, vous pourrez passer me voir au Yard en sortant d'ici.

Le regard de la femme exprima l'étonnement.

— C'est que je ne peux pas, sir.

— Pourquoi ?

— Je n'aurai pas fini ce soir, j'en ai encore pour vingt ans !

Stanley Chester dut se contraindre pour ne pas rire. Il avait complètement oublié où il était et que les gardiennes de l'infirmerie étaient choisies parmi les prisonnières bien notées.

— C'est juste, répliqua-t-il. Eh bien, je repasserai. Mais, suivez mes instructions à la lettre.

Il jeta un dernier coup d'œil à la jeune fille et, sur un petit signe amical à la garde, sortit de la pièce.

A la porte, il trouva le gardien, qui lui tendit une enveloppe.

— Pour vous, de la part du Yard, sir !

Stanley Chester la prit. Elle était de sir Basil Hampton.

« Mon cher Chester, disait-elle, un coup de téléphone de Douvres me parvient. On a arrêté, au moment où ils allaient monter à bord d'un yacht américain arrivé cette nuit, le *Boadicea*, deux Chinois et trois hommes que l'on

croit être les prêtres thibétains. Mais aucune trace du personnage principal ou des trois fausses Chinoises... En revanche, on a fait une découverte à laquelle on ne s'attendait pas : F. C. Porter-Smith était à bord, invité, a-t-il assuré par son ami le propriétaire. L'enquête se poursuit. »

« Où donc peut bien être le Chinois ? se demanda Stanley Chester en regagnant sa chambre. N'aurait-il pas survécu à l'échec ? Il ne me semblait pourtant pas homme à s'abandonner, si vite ! Il est vrai qu'avec ces Asiatiques ! »

Il referma derrière lui, et marchant de long en large, continua à retourner ce problème sur toutes ses faces.

« Où peut-il bien être ? Qu'a-t-il bien pu faire ? »

A la fin, il n'y tint plus, et ressortant, se dirigea vers le fond du corridor. L'homme avec qui il avait parlé trouva tout naturel son départ, et le salua. Descendant le grand escalier où il ne croisa personne, il se retrouva sous la voûte d'entrée et à la grille.

Le gardien, qui était en faction, le dévisagea d'un œil interrogateur, mais une fois de plus, le coupe-file du Yard produisit son effet.

— All right, sir. Passez !

Stanley Chester était dehors et il s'arrêta au bord du trottoir. Il ressentait maintenant la fatigue de la nuit, et sa blessure récente le faisait souffrir.

Il partit pourtant, espérant que son manque de coiffure serait mis sur le compte de la mode, mais en passant près d'un policeman qui réglementait le trafic, il ne put s'empêcher de sourire.

Depuis la veille, il avait tué deux hommes — et le dernier surtout dans des circonstances qui aggravaient, si possible son cas, — et pourtant il se promenait librement, et les policemen eux-mêmes arrêtaient les voitures pour le laisser passer.

Il jouissait de l'ironie de la chose !

— La police est vraiment mal faite ! prononça-t-il à mi-voix. Heureusement, que d'ici peu, j'aurai donné ma démission et n'appartiendrai plus à un service aussi déplorable !

Il jeta les yeux autour de lui et aperçut un taxi en maraude qui passait. Il le héla et, étant monté, hésita avant de donner l'adresse. A la fin, il se décida :

— 50 Berkeley square, jeta-t-il au chauffeur.

Il venait de prendre une décision qu'il n'avait pas osé s'avouer en quittant la prison. Il retournait chez le Chinois.

VI

LE SOURIRE DU CHINOIS

Le policeman en faction à la porte du 50 Berkeley square, porta la main à son casque.

— Plus personne là-haut, sir. Le superintendant Stackpool est venu avec trois hommes et a tout fouillé. Il a emporté des papiers, mais il paraît que l'oiseau s'est envolé.

— Pas d'oiselles au tableau ?

— Non plus, sir. Tout le monde a pris la poudre d'escampette. Le superintendant Stackpool était assez furieux.

Stanley Chester grimpa au second étage et, s'étant fait ouvrir la porte, entra dans l'appartement.

L'homme de la rue ne l'avait pas trompé : il régnait ce silence profond qui saisit dans une maison déserte, et par surcroît le passage des policiers était manifeste. Les tentures pendaient lamentablement et le contenu de tous les meubles éparpillé sur le tapis, avait été piétiné sans vergogne.

Stanley Chester contempla cette scène de désolation. Il ne s'en étonnait pas, connaissant la façon de procéder

de certains de ses collègues, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la gêne. Cette maison, qui avait ressemblé à un musée, donnait maintenant l'impression d'une demeure au pillage.

Il jeta les yeux autour de lui et, ne trouvant rien susceptible d'arrêter sa curiosité, se dirigea vers la chambre au fond du corridor. Là se trouvait le dortoir des trois fausses Chinoises.

Comme il s'y attendait, la chambre était vide, mais aucun des trois lits n'avait été défait. Le Chinois avait-il donc fait procéder à l'évacuation de son personnel la veille ? Dans ce cas, comment se faisait-il qu'on ne les eut pas trouvées à bord du yacht ?

Il remit la solution de ce problème à plus tard, et se rappelant la terreur subite éprouvée par les trois petites, comme aussi le sifflement et le jet du dard, voulut en avoir le cœur net. Grimpant sur un meuble, il inspecta le mur et découvrit ce qu'il soupçonnait. Une fente étroite se dissimulait dans le dessin de la tapisserie et communiquait avec la pièce contiguë. Là devait veiller le serviteur jaune prêt à agir quand besoin en était.

Il redescendit, se demandant en quel siècle il vivait et si vraiment il était en Angleterre, dans une des vieilles demeures aristocratiques de Berkeley square, et sortit après un dernier coup d'œil.

Il traversa un nouveau salon et s'arrêta devant une porte.

Il se souvenait que c'était là, la pièce à la sévérité digne d'un anachorète, qui servait de chambre à coucher au Chinois.

Il voulut revoir une dernière fois cette pièce qui contrastait si étrangement avec tout ce que le Chinois avait de raffiné et de cauteleux. Il ouvrit et s'arrêta, médusé.

Face au grand Bouddha devant lequel brûlait un tré-

— pied, un homme, tenant un livre à la main, était assis, immobile sur une chaise basse : le Chinois.

Il ne tourna même pas la tête au bruit de la porte, mais faisant un léger signe de la main, sembla dire d'entrer. Subjugué par ce calme, Stanley Chester obéit.

— Je pensais que vous viendriez, Chester, et je suis heureux de ne m'être pas trompé. Asseyez-vous sur ce lit, nous avons des choses intéressantes à nous raconter.

Subissant la volonté du Chinois, Stanley Chester fit comme on lui indiquait. Il se redressa pourtant brusquement, en s'exclamant :

— Mais le superintendant Stackpool était ici tout à l'heure ; et depuis son départ les portes sont gardées ?

Le Chinois sourit comme il avait accoutumé de le faire.

— Ah ! c'est que Stackpool est Stackpool et que je n'avais aucune envie de subir sa conversation sans charme. Il ne pouvait pas savoir que cette chambre possédait un placard secret. Je l'ai laissé explorer à son aise. Mais sitôt son départ, j'ai voulu vous attendre en méditant un peu.

— Vous pensiez que je viendrais ?

— Vous n'auriez pas été vous-même autrement.

— Mais pourquoi être resté ? Pourquoi n'avoir pas fui ?

Le Chinois eut un geste d'indifférence.

— La fuite est-elle une solution ?

— Vous savez que l'on vous recherche et que votre tête est en danger.

Le Chinois le regarda fixement et sourit.

— Croyez-vous ?

— Mon Dieu... reprit le jeune policier légèrement démonté.

Il réfléchit une seconde et se dit que le Chinois ignorait peut-être les événements qui s'étaient déroulés

à Holloway. Il commençait à en faire le récit, mais le Chinois l'interrompit.

— Je sais tout cela, Chester, et aussi comment vous vous êtes débarrassé de l'assassin du vieux pasteur. Il n'y avait que vous pour faire une chose semblable et je suis heureux d'avoir pu ouvrir les yeux de sir Basil Hampton sur votre mérite.

Stanley Chester, qui allait d'étonnement en étonnement, se demanda si le Chinois raillait ou s'il parlait sérieusement. Il le regarda un instant en silence et ne put décider. Celui-ci, d'ailleurs, avait fermé son livre et continuait sur un ton différent :

— Voyez-vous, Chester, je suis heureux de cette dernière entrevue, car j'aurais été navré de ne pas éclaircir pour vous ce qu'il peut encore y avoir d'obscur dans cette affaire.

Il s'arrêta et ajouta en souriant :

— Quoiqu'il me reste bien peu à vous révéler, tant vous avez été perspicace. Vous savez la raison qui a amené l'enlèvement de la fille de sir Harding-Williams et la machination dont elle a été l'objet ? Cela, Chester, bien que j'y aie prêté la main, ce fut l'œuvre d'un autre.

— Trébitch Lincoln ?

-- Lui-même. C'est à Lhasa, lors de mon dernier séjour, que j'en ai connu et c'est lui qui eut l'idée d'associer la mission dont je me chargeais à la vengeance pour laquelle il vivait. Moi, mon rôle — je parle de mon rôle secret — était plus simple, je devais imposer au Thibet la domination spirituelle de la Chine et il n'y avait qu'un moyen.

— Le symbole mystérieux ?

— Le Thibet est encore en enfance et les enfants ajoutent foi aux légendes. Il fallait à tout prix retrouver ce symbole dont on avait perdu la trace. L'adresse de

Trébitch Lincoln fut de persuader à l'entourage du Dalai-Lama qu'il savait où on le trouverait.

» Moi-même, je fus dupe. Mais le malheur c'est que l'Intelligence Service crut aussi à cette supercherie et n'eut de cesse qu'il n'ait fait tomber dans ses filets l'homme qu'il supposait en être le détenteur. C'est ainsi que mourut le fils de Lincoln. Mais il ne révéla rien du mensonge et emporta son secret avec lui.

» On avait même poussé la précaution jusqu'à refuser un sursis de quelques heures qui aurait permis au père d'embrasser le fils, dans la crainte que ce dernier ne le renseignât sur l'endroit où se trouvait l'objet. Mais on avait compté sans un dernier geste symbolique du condamné.

— La communion qui lui permit d'avaler la pseudo-croix ?

— Oui. Un complice l'avait remise au pasteur dans un peu de levain. Malheureusement, lui aussi disparut tragiquement et ne put rien nous révéler. Et la lutte entre les puissances intéressées continua plus âpre que jamais.

» C'est quelque temps après que je rencontrai Trébitch Lincoln. Je m'étais réfugié au Thibet pour rompre avec mon passé — comme si la chose était possible ! — Et dans la Lamaserie où je cherchais à me faire oublier, Trébitch Lincoln vint à moi. Il avait le deuil à l'âme et ne vivait que pour venger l'assassinat de son fils. Il me parla de la croix qu'il voulait livrer à la Russie, et je vis dans cette œuvre la possibilité de servir mon pays. Il me demanda d'y associer sa vengeance. J'acceptai, car j'avais aussi la haine au cœur.

— Pourquoi ? interrogea Stanley Chester qu'avait surpris la contraction des traits du Chinois.

Ce dernier hésita, puis se rendant compte de la futilité de sa réticence, continua.

— Tout à l'heure, Chester, vous avez abattu un homme

qui était un auxiliaire de la justice et qui pourtant devint criminel. C'est hélas ! que l'on fait bien des choses pour de l'argent et que cet homme en avait besoin pour ses vices ! Peut-être dans ma jeunesse, fus-je semblable à lui ! Moi aussi, j'eus besoin d'or et je me laissai mettre des menottes par ceux que je pouvais servir et qui allaient m'en donner.

« L'Intelligence Service ? » faillit prononcer Stanley Chester, mais il se tut. Il avait compris.

— En Chine comme à travers tout le globe, et surtout dans cet Orient en décomposition, ceux-là, à qui vous pensez, ont tendu un réseau d'espionnage et d'intrigues dont ils tiennent tous les fils. Malheur à celui qui les sert un jour contre les siens. Il ne se libérera plus jamais.

— Et vous les avez servis ?

— Sans comprendre le mal que je faisais aux miens d'abord, Chester et puis, la rage au cœur. Pourtant ils me traitaient bien et nul ne pouvait soupçonner d'où venait ma fortune. J'avais une position sociale qui aurait dû me satisfaire. Mais pas une fois ils ne comprirent que certains cœurs ne peuvent s'accoutumer à la trahison. C'est pour les quitter que je me réfugiai au Thibet. C'est pour me venger que j'acceptai de servir les intérêts de Trébitch Lincoln. Je retournai donc vers eux, et offris de me mettre en quête de cette croix. Ils acceptèrent et je revins en Angleterre.

Le Chinois s'arrêta et éclata de rire.

— Ah ! quand je songe à l'accueil de vos ministres et de vos chefs de police ! Ces gens s'imaginent donc que la trahison a été créée pour leurs besoins personnels ? Et quel étonnement aussi éprouva la nuit de sa mort votre ministre des Affaires étrangères ? Il était si sûr de moi.

— Pourquoi l'avoir tué ?

— Le dossier était entre ses mains, et il fallait que

j'en prisse connaissance. Et puis, pour tout vous dire, je croyais que l'Intelligence Service avait réussi dans sa tâche. Une phrase du ministre me l'avait laissé supposer.

» Comme je lui parlais un jour, incidemment, du symbole, il m'avait répondu en riant : « Les coffres-forts des Affaires étrangères savent garder leurs secrets jusqu'au moment voulu. » Ce n'était qu'une boutade, mais je la pris au sérieux. D'ailleurs, il fallait qu'il mourût pour que le crime pût être imputé à la fille de sir Harding-Williams.

» C'est à la suite de mes suggestions, suivant le plan tracé par Trébitch Lincoln, que sir Harding-Williams, dont la fille n'était jamais venue en Europe, fut envoyé en mission à Lhassa. Trébitch Lincoln avait sa raison, il voulait voir la douleur du père en apprenant la mort de la fille.

» Mais pour que l'échec britannique fût complet, il fallait que la Russie eût la carte maîtresse en main. Je demandai donc au ministre de me communiquer certains renseignements contenus dans les rapports de ses agents en Chine. Comme nous revenions d'un concert, ce soir-là, il me ramena avec lui au Foreign Office.

» Ce qu'il n'avait pas vu en gravissant les marches, c'était un homme à moi, caché derrière un pilastre, et qui nous suivit par la porte que je laissai entre-baillée.

» Sir Saint-John Millet entra dans son bureau, et après avoir consulté un dossier, se mit à sa table. C'est à ce moment, qu'entr'ouvrant la porte capitonnée, mon serviteur glissa sa sarbacane et projeta un de ces dards que vous connaissez. Par un hasard providentiel, sir Saint-John Millet fit un mouvement, en sorte qu'au lieu de l'atteindre, le projectile se planta dans le bois du fauteuil. Le ministre, alerté, se redressa, mais déjà mon serviteur bondissant sur lui l'avait pris par les épaules. Il y eut une courte lutte, et brusquement le ministre s'effondra sur son fauteuil. Je le crus mort, et lui arrachant ses

clefs, fouillai les tiroirs pour avoir le chiffre. J'ouvris enfin le coffre-fort et, après quelques minutes, découvris le dossier. Tout de suite, j'eus une déception : la croix n'était toujours pas retrouvée. Mais une phrase dans le récit de l'exécution me mit sur la piste. C'était celle où l'on signalait la communion du condamné. Car je savais, moi, que jamais ce symbole n'avait fait partie de la religion lamaïste que professaient maintenant Trébitch Lincoln et son fils. Ce geste devait avoir une raison d'être.

» J'allais refermer le coffre quand un appel de mon serviteur m'alerta. Un léger mouvement lui avait révélé que sir Saint-John Millet n'était pas mort et nous surveillait.

» Avant que j'aie pu prononcer une parole, il lançait son couteau et l'atteignit en plein cœur. Il ne nous restait plus maintenant qu'à réaliser la vengeance de Trébitch Lincoln.

» En bas, dans une auto, il y avait, sous l'influence d'un poison qui annihile la personnalité, la jeune fille que Trébitch Lincoln avait fait enlever.

» Selon son plan, j'avais fait fabriquer toute une correspondance destinée à égarer la justice et expliquer le crime.

» Je fis rhabiller correctement sir Saint-John Millet et glissant les lettres dans un tiroir et dans le sac à main de la jeune femme, je partis en laissant celle-ci hébétée sous l'influence d'une plus forte dose de poison.

» Vous savez le reste.

Stanley Chester frissonna. Un tel cynisme l'épouvantait.

— Oui ! continua-t-il lentement, tout ce reste tragique où j'ai frôlé la mort pour avoir découvert le secret des aliments, et où une créature innocente a failli être pendue. Vous n'avez donc jamais eu pitié en pensant à elle ?

Le Chinois secoua la tête.

— C'était la vengeance de Trébitch Lincoln. Moi, je poursuivais mon œuvre.

— C'est vous qui avez fait rouvrir le coffre le lendemain et disparaître la bande de papier ?

— On avait confiance en moi, et je persuadai au sous-secrétaire permanent de vérifier lui-même, avant la constatation officielle, si rien ne manquait. Il le fit, et rentra ainsi le papier qui dépassait. C'était tout ce que je voulais, car il ne fallait pas qu'on sût quel dossier avait été touché.

— Et ces trois jeunes filles que vous habilliez en Chinoises et qui semblaient terrorisées ?

Les traits du Chinois se durcirent.

— Chester, si vous étiez le fils d'un pays faible et que vous voyiez traiter vos filles en bétail, vous aussi vous sentiriez la haine gronder en vous. J'ai voulu me venger et avilir des petites Anglaises en les traitant comme on traite les nôtres. Mais rassurez-vous, on les retrouvera. Elles ont compté pour si peu dans ce grand drame !

— Pourquoi encore avoir attiré Porter-Smith et lui avoir joué cette comédie de l'évocation ?

— Son père avait été de ceux qui condamnèrent le fils de Lincoln. Il était juste que lui aussi connût la souffrance.

Stanley Chester ne se sentit pas le courage de continuer. Il y avait entre la mentalité du Chinois et la sienne un trop grand fossé. Pour l'Asiatique, seul paraissait compter le but poursuivi. Et dans son idée, ce but était noble.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

Le Chinois leva les yeux, l'étonnement peint sur son visage. On eût dit que cette question le surprenait.

— Faire ? J'ai tenu à méditer sur la fragilité de nos espérances, et c'est pourquoi je me suis réfugié dans cette pièce aux murs nus où l'on se sent mieux en face de sa Destinée. Partout ailleurs, trop de choses parlent

à l'esprit. Tout à l'heure, quand vous serez parti, je reprendrai ma méditation au point où je l'ai laissée. C'est tout.

Stanley Chester ressentit une gêne étrange, on eût dit que le Chinois ne comprenait pas la situation et le jeune policier éprouvait une véritable répulsion à lui ouvrir les yeux. D'ailleurs, comme s'il eût compris les sentiments qui l'agitaient, le Chinois lui souriait maintenant avec une bonhomie qu'il ne lui avait jamais encore vue.

— Pourtant... commença Stanley Chester.

Le Chinois l'arrêta d'un geste.

— Chut ! Je sais ce que vous allez dire. Ne le dites pas.

Il montra du doigt le Bouddha de bois noir devant quoi brûlaient les charbons du trépied, et comme s'il eût continué une conversation, poursuivit :

— Avez-vous jamais remarqué la sérénité du visage de Bouddha ? Celui-là avait compris la vanité de la lutte, et jugé qu'il n'est qu'un paradis : l'anéantissement complet. J'aimerais, avant qu'il ne tombe entre des mains étrangères, lui rendre un dernier hommage. Voulez-vous m'y aider en me donnant la poudre que vous trouverez dans mon placard secret ?

Sur les indications du Chinois, Stanley Chester fit pivoter un panneau que masquait une natte, et vit la boîte de laque.

— Répandez-la, vous-même, continua le Chinois, je veux voir s'élever l'encens !

Stanley Chester obéit et, pris par le pittoresque de la scène, se rassit.

Le Chinois avait posé ses mains sur ses genoux et, le buste penché en avant, semblait prier.

Les volutes s'élevèrent en lourdes spirales et emplirent bientôt la pièce au point de l'obscurcir. Le Chinois d'abord, puis le buste de Bouddha n'apparurent plus qu'à

travers un brouillard opaque. La fumée montait toujours. On eût dit par sa couleur des plumes de marabout ondulant au vent.

Stanley Chester, qui avait tenu à respecter la méditation du Chinois, se sentit incommodé par ces vapeurs. Un souvenir lui revint : celui de ce jour où il les avait respirées et était tombé inanimé. Il eut la brusque réalisation que le même piège lui était tendu, et dans un sursaut, se redressa. Il n'alla pas loin. L'instant d'après, il trébuchait et tombait sur la natte du parquet où il resta immobile.

Comme s'il n'avait attendu que cette minute, le Chinois, qui n'avait pas donné signe de vie, se leva lentement.

Retenant sa respiration, il contempla le corps du jeune policier que l'on distinguait à peine et, retrouvant son sourire, alla à la fenêtre et l'ouvrit.

Il s'adossa contre un des côtés de manière à ne pas être vu de l'extérieur et à plusieurs reprises aspira profondément. Un moment, il se pencha au dehors. Ce fut rapide et nul ne l'aperçut. Mais il avait vu le policier qui montait la garde et son sourire s'était élargi.

Il rentra dans la chambre où les vapeurs étaient moins denses, et se mettant à une petite table basse, écrivit quelques lignes. Ceci fait, il plia le papier et, le posant au pied du Bouddha, s'inclina.

Il regarda encore, avec une curiosité où l'on aurait cru voir, presque de l'amitié, le corps immobile de Stanley Chester, puis, reprenant son livre, il se remit à lire.

* * *

L'air froid, pénétrant par la fenêtre, réveilla le jeune policier. Tout d'abord, il ne comprit pas, mais le souvenir lui revenant, il se dressa d'un bond.

Il s'était imaginé trouver la pièce vide, et il faillit crier d'étonnement : à la place où il l'avait laissé, il y avait celui qui venait de le tenir à sa merci.

Il avait toujours son livre sur ses genoux, et le sourire n'avait pas quitté ses lèvres.

— Que signifie cela ? gronda Stanley Chester furieux d'avoir été pris en faute. Pourquoi cette comédie ?

Ne recevant pas de réponse, il répéta sa question.

Devant ce silence persistant, il s'approcha et mit la main sur l'épaule du Chinois.

Il recula, effrayé, car perdant l'équilibre, le corps venait de s'effondrer et de tomber la face contre le sol.

Stanley Chester s'agenouilla et posa la main sur son cœur : le Chinois était mort.

Comme il regardait autour de lui, ses yeux tombèrent sur la lettre posée devant le buste de Bouddha.

« Voyez comme il m'aurait été facile de me débarrasser de vous, Chester, disait-elle. Mais je vous l'ai dit : on ne survit pas à l'anéantissement d'un grand rêve. J'ai travaillé pour mon pays et j'ai échoué. Je retourne vers mes ancêtres. N'avais-je pas raison quand je vous disais : « je médite en préparant mon départ ? » Quand vous vous réveillerez, je serai parti. Adieu, Chester. »

Le jeune policier relut la lettre, et la glissant dans sa poche, demeura sans bouger. A la fin, se tournant vers le cadavre de son ennemi, il s'inclina en un hommage muet.

Il demeura ainsi un moment en communion, pourrait-on dire, avec celui qui avait su racheter par son geste un peu du mal qu'il avait accompli. Mais désireux de savoir comment il s'était donné la mort, il s'agenouilla à son côté et le souleva.

Il vit qu'une de ses mains était crispée sur son poignet. Doucement il desserra les doigts et, tout de suite, il comprit. Un petit dard était enfoncé dans la chair. Le Chinois,

sa méditation finie, n'avait eu qu'à appuyer et à attendre quelques secondes.

Il se releva, et se demandait s'il téléphonerait à sir Basil Hampton quand il entendit la porte d'entrée s'ouvrir avec fracas tandis que retentissait une voix bien connue.

C'était Stackpool qui tempêtait.

— Je vous dis que l'on a aperçu de la fumée, grondait-il. Malheur à vous si vous avez laissé passer quelqu'un. On a certainement brûlé des documents.

Il franchit le salon et piétinait une fois de plus les objets éparpillés, quand il aperçut la silhouette de Stanley Chester encadrée dans une porte.

— Vous ? Encore vous ! tonna-t-il au comble de la surprise et ne parvenant pas à masquer sa rage. Mais d'abord qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

Stanley Chester, qui n'avait plus aucun ménagement à garder, le toisa ironiquement.

— Voir notre ami le Chinois pour élucider certains points.

Stackpool éclata d'un rire méprisant.

— Dans ce cas, vous ferez mieux de vous adresser ailleurs. Ce n'est pas ici que vous trouverez ce vieux corbeau.

— Comme vous vous trompez, Stackpool. Tenez.

Il s'effaça, permettant au regard du superintendant de tomber sur le cadavre.

Stackpool tressaillit et devint rouge-pivoine. Il avait brusquement perdu sa superbe.

— Chester, demanda-t-il à voix basse, qu'est-ce que ça signifie ?

Stanley Chester le laissa passer et attendit qu'il se fût agenouillé aux côtés du Chinois.

— Que notre ami, ou notre adversaire, comme vous

voudrez, a reconnu avoir perdu la partie. Et aussi, qu'il y a parfois des cachettes qui peuvent échapper à l'œil de la police. Mais faites attention, la piqure de la petite chose que vous manipulez est mortelle, comme vous le voyez.

Stackpool, dont l'œil de lynx avait aperçu le dard et qui le tenait entre ses doigts, redoubla de prudence. Et ce ne fut qu'après l'avoir déposé sur la petite table, qu'il se releva.

Un moment il demeura pensif, puis, prenant son parti de l'aventure, il tendit la main à Chester.

— Chester, je suis un vieil idiot et c'est vous qui gagnez.

Par-dessus le cadavre du Chinois, les deux hommes s'étreignirent silencieusement. Ce fut Stackpool qui parla le premier.

— A propos, Chester. On a retrouvé à la gare de Paddington trois jeunes filles que l'on a d'abord prises pour des folles et qui ont raconté des histoires à dormir debout. Je suppose que ce sont les fameuses fausses Chinoises dont sir Basil Hampton m'a touché un mot ?

— C'est probable ! acquiesça Stanley Chester. Le vieux Chinois, avant de mourir, m'avait dit qu'on les retrouverait.

— On a aussi des nouvelles de Porter-Smith. On vous a sans doute dit qu'il était à bord du *Boadicea*. On l'attend ce soir et l'on saura alors la vérité sur le propriétaire du bateau. Sir Basil pense qu'il s'agit d'un milliardaire américain qui aura été trompé, comme tant d'autres, par les contes du Chinois. En tous cas, il estime qu'il sera de bonne politique de ne pas l'inquiéter. Il est américain, c'est tout dire. D'ailleurs, si vous voulez m'accompagner au Yard, vous en saurez autant que moi. Vous avez fait le nécessaire pour ici ?

Stanley Chester secoua la tête.

— Je ne suis pas de service, Stackpool, je vous attendais.

Stackpool prit cela comme un compliment, et ayant téléphoné aux divers services, se tourna vers Stanley Chester.

— Inutile que nous y restions pour les attendre. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de retourner mettre sir Basil Hampton au courant.

Stanley Chester, qui avait hâte de quitter cet appartement où flottait le souvenir du vieux Chinois, acquiesça, mais non sans avoir adressé un muet adieu à celui qui lui avait si curieusement témoigné sa sympathie.

— Vous venez, Chester ?

Le jeune policier s'arracha à sa contemplation et suivit le vieux superintendant.

Comme ils traversaient Berkeley square et allaient passer devant l'Albermale-Club, Stackpool s'arrêta.

— Ce qui me renverse Chester, c'est que vous soyez arrivé à vos fins, et à débrouiller cette intrigue où une chatte de dix ans n'aurait pas reconnu ses chatons !

— Ah ! remarqua Stanley Chester en s'arrêtant également, c'est que j'avais un avantage sur vous, Stackpool.

— Lequel ? interrogea le vieux superintendant.

— Celui-ci, Stackpool : je crois aux légendes.

Le vieux serviteur du Yard rejeta son chapeau melon en arrière et après s'être consciencieusement gratté le crâne, déclara :

— Je crois que je vais commencer à y croire, Chester.

Le jeune policier fit la moue.

— Comme vous auriez tort, Stackpool. On part sur la foi d'une légende à la recherche de la toison d'or, et l'on s'aperçoit, tout compte fait, qu'il ne s'agit que d'un jeton de téléphone. Ah ! j'en suis bien revenu !

— Si vous vous mettez à parler maintenant par énigmes ! grogna Stackpool en haussant les épaules.

Et sans un autre mot les deux hommes reprirent leur route.

Par la fenêtre ouverte de l'appartement de Berkeley square, on pouvait apercevoir une mince colonne de fumée qui montait encore du trépied presque éteint.

Hommage à Bouddha ou symbole d'une âme qui venait de s'envoler ?

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

I. — LE DORMEUR DE L'EMBAKEMENT.....	1
II. — LA FEMME DE L'AU-DELA.....	20
III. — LE DRAME DU FOREIGN OFFICE.....	35
IV. — MISTER STACKPOOL EST SATISFAIT.....	54
V. — L'OMBRE CHINOISE.....	67
VI. — DES DOUTES... DES LUEURS.....	92
VII. — ON A VOLÉ UN MORT !.....	103
VIII. — THIBET ! TERRE DE LÉGENDES.....	122
IX. — MR. STACKPOOL NE COMPREND PAS.....	138
X. — DANS LE CALME DU RECTORY.....	145
XI. — LA CLARTÉ GRANDIT.....	156
XII. — LE « CAT IN THE CRADLE ».....	172

DEUXIÈME PARTIE

I. — LA NUIT DU POTALA.....	183
II. — LA VOIX QUE NUL N'ATTENDAIT.....	192
III. — IGNATIUS TRÉBITCH LINCOLN.....	203

TROISIÈME PARTIE

I. — POUR OU CONTRE.....	215
II. — LE RÉVEIL DE L'OPPOSSUM.....	226
III. — « FOR EAST IS EAST AND WEST IS WEST » (KIPLING).....	239
IV. — CELLE QUI DEVAIT MOURIR.....	257
V. — A L'OMBRE DE L'« INTELLIGENCE SERVICE ».....	273
VI. — LE SOURIRE DU CHINOIS.....	284

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
LES ÉDITIONS DE FRANCE
PAR L'IMPRIMERIE CRÉTÉ
A CORBEIL (SEINE-ET-OISE)
LE 30 AVRIL 1934 -:- 6343





"A NE PAS LIRE LA NUIT" (SIX FRANCS)

Dans la collection "A NE PAS LIRE LA NUIT" nous publions des romans policiers inédits.

Les œuvres étrangères que nous faisons paraître sont traduites pour la première fois dans notre langue. Nous choisissons de préférence, des œuvres ayant obtenu un grand succès à l'étranger.

Nous publions le 10 de chaque mois deux nouveaux volumes.

Parus :

PETER BARON : **Le Poignard de jade**, roman policier.

PIERRE BOILEAU : **La Pierre qui tremble**, roman policier.

LOIS BULL : **La Sirène de Broadway**, roman policier de mœurs new-yorkaises.

PAUL DARCY : **Le Cadavre dans l'allée verte**, roman policier.

MAURICE DEKOBRA : **Adaptation de La Forêt qui pleure**, roman policier de Wadsworth Camp. — **Adaptation de M. Lambers sera tué le...**, roman policier d'Isabelle Ostrander. — **Adaptation de La Nuit du 3 mai**, roman policier de Richard Marsh. — **Adaptation de Les Doigts du fantôme**, roman policier de Lyon Mearson.

ROGER-FRANCIS DIDELOT : **Le Drame de Saint-Léger**, roman policier.

MIGNON G. EBERHART : **L'Hôtel de la Mort**, roman policier. — **Pendant que le malade dormait...**, roman policier.

MICHEL ÉPUY : **Le Secret de la malle noire**, roman policier.

J. S. FLETCHER : **Le Silence de l'accusé**, roman policier.

HAROLD MAC GRATH : **Les Émeraudes volées**, roman policier.

C. H. HOTCHKISS : **Le Mystère de San-Francisco**, roman policier.

GAVIN HOLT : **Le Banc de Hyde Park**, roman policier.

J. JEFFERSON FARJEON : **Les Crimes de l'homme sans bras**, roman policier.

WALTHER KLOEPFFER : **La Fin de Satan**, roman policier.

ARSÈNE LEFORT : **Le Mystère de Ker-Gor**, roman policier.

J. J. MARINÉ : **Trois étages... et un crime**, roman policier.

MARTIN PORLOCK : **Panique**, roman policier.

CHARLES DE RICHTER : **Celle qui devait mourir**, roman policier. — **Cinq heures quarante-deux**, roman policier. — **La Lumière qui saute**, roman policier. — **L'Homme qui était moi**, roman policier.

SAX ROHMER : **La Déesse aux yeux verts**, roman policier. — **La Malédiction d'Allah**, roman policier.

EDMOND ROMAZIÈRES : **Il manque une cartouche**, roman policier. — **Un crime à Ceylan**, roman policier exotique. — **Le Sang des Maruzabal**, roman policier exotique. — **Le Testament de Petrus Deyk**, roman policier exotique.

JEAN-TOUSSAINT SAMAT : **Le Mort à la fenêtre**, roman policier. — **Le Mort de la Canebière**, roman policier.

ROGER SCARLETT : **La Griffes du chat**, roman policier. — **L'Ascenseur fatal**, roman policier.

MANSFIELD SCOTT : **Le Passager fantôme**, roman policier.

FRED SMITH : **Le Studio de la mort**, roman policier.

JEAN SORGUES : **La Femme en gris**, roman policier.

GEORGE TROMBERT : **Le Speaker mystérieux**, roman policier.

M. V. WOODGATE : **L'Anneau de saphir**, roman policier.